



HAL
open science

**Des constructions socio-territoriales aux constructions “
spatio-genrées ” de santé. Un certain regard sur les
comportements liés aux sentiments amoureux et à la
sexualité des adolescent-e-s résident-e-s de quartiers “
politique de la ville ” aux Mureaux (Yvelines)**

Emmanuelle Faure

► **To cite this version:**

Emmanuelle Faure. Des constructions socio-territoriales aux constructions “ spatio-genrées ” de santé. Un certain regard sur les comportements liés aux sentiments amoureux et à la sexualité des adolescent-e-s résident-e-s de quartiers “ politique de la ville ” aux Mureaux (Yvelines). Géographie. 2011. dumas-03442370

HAL Id: dumas-03442370

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03442370v1>

Submitted on 23 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Directeur-trice de recherche : Zoé Vaillant et Gérard Salem.

Des constructions socio-territoriales aux constructions « spatio-genrées » de santé.

Un certain regard sur les comportements liés aux sentiments amoureux et à la sexualité des adolescent-e-s résident-e-s de quartiers « politique de la ville » aux Mureaux (Yvelines).



Emmanuelle Faure

Mémoire de master 2 - Année 2010-2011

Université Paris Ouest Nanterre La Défense
Master Géographie Aménagement Environnement Développement (GAED)
Parcours Territoires Villes et Santé (TVS)

Illustration de la page précédente : Ville des Mureaux, photographie aérienne de Yann Arthus Bertrand. On distingue très nettement la partie Sud (grands ensembles) de la partie Nord (zones pavillonnaires) de la commune. Les Mureaux est une ville de banlieue parisienne, or relativement éloignée de la capitale (39 Km) elle est entourée de terres agricoles et d'espaces forestiers.

Remerciements

J'adresse mes remerciements au Professeur Gérard Salem qui me soutient depuis ma découverte de la géographie de la santé en troisième année de licence jusqu'à aujourd'hui, alors que je m'appête à terminer mon master et à commencer une nouvelle aventure intellectuelle.

Mes remerciements vont également au Professeure Zoé Vaillant, interlocutrice toujours attentive à mes interrogations et doutes de jeune géographe de la santé. Femme passionnée et passionnante qui très vite me donna goût de la recherche. Je vous remercie, Madame, de m'avoir suivi et accompagnée tout au long de ma seconde année de master.

Je remercie également les Professeurs Stéphane Rican et Helene Charreire pour leurs précieux conseils méthodologiques.

Je remercie le docteur Arnaud Tesmoingt, ainsi que l'ensemble de l'équipe du CCAS de la ville des Mureaux de m'avoir accueilli en stage au sein de leur Atelier Santé Ville. C'est grâce à leur fine connaissance du territoire que j'ai pu prendre contact avec les partenaires locaux essentiels à mon travail.

Réjane Breillot m'a permis de prendre contact avec mes futurs interlocuteurs locaux, qu'elle en soit remerciée. Mes remerciements s'adressent également à l'ensemble des militants des Ceméa Ile-de-France avec qui j'ai partagé des réflexions forts intéressantes ; et plus particulièrement au professeur Eric Chevalier sans qui je n'aurais pas pu travailler dans les établissements scolaires des Mureaux aussi rapidement.

Je remercie l'ensemble des personnes rencontrées au Mureaux, animateurs, éducateurs, professeurs, infirmières scolaires, chefs de structures et personnes politiques ainsi que l'ensemble des jeunes filles et jeunes garçons sans qui cette recherche n'aurait pu être possible.

Enfin je remercie ma famille, mes ami-e-s, Hugo, qui m'ont soutenu dans mes choix personnels et scientifiques tout au long de cette année quelque peu délicate. Je remercie tout particulièrement Clémence, qui par ses remarques avisées, m'a soutenue dans la relecture de ce mémoire.

Sommaire

Remerciements	3
Introduction générale	6
L'impossible photo, ou la brutale confrontation aux enjeux territoriaux.	12

Première partie : Les mots et maux de la recherche. 13

A. De la notion au concept géographique: devoir penser les mots. 13

I. De l'importance du vocabulaire en sciences sociales.	13
a) Qu'est ce que l'adolescence ?	13
b) Les relations amoureuses et la sexualité : de quoi parlerons-nous ?	16
c) Les « banlieues » : des espaces particuliers pour la recherche en sciences sociales ?	18
II. De l'intérêt de l'étude du genre et de la sexualité en géographie de la santé.	20
a) Recadrage théorique sur le concept de genre.	20
b) Le genre, grand absent de la géographie française ?	22
c) Le genre : un nouvel objet pour la géographie de la santé et les études liées à la sexualité?	24

B. La construction dynamique d'un terrain de recherche, entre théorie et empirisme. 27

I. Les Mureaux : une ville, des villes, ou comment interroger le concept de ségrégation.	27
a) Les Mureaux, une « banlieue » marquée par le chômage des jeunes et la « crise urbaine ».	28
b) Quand des données socio-économiques et sanitaires émergent un territoire morcelé.	35
c) Géographes et politiques : du besoin de s'accorder sur les mots.	47
II. Des outils méthodologiques au service de la lecture de(s) territoire(s).	49
a) Espace(s) d'étude et population cible : les choix pragmatiques du chercheur.	50
b) Le territoire « vu d'en haut ».	54
c) Le territoire « vu d'en bas ».	58

Conclusion partielle : 66

Seconde partie : Les constructions « spatio-genrées » de santé, ou comment appréhender certains processus de différenciation. 67

A. Rôles, pratiques et rapports de sexes territorialisés des adolescent-e-s : les constructions « spatio-genrées » de la différence. 68

I. Etre une fille aux Mureaux : de la peur au repli.	69
a) La sempiternelle tension entre protection et contrôle.	69
b) Le pouvoir des représentations.	73
II. Etre un garçon aux Mureaux, de la frustration à la violence.	77
a) La virilité, ou l'interdiction de faiblesse.	77
b) Les dominants-dominés.	79
III. Lieux de filles, lieux de garçons : le(s) sexe(s) font-ils la ville ?	81
a) Vers une remise en cause de la mixité ?	82
b) Des lieux et des groupes qui font peur.	83
c) Quand le « capital d'autochtonie » permet de dépasser les clivages sexués.	85

B. Quand le système Genre/Territoire façonne l'individu : vers l'identification d'une sexualité locale ?	90
I. Les corps et les cœurs se cachent: la puissance des normes sur les « <i>stratégies de prévention</i> ».	91
a) Le corps et la sexualité : les mots interdits du foyer ?	91
b) Le cadre normatif local : une entrave à l'accès à l'information et la prévention institutionnalisée ?	96
c) La méconnaissance des corps.	98
II. Son corps, leurs corps : quand la méconnaissance entraîne peur et <i>a priori</i> .	101
a) Une contraception sous contrôle.	101
b) La virginité : entre ignorance et dictat social.	103
c) Le rejet de l'inconnu : l'homosexualité.	106
III. « L'ailleurs » et « l'hors-quartier » pour vivre l'amour et sa sexualité.	108
a) Etablissements scolaires: les territoires de l'émancipation ?	108
b) Etre hors du quartier ou hors de la ville pour être « hors cité » ?	111
c) Télécommunications et réseaux sociaux : quand l'espace virtuel permet de repenser les territoires amoureux des adolescent-e-s.	114
Conclusion partielle	116
 Conclusion générale	 117
Bibliographie	120
Annexes	130

Introduction générale

« *On ne naît pas femme : on le devient* » [Beauvoir De S., 1949, pp285]. A la magistrale formule de Simone de Beauvoir nous nous permettons d'ajouter: « comme on ne naît pas homme on le devient ».

Les normes sous-jacentes aux comportements, attitudes et pratiques sont des constructions sociales qui diffèrent selon le sexe de chaque individu. Etre une femme ou être un homme confère à chacun un rôle et un statut dans la société. Les *rappports sociaux de sexe*¹ se pensent au féminin comme au masculin. Se substituant à des catégories comme sexe ou *différence sexuelle* qui renvoient à la biologie, le concept de genre rappelle que les différences entre les hommes et les femmes ne sont pas fondées par nature, mais sont historiquement construites et socialement (re)produites. D'après Marianne Blidon, sociologue et démographe, le genre désigne « *les rapports sociaux de sexe et la construction sociale de la différence des sexes.* »². La socialisation et l'éducation différenciée des individus est à l'origine de ce système de normes [Mosconi N., 1999 ; Mosconi N. 2010]. Le concept de genre permet donc de penser ces processus qui, nous semble-t-il, ne sont pas uniquement sociaux, culturels ou historiques, mais également spatiaux. Ce travail de recherche a pour objectif de penser la nature des rapports entre les constructions du genre et de la santé grâce à ce que nous appellerons les constructions « *spatio-genrées* » de santé. Par cette expression nous interrogerons l'existence d'interactions entre les manifestations locales du genre et les constructions territoriales de santé.

Le territoire, en tant que « *produit politique* » est le lieu d'expression des rapports de force entre les Hommes [Vaillant, 2008]. Nous tenterons ici de comprendre en quoi, et comment, il est aussi le témoin des rapports de force entre les hommes et les femmes, les garçons et les filles. La question du genre des territoires mérite d'être posée parce qu'elle révèle certaines constructions de « *l'inégale répartition du pouvoir entre les sexes* » [Bard C., 2004]. Ces rapports de force se manifestent dans toutes les sphères de la vie quotidienne : le travail, la répartition des tâches ménagères, l'éducation des enfants, l'estime de soi... et la santé.

¹ Expression empruntée à la philosophe Geneviève Fraisse, qui, selon elle, permet de distinguer le concept de *genre*, toujours au singulier car entendu comme système, des *rappports sociaux de sexe*, expression permettant de décrire et d'analyser les situations observées, et donc susceptible d'être au pluriel.

² Article « Genre » de Marianne Blidon (sociologue et démographe, MCF à l'université Paris 1) publié sur le site internet d'Hypergéométrie : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article498>

Le postulat fondateur de la géographie de la santé est qu'il existe de multiples liens entre le territoire et l'état de santé d'une société. Les concepts de *territoire* et de *santé* structurent notre travail, en préciser le sens, non pas commun mais scientifique, paraît donc indispensable.

Le terme *territoire* peut se comprendre à travers deux réalités, deux modes de construction socio-spatiale. Le territoire est à la fois l'espace vécu et perçu par les communautés locales y résidant, et l'espace construit par les politiques et/ou les pouvoirs dominants [Frémont A., 1999 ; Di Méo G., 1998]. La démarche géographique vise à montrer comment une société gère et pratique son espace, et comment, inversement, cet espace contribue à la modeler. C'est ainsi que la géographie est « *l'étude simultanée des formes de socialisation de l'espace et de spatialisation de la société* » [Sautter G., 1979]. Les interactions entre l'espace et la société qui l'occupe et se l'approprie, constituent ce que le géographe nomme le territoire. Enfin rappelons qu'« *un groupe produit son identité lorsque, par le jeu de la pensée représentative, il fait de l'espace qui l'entoure son territoire* » [Bourdin A., 1984].

Différentes approches permettent aux géographes d'identifier les enjeux sociaux qui contribuent à la construction du territoire. Nous avons choisi la santé, car nous pensons qu'elle est un puissant indicateur des processus territoriaux, puisque révélatrice des conflits et enjeux sociaux. Selon l'expression de notre Professeur Gérard Salem l'espace est « *support, produit et enjeu des rapports sociaux* »³. La géographie de la santé a pour objet l'étude de l'état de santé des populations, des constructions socio-spatiales de la santé et des normes qui s'y rapportent. Le postulat selon lequel il existerait de multiples interdépendances entre santé et territoire signifie que la santé façonne le territoire autant que le territoire contribue à l'état de santé de la population. La santé est définie par l'OMS (l'Organisation Mondiale de la Santé) comme « *un état de complet de bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* »⁴. Par cette définition, aujourd'hui largement diffusée et partagée, la santé n'est plus seulement associée à la sphère médicale, mais recouvre l'ensemble des facteurs qui la conditionne. Etre « en bonne », ou « en mauvaise » santé est un état biologique trop réducteur au vu de la complexité des existences humaines. Ces adjectifs, s'ils sont couramment utilisés, associent à la santé un caractère normatif que nous ne lui reconnaissons pas.

³ Gérard SALEM G., 1998, *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*, introduction de l'œuvre.

⁴ Préambule à la Constitution de l'Organisation Mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, signé à New York le 22 juillet 1946 par les représentants de 61 Etats, et entré en vigueur le 7 avril 1948. (Actes officiels de l'Organisation Mondiale de la Santé, 1946, n°. 2, p. 100) La définition n'a pas été modifiée depuis 1946, des ajouts seront tout de même réalisés, en 1986 notamment.

Ni la normalité, ni son jugement, ne relèvent du champ scientifique. La définition de la santé donnée par le Britannica Micropaedia (1992) complète celle donnée par l’OMS, puisque selon cet ouvrage « *La santé, chez les êtres humains, c’est la capacité prolongée d’un individu de faire face à son environnement physiquement, émotionnellement, mentalement et socialement.* »

La réflexion menée dans le cadre de ce master 2 ne portera sur aucune maladie spécifique, mais plutôt sur des phénomènes que l’on peut caractériser de psycho-sociaux ou médico-sociaux. Nous nous intéresserons aux conditions qui, localement, concourent à la construction des comportements liés à la sexualité et à l’amour chez des adolescent-e-s.

Les fondements théoriques et les outils méthodologiques d’un tel sujet ont été explorés durant les premiers mois de notre stage. Le terrain, réalisé au sein de la commune des Mureaux, a permis l’observation continue et critique des processus sociaux en action. Nous avons été accueillie comme stagiaire à l’Atelier Santé Ville (ASV) des Mureaux grâce au partenariat entre le laboratoire Espaces, Santé et Territoires et l’association Elus Santé Publique et Territoires⁵. Les données récoltées contribueront également à l’élaboration d’un diagnostic local de santé qui sera prochainement remis au coordinateur de cet ASV. Les Mureaux est une ville du Nord du département des Yvelines, dans la région Île-de-France. Cette commune possède un vaste territoire classé « prioritaire » par la politique de la ville. Les discours dominants sur « la banlieue » concourent à stigmatiser ces espaces, trop souvent réduits à des zones de non droit en proie à la violence et à l’exclusion. Soucieuse de ne pas contribuer à l’amplification des stigmates associés à ces quartiers, c’est à travers un sujet qui n’est rien propre à ces espaces que nous penserons l’organisation de ce(s) territoire(s) : le sentiment amoureux et la sexualité chez les adolescent-e-s.

Nous nous demanderons tout d’abord si la norme de référence en matière de comportements liés à la sexualité et aux relations amoureuses⁶ des adolescent-e-s peut-être qualifiée de construit socio-territorial local. Il s’agira ensuite non pas de mener une enquête détaillée sur les différentes pratiques sexuelles de ces jeunes⁷, mais d’analyser les répercussions de ce système de normes sexuées sur les comportements adolescents liés à l’amour et la sexualité.

⁵ L’objectif de cette association d’élus est de promouvoir les politiques visant à la réduction des inégalités sociales et territoriales de santé et de faire reconnaître la légitimité et le rôle des communes dans la mise en place d’actions de santé publique.

⁶ Nous pourrions préciser : relations amoureuses hétérosexuelles. Nous expliquerons cette restriction dans en seconde partie (paragraphe B.II. c, page 104).

⁷ Ce type de travaux nécessite des enquêtes de très grande ampleur du type de l’Enquête sur la sexualité en France dirigé par Michel Bozon et Nathalie Bajos [Bajos N., Bozon M., 2008].

Sans nier les constantes et grandes tendances propres à la période de l'adolescence (construit de notre société qu'il nous faudra également questionner), nous nous proposons d'interroger l'importance du territoire et des processus socio-spatiaux qui entrent en jeu dans la construction des attitudes et comportements des jeunes en termes de sexualité et de répartition des rôles « masculins » et « féminins ». Inversement nous nous intéresserons aux rôles de ces pratiques et comportements dans la construction du territoire local. Il s'agira donc de se demander si le fonctionnement du quartier est lié aux rôles et aux pratiques de chaque sexe. En d'autres termes, le territoire fait-il le genre et inversement le genre fait-il territoire ?

Ce travail de recherche doit apporter des réponses aux interrogations suivantes, ou tout au moins permettre l'émergence de nouvelles pistes de réflexion.

En quoi les normes locales assignent-elles un rôle différent aux filles et aux garçons ? C'est-à-dire en quoi le fait d'être une fille, ou d'être un garçon, influence-t-il l'accès aux informations liées à la sexualité, à l'amour, au désir,...

Quel est le poids, ou le pouvoir, des normes locales sur les comportements des jeunes en matière d'amour et de sexualité ? Existe-il des possibilités de transgression, et d'opposition aux impératifs sociaux ?

Différentes échelles spatiales d'application des normes régissant les comportements des jeunes en termes d'amour et de sexualité coexistent-elles ? Les comportements des adolescent-e-s sont-ils les mêmes à l'échelle du foyer, de l'établissement scolaire, du quartier, de la ville ou de la région ? En d'autres termes le lieu, ou ce que certains ont appelé *l'effet de lieu*, a-t-il ici un sens ?

Enfin l'un des objectifs de cette recherche est d'initier une nouvelle réflexion sur la question du genre en géographie de la santé. Nous interrogerons la faisabilité, l'intérêt et les modalités d'une thèse en géographie de la santé mobilisant le concept de genre. Cette approche est-elle pertinente, novatrice et susceptible de faire avancer la réflexion scientifique ? Il conviendrait alors de s'interroger sur les questions suivantes : les rapports sociaux de sexe sont-ils révélateurs de logiques sanitaires particulières ? En quelle mesure le genre peut-il être un facteur aggravant, ou favorisant, des états de santé ? Enfin, et là résiderait l'enjeu crucial de ce type de démarche : le genre est-il un déterminant des constructions socio-territoriales d'inégalités de santé ?

La première partie de ce mémoire sera consacrée à la réflexion théorique et l'exposé la méthodologie adoptée, alors que la seconde partie permettra d'illustrer notre démarche réflexive par les résultats du travail de terrain. Le choix d'un plan en deux parties, qui, nous en sommes conscient, donne beaucoup de place à la description des éléments théoriques et outils méthodologiques, se justifie par le temps imparti à cette recherche ainsi que son objectif final : l'étude prospective en vue d'une thèse sur les articulations entre genre, santé et territoire(s).

Il s'agira tout d'abord de présenter le contexte épistémologique, puis d'analyser les liens entre les rapports sociaux de sexe, la construction du territoire et des comportements liés à l'amour et la sexualité des adolescent-e-s. Il conviendra de montrer les atouts et les limites de l'utilisation du concept de genre dans la compréhension d'un territoire que nous supposons morcelé, et d'interroger l'existence de processus de différenciation spatiale et sexuée. Nous verrons comment le système genre/territoire façonne les représentations et les comportements des jeunes, ce qui finalement permettra de révéler la spécificité de certaines manifestations locales de la sexualité adolescente.

***« L'espace de sens qu'est la sexualité
s'inscrit toujours dans un espace réel
auquel il s'adapte et qu'il façonne
simultanément. »***

Bruno Perreau, 2008.

L'impossible photo, ou la brutale confrontation aux enjeux territoriaux.

Le lecteur sera peut être surpris, ou déçu, que ce mémoire ne soit illustré d'aucune photographie⁸. Cette absence d'illustration ne correspond pas à un manque de moyen technique ni à un choix esthétique. Il s'agit plutôt d'un reflet de la réalité socio-territoriale appréhendée. La forme de cet écrit illustrera son propos.

Les rapports de forces locaux, l'organisation du territoire, les enjeux économiques de certains lieux, ainsi que les rapports sociaux de sexe peuvent expliquer qu'il a été très difficile, voire impossible de prendre des photographies. L'unique tentative a failli remettre en cause ma présence sur le terrain. Je restituerai ici le déroulement de l'évènement qui explique que je ne présente aucun cliché. Il ne s'agit pas de s'enorgueillir d'une expérience de terrain quasi cinématographique, mais plutôt de donner un exemple concret de l'espace comme « *support, produit et enjeu des rapports sociaux* »⁹.

J'ai décidé, peu avant la fin du stage, de prendre quelques photographies de la ville et des quartiers parcourus. Grave erreur. Dans une cité il y a deux règles de base me dira ensuite mon père¹⁰ : ne pas rester statique et ne pas prendre de photographie, au risque d'être assimilé à la police ou à un journaliste.

C'est en début d'après-midi, en me rendant au lycée Jacques Vaucanson que je prends quelques clichés de bâtiments, de rues, d'avenues,...Vers 18h00 alors que je m'apprête à reprendre le train, une voiture s'arrête à ma hauteur dans une petite rue en direction du centre ville. Une jeune femme (intéressant alors que dans la cité on ne voit que des jeunes hommes) me demande qui je suis, ce que je fais là, où je vais... Elle me dit que j'ai été vue avec un appareil photo un peu plus tôt dans l'après-midi et que les jeunes de la cité me soupçonnent d'être de la police. Elle me demande si je suis journaliste et ce que j'ai pris en photo. Elle semble finalement bien vouloir croire que je suis étudiante, mais me préviens tout de même de ne pas trop m'aventurer dans le quartier, surtout pas avec un sac...

Il ne se passera rien de plus mais cette expérience m'a rappelée que ce jour-là, je n'avais pas pris en compte tous les enjeux territoriaux locaux.

⁸ L'unique photographie de ce mémoire est celle de la page de garde. Ce cliché du photographe Yan Arthus Bertrand, est une vision globale du paysage urbain, qui sans trop de détails, donne au lecteur un des éléments contextuels de cette recherche.

⁹ Gérard SALEM G., 1998, *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*, introduction de l'œuvre. Nous soulignons enjeu.

¹⁰ Educateur de rue pendant de nombreuses années dans le Val-D'oise, les Yvelines et en Seine St Denis.

Première partie : Les mots et maux de la recherche.

Cette première partie a pour principal objectif d'énoncer les bases théoriques et méthodologiques d'une étude de géographie de la santé sur les comportements liés aux sentiments amoureux et à la sexualité d'adolescent-e-s. La pertinence de la superposition des concepts scientifiques : territoire, santé, genre et des objets de recherche : sexualité, adolescence, quartiers en politique de la ville, se doit d'être interrogée. Si la complexité des rapports sociaux de sexe nous semble justifier cette approche, n'est-elle pas (trop) ambitieuse ? Nous exposerons ici les atouts et les limites d'un tel défi.

A. De la notion au concept géographique: devoir penser les mots.

L'étude des multiples articulations entre genre, territoire et santé doit permettre d'interroger la pertinence de l'approche *genrée*¹¹ des phénomènes socio-spatiaux de santé. Or avant toute réflexion, et peut être d'autant plus en sciences humaines et sociales, les définitions des notions et concepts mobilisés doivent être spécifiées. L'analyse critique des termes est une première étape à la construction de la pensée.

Précisons que les pistes de réflexion qui seront présentées ne sont que les prémices d'un travail bien plus conséquent qui devrait être mené dans le cadre d'une thèse. Une vaste bibliographie, autant française qu'anglo-saxonne, doit continuer à être explorée et analysée.

I. De l'importance du vocabulaire en sciences sociales.

a) Qu'est ce que l'adolescence ?

Il convient tout d'abord de s'accorder sur les définitions d'adolescence et de jeunesse. Flous et polysémiques, ces mots posent problème. Certains articles ou définitions distinguent très nettement ces deux notions, alors que d'autres les considèrent comme complémentaires, voire équivalentes.

¹¹ Bien que le verbe « *genrer* » ne soit pas grammaticalement correct il est de plus en plus utilisé par les chercheur-e-s travaillant sur les questions de genre. L'encadré page 21 précise notre choix.

Les auteurs de l'article « Jeune, Jeunesse » du Dictionnaire culturel de la langue française, dirigé par Alain Rey, considèrent que « *le passage à l'adolescence puis à la jeunesse (cet âge pouvant englober l'adolescence) est arbitraire* ». Ce premier ouvrage associe les deux notions alors que le dictionnaire français du Littre distingue, dans le langage scientifique, l'adolescence de la jeunesse. En effet d'après le Littre « *dans le langage scientifique adolescence et jeunesse sont synonymes et expriment l'âge compris entre l'enfance et l'état adulte. Mais dans le langage ordinaire il y a une nuance, et adolescence désigne de préférence la première partie de la jeunesse* »¹². La jeunesse parfois succède à l'adolescence, parfois l'englobe. Il ne semble pas y avoir de consensus. Nous opterons, dans ce travail, pour une correspondance, un rapport synonymique des deux termes. Les mots « jeunes » et « d'adolescents » seront alternativement utilisés, évitant ainsi trop de répétitions. Parler de jeunesse, ou d'adolescence, suppose qu'il s'agit d'une étape particulière dans la vie des individus. Cela implique de pouvoir identifier clairement le début et la fin de cette période. Là réside une autre difficulté : quand peut-on considérer que l'adolescence commence et se termine ? Quel sont les critères mobilisables qui se révéleraient utiles à la définition de notre population cible ?

Le mot adolescence provient du latin *adolenscens* ou *adolescere*, grandir. C'est un passage, une étape entre l'enfance et l'âge adulte. D'après la définition du Dictionnaire culturel de la langue française, dirigé par Alain Rey, l'adolescence est « *l'âge qui suit la puberté et précède l'âge adulte* ». Dans la définition du Littre l'adolescence est également associée à la puberté, puisqu'il est « *l'âge qui succède à l'enfance et qui commence avec les premiers signes de la puberté.* »¹³. La puberté, du latin *pubertas*, est issue d'une famille de mots qui comporte à la fois des termes relatifs au passage à l'âge adulte et à la pousse du poil. C'est un processus physique, psychique et physiologique naturellement engagé par le corps, entre 12 à 17 ans qui, notamment, se caractérise par le développement des caractères sexuels secondaires, et aboutit à la fertilité. Or la puberté ne se manifeste pas au même âge chez tous les individus. Le recours à la biologie, ne suffit donc pas à fixer des bornes claires et immuables à cette période de la vie. Les propos du sociologue français Olivier Galland¹⁴ mettent en valeur la dépendance de sa définition au contexte social et historique cette période de vie : « *La définition des âges de la vie [...] correspond à une réalité sociale qui de la jeunesse, encore plus aujourd'hui, du moins dans certaines couches sociales, est l'âge de l'attente, de la dépendance et de l'incertitude.* » [Galland O., 1991, pp 11]. La définition de l'adolescence varie donc en fonction des circonstances sociales et des conjonctures historiques.

¹² <http://littre.reverso.net/dictionnaire-francais/definition/adolescence>.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Spécialisé en sociologie de la jeunesse, des âges de la vie et des générations.

Provocateur, le titre de l'œuvre de trois pédopsychiatres (Patrice Huerre, Martine Pagan-Reymond et Jean-Michel Reymond) L'adolescence n'existe pas¹⁵, nous rappelle que cette période de la vie n'a pas toujours existé et, qu'aujourd'hui encore, elle n'existe pas dans toutes les sociétés. Nos sociétés occidentales ne seraient-elle pas fondatrices de cette période transitoire si particulière, au cours de laquelle l'individu, plus enfant et pas encore adulte, est confronté à l'indétermination de son statut et de son rôle social ?

Le passage de la scolarité à la vie professionnelle, et de la famille d'origine à la vie conjugale a longtemps été considéré, et pour encore bien des sociologues aujourd'hui, comme facteur de définition de la jeunesse. Nous citerons le sociologue Gérard Mauger qui dans son œuvre intitulé L'Age des classements. Sociologie de la jeunesse, définit la jeunesse par « *le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation* » [Mauger G., 1998, pp 43]. Or les bouleversements sociaux et les mutations du marché du travail de notre société semblent remettre en cause cette définition. La jeunesse tend à s'allonger, car la scolarité est plus longue et que la précarité de l'emploi ne facilite pas la prise d'indépendance. Quitter le domicile familial est un luxe qu'aujourd'hui bien des jeunes sont obligés de différer. Enfin le mariage, et la naissance du premier enfant¹⁶ se concrétisent de plus en plus tard. Ainsi d'après le sociologue Eric Marlière « *Il serait alors impossible de fixer un âge limite à la jeunesse d'un strict point de vue social* » [Marlière E., 2005]. La jeunesse serait-elle de plus en plus difficile à définir et à cadrer ? La disparition, dans notre société, comme dans la plupart des pays dits « occidentaux », des rites de passage rendrait-elle cette étape de la vie d'autant plus floue et difficile à appréhender ?

Si les rites de passage de l'enfance à l'âge adulte ont disparu¹⁷ nous pouvons toutefois identifier des étapes importantes, qui, marquantes dans la vie des individus, permettent d'interroger les représentations, comportements et pratiques liés à cette tranche d'âge. La puberté, qui se caractérise par la découverte de la sexualité, souvent utilisée comme borne de l'adolescence, n'est-elle donc pas la constante la plus pertinente à notre approche des faits de santé des jeunes Muriautin-e-s¹⁸ ?

¹⁵ Patrice Huerre, Martine Pagan-Reymond, Jean-Michel Reymond, 2002, *L'adolescence n'existe pas, une histoire de la jeunesse*, Paris, éd. Odile Jacob, 304p.

¹⁶ L'âge moyen de la mère à la naissance du premier enfant est de 28 ans en 2010, contre 24,6 en 1960. Sources : Statistiques de l'état civil, enquêtes Famille, Insee.

¹⁷ Attention, ce qui est aujourd'hui vrai en France, et dans la majorité des sociétés dites « occidentales » ne l'est pas dans le monde entier.

¹⁸ Les habitants de la ville des Mureaux sont les Muriautins et les Muriautines.

b) Les relations amoureuses et la sexualité : de quoi parlerons-nous ?

L'adolescence est le moment d'entrée dans la vie amoureuse. Bien que tous les jeunes rencontrés n'aient pas déjà vécu d'histoire d'amour, tous sont « *marqués par l'obligation sociale d'entrer en amour* » [Clair I., 2008, pp 273]. L'adolescence est la période durant laquelle l'autre sexe intrigue et attire. Les multiples jeux de séduction font partis de leur quotidien. Le besoin de se sentir aimé et désiré anime des comportements et attitudes de l'être humain, et peut être d'autant plus de l'adolescent, qui, découvrant brutalement les changements de son corps, cherche à s'insérer dans le groupe, se fondre dans une supposée normalité.

D'une part l'amour désigne un sentiment d'affection et d'attachement envers un être (ou une chose), qui pousse ceux qui le ressentent à rechercher une proximité physique, spirituelle ou même imaginaire, avec l'objet de cet amour. L'individu adopte un comportement particulier, plus ou moins rationnel. En tant que concept général, l'amour renvoie la plupart du temps à un profond sentiment de tendresse envers une personne. L'amour sous ses diverses formes agit comme un facteur majeur dans les relations sociales et occupe une place centrale dans la psychologie humaine. L'amour au sens strict, c'est-à-dire le sentiment profond ou l'attirance mutuelle, ne fera pas l'objet de cette réflexion. Notre démarche est géographique et non pas psychologique. Nous nous intéresserons au système de normes qui sous-tendent les relations entre filles et garçons¹⁹ sur un territoire donné. L'amour sera étudié en tant que pratique sociale, facteur déterminant dans les constructions socio-spatiales et les rapports entre les sexes.

D'autre part la sexualité désigne non seulement la pratique sexuelle physique, mais également les significations de ces actes (représentations, normes, affects, motivations,...), ainsi que les relations qu'elle implique. La sexualité humaine repose sur une construction sociale. En effet « *la sexualité encadrée dans un ensemble de lois, de coutumes, de règles et de normes, variables dans le temps et dans l'espace, est un phénomène socialement construit, mais souvent considéré comme une évidence « naturelle »* » [Lhomond B., 2009, in Dorlin E., Fassin E., 2009, p 161]. Ainsi la sexualité ne sera pas abordée sous un angle individuel, comme le font les disciplines cliniques en l'apparentant à une pulsion d'ordre biologique, mais sera appréhendée comme une construction socio-territoriale et culturelle.

¹⁹ Nous nous limiterons ici à l'hétérosexualité. Il serait fort intéressant d'interroger le statut, voire la possibilité d'existence, de l'homosexualité dans le contexte de ces quartiers, considérés comme « sensibles », or il s'agit d'un sujet à part entière. En effet les tabous, préjugés et violences qui entourent ce sujet ne permettent pas de l'aborder de façon légère et anodine. Cette réflexion nécessite une méthodologie précise et adaptée au contexte local.

Nous nous intéresserons aux processus socio-spatiaux à l'origine des comportements liés aux rapports amoureux ou aux pratiques sexuelles des adolescent-e-s. Choisir de travailler sur la sexualité adolescente permet d'identifier la complexité des rapports entre le genre et la santé. La sexualité (comme la famille ou le monde du travail) est le lieu d'expression du genre, mais il est aussi le foyer où prend forme le genre [Clair I., 2008]. L'adolescence est un moment crucial dans le développement de la vie affective et sexuelle de chacun.

Les travaux scientifiques ayant pour sujet la sexualité humaine, ses pratiques, ses risques, ses représentations sociales et culturelles utilisent couramment le terme de « santé sexuelle ». Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), la santé sexuelle est « *un processus continu de bien-être physique, psychologique et socioculturel lié à la sexualité. Elle se manifeste par la capacité d'exprimer sa sexualité d'une façon à la fois responsable et susceptible de favoriser le bien-être aux plans personnel et social, en enrichissant la vie personnelle et sociale. Elle ne se limite pas à l'absence de dysfonctions, de maladies ou d'infirmités. Pour être en mesure de jouir de la santé sexuelle, il est essentiel que les droits sexuels de tous soient reconnus et respectés.* ». A visée opérationnelle cette définition rappelle l'ampleur des champs d'application de cette notion. La santé sexuelle est souvent associée à la « santé reproductive » ou « santé génésique ». Cette branche de la santé s'intéresse à la procréation et donc au fonctionnement de l'appareil reproducteur à tous les stades de la vie.

Ni les termes de « santé sexuelle » ni ceux de santé « reproductive » ou « génésique » ne seront ici utilisés, nous leur préférerons l'expression « comportements liés aux relations amoureuses et à la sexualité ». Le caractère normatif de l'expression « santé sexuelle » est en contradiction avec notre démarche. L'association des mots « santé » et « sexuelle » confère à cette dénomination un caractère normatif auquel nous nous opposons. Ce travail doit permettre une réflexion sur des comportements, et des processus, et non pas de porter un jugement de valeur sur ce qui a priori est *bien* ou *mal* en terme de sexualité, il n'y a ni bonne sexualité, ni mauvaise sexualité. Enfin l'expression « santé sexuelle » tend à trop médicaliser une question résultant avant tout de constructions, que nous supposons socio-territoriales, propre à l'environnement local de vie de ces jeunes. Si certains comportements sont considérés comme à risque d'un point de vue médical (essentiellement par la non-protection contre les maladies sexuellement transmissibles (MST) ou le virus VIH/SIDA), en aucun cas nous ne pouvons juger ou incriminer certaines pratiques.

La sexualité est-elle un sujet difficile ? Serait-il dangereux ou « très délicat » de parler de sexe dans certains quartiers et avec certains jeunes ? Pour reprendre certaines des interrogations auxquelles nous avons souvent dû répondre : comment parler d'amour et de sexualité en « banlieue » ?

Si ce travail de recherche dans son ensemble répondra à ces questions, il convient avant tout de préciser le sens de « banlieue » ou « cité », termes couramment utilisés pour qualifier les espaces dans lesquels nous sommes intervenus.

c) Les « banlieues » : des espaces particuliers pour la recherche en sciences sociales ?

« *Les lieux dits « difficiles » sont d'abord difficiles à décrire et à penser.* » [Bourdieu P., 1993]

Le géographe doit apprendre à voir et écouter le territoire, interroger sa démarche, sa méthodologie et son questionnement. Lors de ce travail il a sans cesse fallu interroger notre perception des phénomènes, et réévaluer nos *aprioris* et constructions mentales de l'espace. Travailler dans et sur des espaces urbains fortement stigmatisés, impose-t-il une méthodologie spécifique, et des précautions particulières²⁰ au chercheur ? En France la « banlieue » est très largement considérée comme un espace de relégation, caractérisé par la misère et la violence quotidienne. Comment ne pas, par cette recherche, renforcer ces stigmates et préjugés ? Afin d'adopter une posture claire et assumée il convient de s'accorder sur la définition de certaines notions.

Le terme « banlieue » serait apparu au XIII^{ème} siècle. Le mot « ban » désigne, en droit féodal, la proclamation publique du suzerain sur l'espace qui est soumis à sa juridiction, et par extension, le territoire où s'exerce cette autorité. Cet espace est le plus souvent éloigné du domaine appartenant au pouvoir central. De plus l'expression « être au ban » désigne le fait d'être exclu du groupe par un interdit. La dimension symbolique fait partie de la construction des pratiques et les représentations de ce type d'espace. La notion de banlieue suppose toujours l'exclusion, qu'elle soit spatiale ou sociale. Elle fait référence à ce qui *est considéré comme* extérieur, lointain et socialement marginalisé. Il serait pourtant incorrect de parler de « la banlieue » de façon générale. Il n'y a pas une banlieue, un type de banlieue, mais une multitude de situations, de contextes et de réalités socio-spatiales. Les villes de Versailles ou de Neuilly ainsi que des Mureaux ou de Mantes-la-Jolie sont des banlieues de la région parisienne, pourtant les cadres et vie et les populations résidentes y sont très différents.

²⁰ La préface justifiant l'absence de photographie est un des exemples des « précautions » du chercheur de terrain, qui parfois réussit à les anticiper, parfois non. Page 12.

Dans son ouvrage sur les banlieues françaises²¹ le géographe Hervé Vieillard-Baron dénonce l'utilisation massive, voire excessive, du mot « ghetto » pour parler des cités françaises depuis les années 1980. Il apparaît en effet peu pertinent de comparer les ghettos juifs du XVIème siècle, aux ghettos noirs des grandes villes nord-américaines ou aux quartiers ségrégués par la politique d'apartheid de l'Afrique du Sud. Le sens premier du terme ghetto qualifie un territoire restreint, imposé par un pouvoir supérieur, fortement stigmatisé par la société, enfin c'est un espace marqué par une unicité « ethnique », où s'est recrée une hiérarchie sociale complète. Si les trois premiers critères peuvent être appliqués aux modalités d'apparition et de fonctionnement des banlieues françaises, cela n'est pas le cas des deux suivants. Ces espaces n'abritent pas l'ensemble du panel socio-économique de la société, puisque la sous-représentation des cadres et la surreprésentation des ouvriers/employés est un des traits caractéristiques de ces espaces. Enfin d'après l'auteur il n'y a pas en France d'homogénéité « ethnique » pour chaque banlieue.

Ces espaces urbains sont des lieux d'expression du malaise social, en deviennent le symbole, unique et transcendant. Le terme *d'effet de lieu* [Frémont, 1984] permet de conceptualiser cette élaboration d'espaces symboliques. La notion *d'effet de lieu* renvoie à des pratiques et des représentations qui influencent l'identité du lieu. Par exemple le « quartier dangereux » devient une icône, une catégorie urbaine et sociale à part entière, stigmatisant ainsi un territoire et ses habitants. [Pato E Silva I., in Gauthier M., Laflamme C. (dir.), 2009]. La stigmatisation de ces quartiers provient avant tout de « l'extérieur » mais elle est ensuite intériorisée et alimentée par les habitants eux mêmes, qui ne peuvent y échapper. Cette intériorisation du stigmate se répercute sur l'estime de soi de chaque habitant de ces quartiers. Le vocabulaire utilisé véhicule toujours un discours. L'impact des images et récits diffusés par les médias dans l'imaginaire collectif est en effet très puissant. Aujourd'hui la stigmatisation est autant spatiale (« la banlieue ») que sociale (« les jeunes »). L'expression « jeunes de banlieue » suppose toujours des jeunes hommes entre 14 et 30 ans, souvent sans emploi, ou aux activités aux marges de la légalité voire complètement hors la loi. La majorité de la population de ces espaces urbains est alors complètement oubliée. Cette acception ainsi que son intériorisation par les jeunes Muriautins seront abordées dans la suite de ce travail.

L'amour, la sexualité, et plus globalement la santé sont des sujets universels qui, nous semble-t-il, doivent permettre de penser le fonctionnement d'un territoire sans faire de « la banlieue » un mal en soi.

²¹ Vieillard-Baron Hervé, 1994, *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*, édition de l'Aube, coll. Monde en cours, 156p.

II. De l'intérêt de l'étude du genre et de la sexualité en géographie de la santé.

L'engouement actuel pour les questions de genre attire notre attention et éveille notre curiosité. Comment ce concept, avant tout philosophique et outil de luttes politiques, pourrait-il être pensé et mobilisé dans la recherche en sciences sociales, et plus précisément en géographie de la santé ? Nous nous interrogeons sur son statut : le genre est-il objet ou outil de recherche ? Est-il un sujet à part entière ou bien une démarche réflexive applicable à l'ensemble des phénomènes socio-spatiaux ?

a) Recadrage théorique sur le concept de genre.

Le concept de genre (« gender » en anglais) est apparu aux Etats-Unis dans les années 1950 sous l'influence des travaux de John Money sur le traitement des enfants intersexués, c'est-à-dire hermaphrodites. L'objectif de ces équipes de médecins était de réassigner un « sexe » à des enfants témoignant d'une ambiguïté sexuelle à la naissance. D'après Elsa Dorlin l'opération « *consiste à intervenir sur ces corps intersexes pour leur assigner, non pas un sexe (ils en ont déjà un) mais le bon sexe* » [Dorlin E., 2008]. Ces pratiques ont amené à considérer que le sexe biologique est un facteur relativement flexible et aléatoire. Dans les années 1950 John Money, qui deviendra l'un des plus influents spécialistes de l'intersexualité, déclare que « *Le comportement sexuel ou l'orientation vers le sexe mâle ou le sexe femelle n'a pas de fondement inné.* » [Money J., 1952]. Dès 1972 la sociologue britannique Anne Oakley, s'appuyant sur l'articulation entre nature et culture développée dans les travaux de Claude Lévi-Strauss, renvoie le sexe au biologique et le genre au culturel²². Le genre est une construction sociale, alors que le sexe un organe biologique aléatoirement déterminée à la naissance. Cette distinction est reprise par Robert J. Stoller, pour qui « *la masculinité, ou la féminité, est une croyance- plus précisément une masse dense de croyances une somme algébrique de si, de mais, et de et- non un fait indéniable* » [Robert J. Stoller., 1985, pp30]. Dès lors on différenciera le sexe du genre. Comme aime à le rappeler Geneviève Fraisse dans ces écrits et ses conférences²³, le sexe peut être conjugué au pluriel, alors que le genre, concept philosophique et outil de la pensée, ne peut qu'être singulier. C'est ainsi que nous parlerons dans ce mémoire du genre et des sexes, mais jamais des genres.

²² Oakley Ann, 1972, *Sex, Gender and Society*, Londres, Harper Colophon Books, cité par Elsa Dorlin in *Sexe, genre et sexualité*, 2008, Paris, PUF Philosophie, pp 38.

²³ Conférence du 4 mars 2011 : *Egalité des hommes et des femmes : fiction ou réalité* par Geneviève Fraisse, Université Cergy-Pontoise. FRAISSE Geneviève, 2001, *La controverse des sexes*, PUF, Quadrige, Paris, 325p.

La naissance, puis le développement des études de genre est lié aux courants féministes. Berceau conceptuel et mouvement politique permettant sa visibilité scientifique et sociétale : le féminisme, ou plutôt les féminismes²⁴, ont permis au concept de *domination masculine* de s'imposer dans les champs disciplinaires scientifiques. Catherine de Pisan est considérée comme la première féministe, qui, dès le XV^{ème} siècle, déclare publiquement que l'égalité entre les sexes est un enjeu social crucial, un construit historique contre lequel toutes et tous se doivent de lutter. L'origine politique de la réflexion sur le genre pose encore problème à la communauté scientifique d'aujourd'hui. Doit-on être féministe pour faire des études de genre ? Quelle place pour les hommes dans ce champ disciplinaire²⁵ ?

En sciences sociales, le concept de « genre » désigne, selon la formule de Geneviève Fraisse, les *rappports sociaux de sexe* et la construction sociale de la différence entre les sexes. Selon Marianne Blidon le genre n'est pas une essence qui se révèle dans nos pratiques mais inversement ce sont nos pratiques qui dans la répétition institue le genre. Le genre est donc l'effet des normes sociales. A l'image de la célèbre formule de Simone de Beauvoir: «on ne naît pas femme : mais on le devient » [de Beauvoir S., 1949, pp285] le genre permet une nouvelle approche des sociétés, et des rapports de forces qui les structurent.

Repères sémantiques : l'invention d'un verbe

Nous utiliserons tout au long de ce travail le verbe « genrer » et ses déclinaisons (genrés ou genrées). Ce mot n'est pas grammaticalement correct, mais il est de plus en plus utilisé par les chercheurs et chercheuses. Le genre est un concept qui permet de penser une multitude de processus et de phénomènes sociaux en action, lui associer un verbe nous semble donc utile et pertinent. Ce verbe permet « *d'inviter à penser en termes de processus et non de substances, de suggérer que le genre est la résultante de rapports sociaux complexes, une catégorie sans cesse objectivement et subjectivement « travaillée »* » [Guionnet C., Neveu E., 2009, pp9].

²⁴ Il nous est impossible de détailler l'histoire des mouvements féministes français et étrangers de laquelle émerge notre usage de « féminismes » plutôt que de « féminisme ». Le lecteur pourra, s'il le souhaite, se référer à l'ouvrage très synthétique de Michèle Rio-Sarcey : Histoire du féminisme, ou bien aux nombreux travaux historiques, sociologiques et philosophiques traitant de ces mouvements.

²⁵ Vaste sujet que la tension entre la sphère politique et la recherche sur le genre ! Bien que très intéressantes, nous ne pourrions ici répondre à ces interrogations qui nécessiteraient à notre sens une recherche détaillée et un recul historique.

b) Le genre, grand absent de la géographie française ?

Depuis quelques décennies le sexe fait partie des variables prises en compte dans les analyses de géographie. La différence de sexe est ajoutée à l'âge, à la condition matrimoniale, ou économique, elle est considérée comme une variable de plus, concourant à l'explication des phénomènes. Or il nous semble trop réducteur de penser la spatialisation des différences de sexe, donc de dissocier les femmes des hommes ou le féminin du masculin, sans mener une analyse critique des normes et des rapports de pouvoir qu'impliquent la construction sociale du genre.

Le concept de territoire est encore peu présent dans les études sur le genre. Or si l'espace est « *support, produit et enjeux des rapports sociaux* »²⁶ ne pourrait-il pas aussi être pensé comme support, produit et enjeux *des rapports sociaux de sexe* ?

L'article de Claire Hancock, publié en 2003 dans la revue Espace, populations et sociétés, intitulé « Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise », est un précieux témoignage du décalage entre la géographie française et anglo-saxonne dans l'avancement des réflexions sur le genre. En effet c'est aux Etats-Unis que les premières études de *Gender geography* ont été menées. Cette approche disciplinaire est une remise en cause globale du projet géographique et des modes de penser qui l'ont en général accompagné. Il ne s'agit pas de faire une géographie des femmes, de leurs pratiques et occupation de l'espace, mais bien de penser l'ensemble de la société (hommes et femmes) afin de discerner les origines de la subordination des femmes, les structures de pouvoir matériel et symbolique qui les oppriment. Dans son ouvrage intitulé Social Geography. Space and Society, Harlow, Gill Valentine n'a par exemple consacré aucun chapitre spécifique à la question du genre ou des rapports entre hommes et femmes. Les *rapports sociaux de sexe* sont présents dans l'ensemble des thématiques et objets géographiques de l'ouvrage. Cette vision du monde social, intériorisée et conceptualisée, ne nécessite aucun texte à part. La femme n'est plus « l'undes autres » d'une pensée occidentale masculine, blanche et chrétienne, figée dans une caricature qui perpétue domination symbolique et domination concrète dénoncée par Simone de Beauvoir dès les années 1940 [Hancock C., 2003]. Le genre est une thématique transversale. L'aboutissement de cette démarche devrait voir disparaître les études de genre au profit de la prise en compte systématique des constructions sociales de sexe dans l'ensemble des travaux scientifiques.

²⁶ Gérard SALEM G., 1998, *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*, introduction de l'œuvre.

Alors que les auteurs français du XXème siècle (tels Derrida, Beauvoir, Foucault ou Deleuze) sont considérés comme des maîtres à penser par beaucoup de chercheurs anglo-saxons des *Gender Studies*, pourquoi le genre n'est-il pas en France un concept davantage pris en compte par les sciences sociales ? Pour Christine Chivallon²⁷, « *c'est un mode de pensée fondé sur l'importance de l'appartenance communautaire, et en contradiction directe avec la pensée française, universaliste, qui a facilité l'affirmation de la Gender Geography dans les pays de langue anglaise.* » [Chivallon, 2001]. Alors que le géographe Bruno Perreau affirme que si « *ces questions peinent encore à trouver une place légitime au sein de la discipline [géographique], ce n'est pas tant parce qu'elles ne seraient pas pertinentes dans l'espace social français que parce que les résistances sociales, disciplinaires et institutionnelles demeurent fortes* » [Perreau, 2008]. Ces deux hypothèses nourrissent un débat épistémologique qui reste inachevé.

Force est de constater qu'en France les questions de genre, et donc de *rappports sociaux de sexe*, font l'objet d'un nouvel engouement : de plus en plus de débats²⁸ et de travaux scientifiques interrogent cette démarche. Comme le souligne l'auteur de l'article « Genres (Géographie des) » du Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault « *l'étude géographique des rapports sociaux entre les hommes et les femmes connaît depuis 20 ans un essor important* » [Lévy J., Lussault M., 2003, pp 394]. La géographie française s'est emparée du concept de genre principalement par le biais de la production britannique. D'où l'idée très répandue que les *Gender Studies* seraient une spécificité de l'espace académique anglo-américain, méconnaissant ainsi les apports des nombreux chercheurs français. Citons entre autres les travaux de Jacqueline Coutras qui ont initié une pensée originale concentrée sur la place du genre dans l'espace public de la ville occidentale [Coutras 1996, Coutras 2004]. L'auteur nous rappelle combien, en géographie, l'espace a été considéré comme masculin, neutre, voire asexué. Le concept de genre, né de la pratique médicale, puis développé par des philosophes, historiens et sociologues, est aujourd'hui pensé dans l'espace, et ce, plus uniquement dans les pays où a émergé ce questionnement.

²⁷ Géographe, et anthropologue, directrice de recherche CNRS-IEP Bordeaux. Elle travaille principalement sur les thématiques de la mémoire, l'esclavage et la diaspora en Amérique du Nord, dans les Antilles et en Jamaïque.

²⁸ L'année 2010 déclaré « année de lutte contre les violences faites aux femmes » est l'exemple le plus marquant de la reconnaissance, certes tardive, mais en cours, des inégalités de sexe et de genre qui nous tendent encore notre société.

D'après l'historienne Christine Bard « *On ne dispose que d'une problématique simple et transversale, qui oppose espace public à espace privé et fonde « la distinction sexuée du pouvoir »* » [Bard C., 2004, pp 8]. On considère traditionnellement que l'espace public est occupé et contrôlé par les hommes, alors que les femmes seraient reléguées à la sphère privée et domestique. Or il existe selon nous d'autres approches permettant de penser la spatialité des rapports sociaux de sexe.

c) Le genre : un nouvel objet pour la géographie de la santé et les études liées à la sexualité?

Les recherches qui interrogent les composantes *générées* de l'espace sont principalement le fruit de démarches de géographie urbaine, sociale, ou culturelle. Bien que certains géographes de la santé intègrent une réflexion sur les différences d'état de santé ou d'accès aux soins entre hommes et femmes, très peu font du genre l'outil central de leurs démarches. Entre autres travaux nous pourrions citer la thèse de la géographe de la santé Zoé Vaillant²⁹, qui dans la troisième partie intitulée « Hommes-Femmes : la séparation », distingue l'occupation de l'espace des femmes de celle des hommes, et ses conséquences sur les constructions socio-territoriales de santé.

Lorsque l'on étudie l'organisation du territoire, donc « *la spatialisation des sociétés et la socialisation de l'espace* »³⁰, comment ne pas prendre en compte l'évidente différence entre les hommes et les femmes en société ?

L'importance de l'espace, et du territoire, dans les *rapports sociaux de sexe* a été rapportée par certains des travaux de Sylvette Dénèfle [Dénèfle S., 2004] ou Christine Bard [Bard C., 2004]. Les recherches de Jacqueline Coutras ou de Claire Hancock interrogent également les interactions entre territoires, corps, genre et sexualité(s). Jacqueline Coutras, dans son ouvrage Crise urbaine et espaces sexués, suggère de se demander si « *les divisions sexuées sont au fondement de l'organisation urbaine* ». Elle propose de chercher à identifier quels sont, dans l'espace urbain, les processus qui renforcent, créent ou effacent les disparités ou inégalités existantes entre les sexes et dont on constate les effets dans les autres champs de la vie sociale : école, travail, loisir,... Nous y ajouterons le champ de la santé, qui à notre sens est un déterminant majeur à la compréhension des rapports sociaux spatialisés.

²⁹ VAILLANT Z., 2006, *La Réunion, koman i lé? Les constructions socio-territoriales de santé à l'île de la Réunion*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en géographie humaine, Université Paris X Nanterre.

³⁰ Giles SAUTTER, 1973, « Recherches en cours sur les villes d'Afrique noire : thèmes et problèmes. Point de vue d'un géographe », in *Cahiers d'études africaines*. pp 1.

Etre une femme ou être un homme en un lieu ne suppose, ou ne permet pas le même rapport au corps ni à la médecine. Bien des études ont démontré que les individus se sentent et se soignent différemment selon leur environnement socio-spatial³¹, les constructions locales du genre nous semblent également facteurs d'explication. Ces constructions locales du genre permettent d'interroger les comportements amoureux et sexuels, ainsi que les représentations de la sexualité dans la société, ce qui finalement enrichit notre réflexion sur la santé au sens large. C'est à dire l'état de bien être physique et social, qui peut être appréhendé par le degré de liberté dont chacun dispose pour s'épanouir pleinement. Selon Nicolas Boivin « *La sexualité, en tant qu'elle est un domaine de la vie sociale, peut-être considérée comme l'une des multiples strates de l'espace social. Ainsi, on peut postuler que la sexualité, dans chacune de ses dimensions, organise l'espace, du corps au vaste monde. Cette pratique construit des rapports à l'espace, produit tant des lieux que des territoires.* » [Boivin N., 2007, pp 19]. De même le géographe Guy Di Méo considère que « *le sexe est partout, dans l'espace comme ailleurs ; dans les liens sociaux ; au cœur des cultures [...] aussi bien dans ses ressorts biologiques que dans ses constructions sociales et, forcément, spatiales.* » [Guy Di Méo, 2007, pp 8]. La sexualité des individus est conditionnée par des caractéristiques et expériences individuelles, mais aussi par le contexte de vie de chacun. Dès lors nous supposons que le comportement lié à la sexualité et la vie amoureuse d'un individu, donc une certaine image de la santé au sens large, dépend des constructions territorialisées du genre.

Enfin rappelons que les recherches sur le genre ont remis en cause, et ce depuis plusieurs décennies, la bi-catégorisation du type homme/femme ou féminin/masculin. La « Queer theory », courant des études du genre apparu aux Etats-Unis au début des années 1990, propose en effet de dépasser cette vision traditionnelle des sexes. Le schéma binaire homme/femme, comme les constructions sociales érigeant l'hétérosexualité comme norme, entraverait la liberté de chacun dans la sphère publique et académique. D'après les penseurs de la « Queer théorie » le sexe serait un continuum du masculin au féminin comprenant une multitude d'intermédiaires. Cette démarche a pour but de rendre légitime l'existence des homosexuels, lesbiennes, bisexuels et transsexuels dans la société civile et scientifique. Certains penseurs affirment que le schéma binaire homme/femme n'est pas en adéquation avec les réalités humaines et sociales actuelles, pire seraient créatrices de multiples violences (sociales, économiques, politiques, psychologiques, ...).

³¹ Entres autres travaux : SALEM G., RICAN S., KÜRZINGER M-L., Atlas de la Santé en France, Volume 2 : Comportements et Maladies, Collection Mire, Edition John Libbey Eurotext, Paris, 2006, 221p ; VAILLANT Z., 2006, *La Réunion, koman i lé? Les constructions socio-territoriales de santé à l'île de la Réunion*, Thèse soutenue le 4 avril 2006 ; Rapport 2010, *Indices de développement humain, indice d'inégalité de genre*. <http://hdr.undp.org/fr/>, PNUD.

En France la théorie *Queer* se développe quelque peu ces dernières années. Elle permet de questionner le pouvoir des normes en matière de sexe et de sexualité. Ces travaux remettent en doute l'*a priori* lié au caractère naturel et inéluctable du sexe mais aussi et surtout de l'orientation sexuelle. Le sexe biologique ne déterminerait pas l'orientation sexuelle.

Néanmoins cette démarche ne nous semble pas adaptée à des recherches sur les relations amoureuses et la sexualité d'adolescent-e-s ; et ce nous le verrons, peut être d'autant plus dans les quartiers ciblés par notre étude. Pour reprendre les mots du géographe Yves Raibaud « *la queer theory est trop radicale pour fonder en géographie une démarche descriptive qui tienne compte de la réalité des pratiques sociales de genre et/ou de sexe engagées ici et maintenant dans la production d'espaces. Il faut donc repartir du schéma binaire masculin-féminin de la société traditionnelle (extérieur-intérieur, fort-faible, dessus-dessous, sec-mouillé...)* même si cette sexuaction des espaces montre assez rapidement ses limites. » [Raibaud Y., 2007, p98]. L'invisibilité _ et non pas l'inexistence _ des homosexuels, lesbiennes ou transsexuels, dans nos quartiers d'études conduit à se concentrer sur une vision binaire : garçon/fille. La géographie de la santé est avant tout une science qui se veut au plus près des sociétés. Notre « utilisation » du concept de genre correspond donc d'avantage à une adéquation avec le terrain qu'à un choix théorique figé.

Avant de poursuivre cette réflexion et de l'illustrer par une réalité socio-spatiale concrète, il convient de présenter le terrain de recherche, ainsi que les défis méthodologiques auxquels nous nous sommes confrontés.

B. La construction dynamique d'un terrain de recherche, entre théorie et empirisme.

Il convient maintenant de présenter le cadre géographique de notre recherche et les outils méthodologiques mobilisés pour répondre à la problématique. Aucune présentation contextuelle n'est neutre ou impartiale, nous proposons donc de la mettre directement au profit de notre travail. Parler de « construction dynamique » de notre objet de recherche implique que notre démarche permette d'interroger le sens des termes et des méthodologies adoptées. Le phénomène de *ségrégation* est couramment associé à l'organisation socio-spatiale de la ville des Mureaux. Polysémique et complexe cette notion est rarement questionnée et remise en question. Il convient pourtant de se demander si la différence suppose automatiquement l'inégalité et la ségrégation.

I. Les Mureaux : une ville, des villes, ou comment interroger le concept de ségrégation.

La ville des Mureaux serait marquée par de fortes fractures internes. Il n'y aurait pas une ville, mais des villes, c'est-à-dire une multitude de micro-espaces plus ou moins différents et indépendants. Cette hypothèse, issue d'entretiens et d'observations de terrain, structure cette présentation. Les Mureaux seraient « victimes »³² d'un phénomène aujourd'hui couramment attribué aux banlieues des grandes agglomérations françaises : la *ségrégation*. Il ne s'agira pas ici d'identifier un processus de ségrégation, comme si celui-ci était un fait avéré et incontestable. L'enjeu de notre démarche est d'interroger l'organisation territoriale via la mise en perspective de données socio-économiques et sanitaires à l'échelle infra-communale. Enfin, et seulement une fois l'organisation territoriale appréhendée, nous pourrions nous demander si l'emploi du terme *ségrégation* est pertinent.

³² Le mot « victime » se veut l'illustration du ton souvent employé par les acteurs locaux sur la question. La situation est avant tout perçue à travers les programmes de restructuration urbaine et de politiques sociales concourant à la lutte contre les inégalités spatiales de niveau économique.

a) Les Mureaux, une « banlieue » marquée par le chômage des jeunes et la « crise urbaine »³³.

Comme nous l'avons rappelé, la notion de banlieue suppose toujours l'exclusion (sociale ou spatiale). Elle fait référence à ce qui est *considéré comme* extérieur, lointain et socialement marginalisé. Enfin le terme de banlieue possède dans le langage courant une connotation péjorative qui ne peut être omise. La complexité des phénomènes et processus qui caractériserait ce type d'espace (chômage massif, pauvreté, exclusion sociale et spatiale, ...) réclame une analyse critique de la situation locale avant d'attribuer à un territoire la dénomination de banlieue. Parler de la ville des Mureaux comme d'une banlieue ne va donc pas de soi.

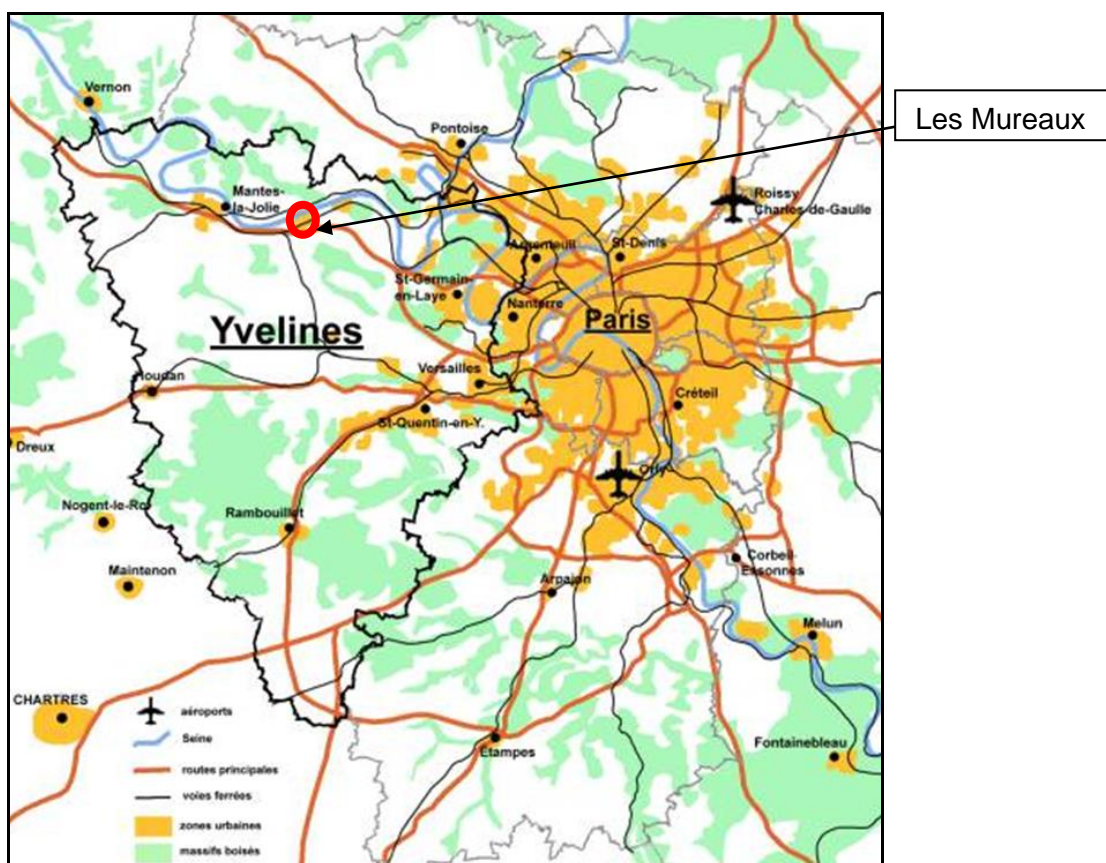
Le sens premier du terme banlieue fait référence à une caractéristique physique puisqu'elle est avant tout le territoire exclus, car loin du centre. Une banlieue est la banlieue de quelque chose. C'est-à-dire la banlieue d'un centre urbain dont elle dépend et est exclue. Il convient alors de se demander de quel centre les Mureaux est-elle la banlieue, et comment ce manifeste les phénomènes d'exclusion à celui-ci s'ils existent.

Les Mureaux est une commune du Nord du département des Yvelines, dans la région Île-de-France. Elle est située à 18 km à l'est de Mantes-la-Jolie et à 39 km à l'ouest de Paris.

La commune est desservie par plusieurs routes départementales dont la RD 43 qui constitue l'axe Nord-Sud de la ville, reliant au Sud l'échangeur de l'autoroute de Normandie (A13) et au Nord le pont « Rhin et Danube » construit en 1957 au-dessus de la Seine qui débouche sur la commune de Meulan. Enfin la commune est traversée d'Est en Ouest par la ligne Paris St-Lazare - Le Havre (Transilien).

³³ Expression emprunté à la géographe Jacqueline Coutras pour qui la « crise urbaine », identifiée depuis les années 1960', se traduit par une exacerbation des ségrégations socio-spatiales internes aux unités urbaines, voire internes aux quartiers.

Carte 1 : la ville des Mureaux dans sa région.



Sources : www.yvelines.fr

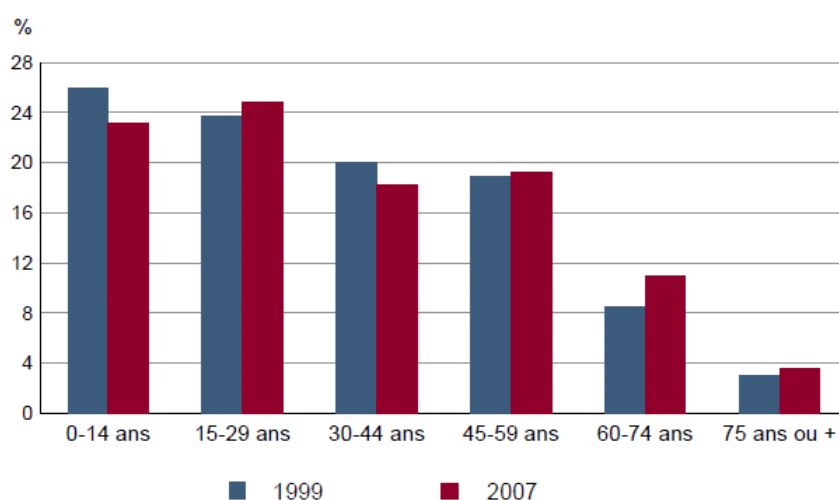
La ville des Mureaux appartient à la vaste région parisienne. La capitale française est le lieu où converge la majeure partie des activités économiques. Les réseaux de transport « en étoile » comme l'organisation urbanistique (modèle des couronnes successives autour du centre) attestent de la puissance de l'aire d'attraction de la métropole. Les migrations pendulaires quotidiennes illustrent l'intensité des échanges entre la ville des Mureaux et la capitale, ou sa proche conurbation. Or si l'autoroute A 13 permet de rejoindre Paris rapidement (environ 35 minutes³⁴), l'unique ligne de train ne dessert la ville qu'une fois toutes les demi-heures. Les chassés-croisés qui s'opèrent les matins de semaine à la gare illustrent l'organisation de ces espaces, parfois appelés « cités dortoirs ». Très tôt le matin des dizaines d'hommes et de femmes quittent leurs quartiers et prennent le premier ou le deuxième train pour aller travailler en direction de Paris, alors que vers 8 ou 9 heures arrivent les cadres et ingénieurs d'EADS (European Aeronautic Defence and Space company) par le train de St-Lazare. Le soir les flux s'inversent.

³⁴ Temps de parcours en voiture, par autoroute dans des conditions de circulation fluide. Sources : *mappy*.

Ces mobilités de main d'œuvre illustrent très schématiquement la structure sociale de la ville et ses relations avec la capitale et la petite couronne. Enfin le projet d'allongement de la ligne de RER de Poissy jusqu'à Mantes-la-Jolie via les Mureaux démontre la nécessité d'être relié à Paris, et donc d'intégrer d'avantage la banlieue à son centre.

Selon l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) il y avait aux Mureaux 32 492 habitants en 2009. Les résidents et résidentes de cette ville sont appelés les Muriautins et Muriautines. La ville se caractérise par une population très jeune. En effet les 0-19 ans représentaient 33,9% de la population au dernier recensement de l'Insee, contre 24,6% au niveau national.

Diagramme 1 : structure de la population communale en 2007.



Sources : Insee, RP1999 et RP2007 exploitations principales.

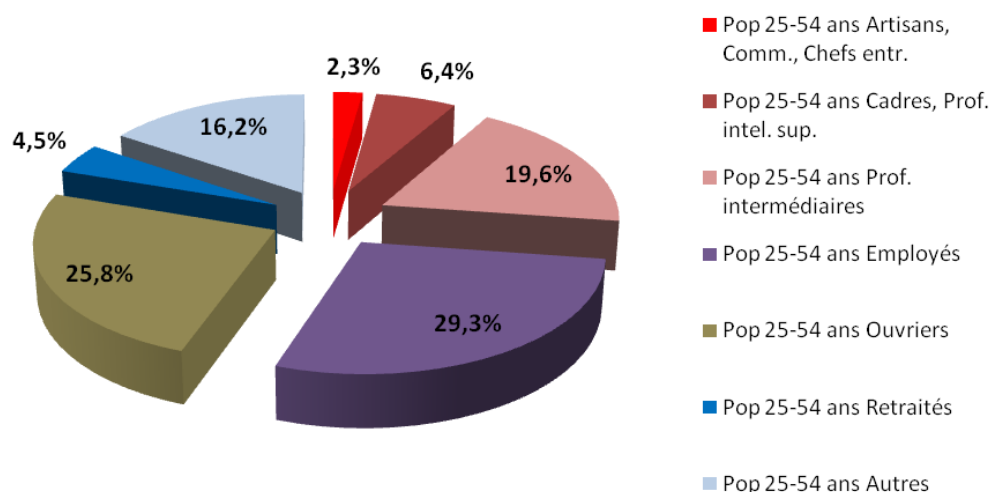
D'après l'Insee, 95% des jeunes Muriautins de 15 à 17 ans sont scolarisés, mais ils ne sont plus que 46% à l'être entre 18-24 ans pour l'année 2007³⁵. Le décrochage scolaire souvent évoqué localement semble majoritairement affecter les jeunes au delà de 18 ans. C'est-à-dire que très peu s'engagent dans des études supérieures.

³⁵ En 2007, à l'échelle de la France métropolitaine 51,7% des 18-24 ans sont scolarisés [Insee, 2007].

La classification par catégories socio-professionnelles (CSP) réalisé par l'Insee à partir du recensement permet une appréciation globale du statut social et du niveau économique de la population. Cette classification possède tout de même ses biais et ses limites. La différenciation entre « ouvriers » et « employés » semble par exemple de plus en plus contestable. En effet les conditions de vie, et de travail de certain(e)s employé(e)s sont aujourd'hui très proches de celles des ouvriers. Une caissière, une hôtesse téléphonique ou un livreur ne réalisent-ils pas un travail à la chaîne relativement proche de la déshumanisation critiquée par Charles Chaplin dans son œuvre cinématographique « *Les temps modernes* » ?

Aux Mureaux la majorité des actifs sont classés dans les catégories ouvriers ou employés (55,1% en associant les deux CSP). Ce sont des statut aujourd'hui très proches du point de vue du type de travaux effectués mais surtout des conditions de vie qu'ils induisent. Souvent ni valorisés ni valorisant, ces postes correspondent aux salaires les plus bas de marché du travail. Inversement la part des cadres est très peu élevée (6,4%) et ce, malgré l'implantation de grandes entreprises. Comme l'atteste également les migrations pendulaires, les cadres de ces grandes structures n'habitent pas les Mureaux.

Diagramme 2 : classement par CSP de la population active communale de 25 à 54 ans, 2007.

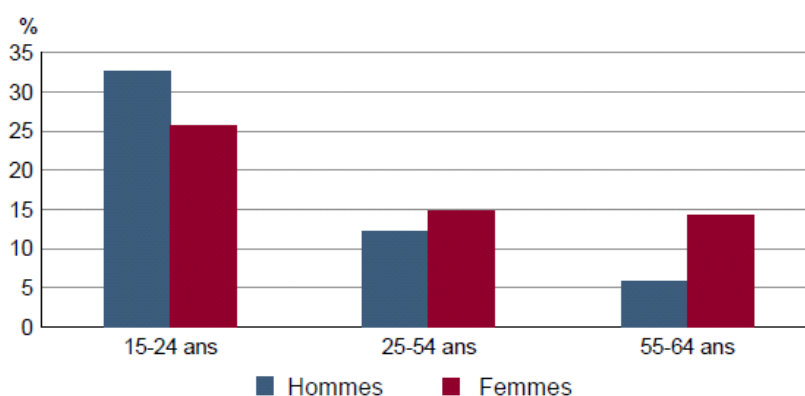


Sources : Insee, Recensements de la population-Etat civil – 2007.

Sur l'ensemble de la ville 54,3% des foyers fiscaux sont non-imposables en 2007 contre 36,9% au niveau régional, et 46,6 % au niveau national [Insee 2007]. En 2008 le revenu annuel net moyen par foyer est de 17 345 euros au Mureaux, très peu en comparaison des 34 678 euros à l'échelle des Yvelines [Insee 2007, données DGI, Impôt sur le revenu].

Les habitants de la ville des Mureaux sont donc majoritairement des personnes en grande difficulté économique. Les conditions de vie et le niveau économique d'une population peuvent également être appréhendés par la structure du parc immobilier. Aux Mureaux les HLM (Habitat à Loyer Modéré) représentent 75,8 % des logements locatifs de la ville [Insee, 2007]. Toutefois l'échelle communale annihile les disparités inter-quartiers relativement importantes qu'il nous faudra par la suite détailler³⁶. Malgré l'implantation récente de grandes entreprises, telle l'industrie aéronautique et spatiale (EADS), ou le pôle formation d'Electricité de France (EDF), la ville reste marquée par un fort taux de chômage (9% en 2007 d'après l'Insee). Ce taux est d'autant plus élevé dans les quartiers classés en Zus³⁷ (16,2%), ainsi que chez les jeunes. Selon le diagnostic du CUCS³⁸ réalisé en mars 2007, 29,8% des jeunes de 15 à 24 ans sont au chômage, et 39,2% le sont au sein des quartiers classés en politique de la ville. D'après la Mission locale de la ville 70% des jeunes Muriatins quittent le système scolaire avec un niveau inférieur au CAP/BEP.

Diagramme 3 : taux de chômage par classes d'âge en 2007.



Sources : Insee, recensement de population 2007, réalisation FAURE E.

³⁶ La structure de la ville, de ses fractures internes et processus de différenciation socio-spatiale feront l'objet d'une analyse spécifique dans la partie suivante, page 54.

³⁷ Selon l'Insee les Zus sont des territoires infra-urbains définis par les pouvoirs publics pour être la cible prioritaire de la politique de la ville, en fonction des considérations locales liées aux difficultés que connaissent les habitants de ces territoires. Les zones urbaines sensibles sont définies dans la loi PRV (Pacte de Relance pour la Ville, 1996) comme des zones "caractérisées par la présence de grands ensembles ou de quartiers d'habitat dégradé et par un déséquilibre accentué entre l'habitat et l'emploi. Elles comprennent les zones de redynamisation urbaine et les zones franches urbaines."

³⁸ Le Contrat Urbain de Cohésion Sociale est un dispositif de la politique de la ville, qui sous forme de financement aux villes ou communautés de communes soutient la mise en place de politiques sociales dans des zones considérées « prioritaires », dont les Zus. Les 5 priorités de ces contrats sont : l'emploi et le développement économique, l'amélioration de l'habitat et du cadre de vie, la citoyenneté et prévention de la délinquance, l'accès à la santé et enfin l'appui à l'éducation.

Cette situation préoccupe de plus en plus les politiques et professionnels locaux, qui depuis peu ont mis en place une *Commission Jeunesse* avec l'objectif de mutualiser les expériences et les connaissances, et à terme, orienter de nouvelles politiques multi-partenariales.

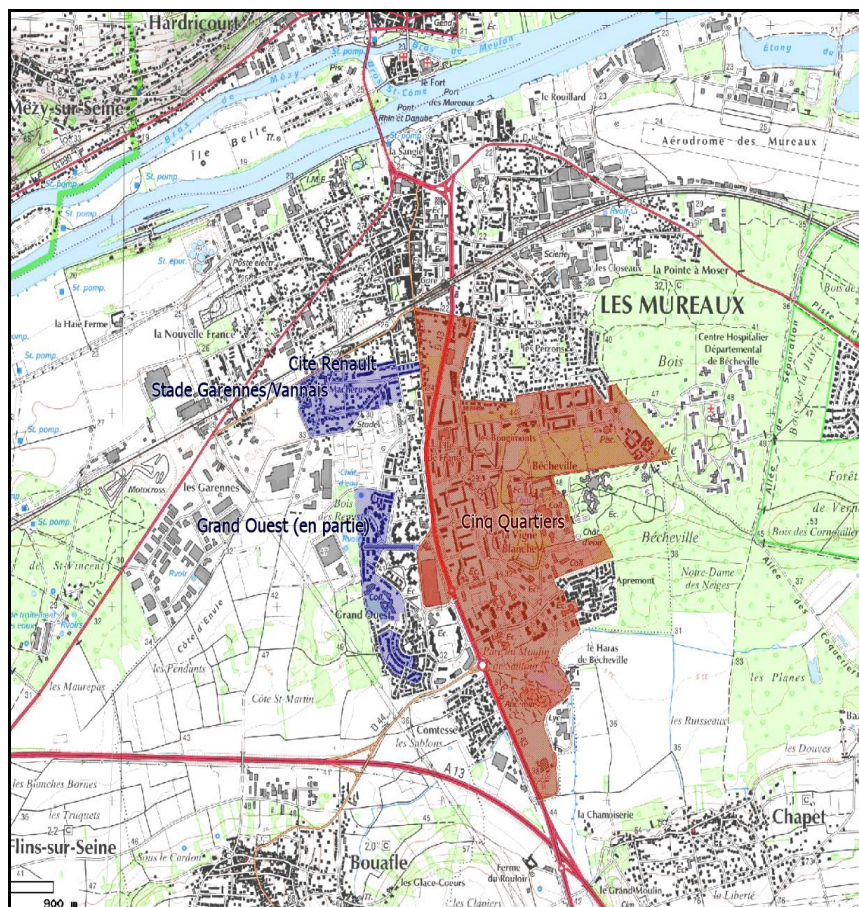
La prise en compte de l'histoire économique et démographique de la ville permet également de comprendre le contexte socio-économique et la structure urbaine actuelle de la commune. Un territoire s'inscrit dans un espace-temps que le géographe ne peut oublier. La ville des Mureaux s'est développée autour de l'industrie automobile. Les usines Renaud de Flins ont commencé à loger leurs employés aux Mureaux à partir de 1952. La ville s'étend vers le Sud, espace où se situent encore aujourd'hui la majorité des logements sociaux. Ainsi plus de 83% du parc immobilier communal date des années 1949-1989, taux sensiblement supérieur à la moyenne régionale (57,2 %). La crise de l'activité mono-industrielle automobile, à son paroxysme dans les années 1990, explique en grande partie l'augmentation du taux de chômage dans la population communale.

Les dispositifs de *la politique de la ville* ont été mis en place pour pallier les inégalités sociale et économique territorialisées. Les contrats de ville, appelés les Contrats urbains de cohésion sociale (CUCS) sont un des dispositifs phare de cette politique. Selon le Ministère de la ville, auquel ces dispositifs sont rattachés, le CUCS est un contrat passé entre l'Etat et les collectivités territoriales qui engage chacun des partenaires à mettre en œuvre des actions concertées pour améliorer la vie quotidienne des habitants dans les quartiers connaissant des difficultés (chômage, violence, logement insalubres...). Dès 1991, avec la loi d'orientation pour la ville, l'identification de quartiers d'intervention s'est imposée avec le souci de rendre plus efficace l'action de l'État. Cette tendance a été confirmée dans les années qui ont suivi, avec la cartographie précise des zones urbaines sensibles (Zus) et l'octroi d'avantages, notamment fiscaux, à certaines d'entre elles. Ces programmes appliquent localement les principes de la discrimination positive. La ville des Mureaux possède aujourd'hui un vaste territoire classé «prioritaire » par ce dispositif. Selon l'Insee, 42% de la population communale de 2007 réside dans ces zones urbaines spécifiques.

Aux Mureaux ce territoire se divise en deux espaces : d'une part l'ensemble des « Cinq quartiers » (en rouge sur la carte 2) situé au Sud-est de la ville (quartiers de Bécheville, Bougimonts, Ile de France, Vigne Blanche, et les Musiciens) et d'autre part la Cité Renault et une partie du quartier Grand Ouest³⁹ (en bleu sur la carte 2).

³⁹ Le marque-page joint à ce mémoire permet de situer ces quartiers au sein de l'espace communal.

Carte 2 : les quartier de la ville des Mureaux inclus au CUCS.



Sources : Observatoire nationale des ZUS, données 2007.

La différence de couleur s'explique par la différence de statut de ces deux espaces. Les quartiers en rouge sont classés en Zone urbaine sensible, alors que ceux en bleu font parti du CUCS mais ne sont pas considéré comme Zus. Il existe une hiérarchisation des territoires au sein même de ces dispositifs, certains sont d'avantage aidés que d'autres, car considérés comme plus en difficulté que d'autres.

Repère sémantique : banlieue, quartiers sensibles ou cité ?

Eloignée de la capitale, marquée par le chômage massif des jeunes et les difficultés économiques généralisées à l'ensemble de sa population, la ville des Mureaux semble correspondre à une « banlieue » au sens strict du terme.

Ce mot, communément péjoratif et stigmatisant, ne devra pas ici être considéré comme tel. Conscient du pouvoir des mots et des discours qu'ils véhiculent il nous faut pourtant choisir des termes, et nommer les territoires sur lesquels nous travaillons. Le mot « banlieue » sera utilisé au même titre que celui de « cité », de « quartiers prioritaires » ou de « quartiers en Zus ». Trop souvent utilisée par les journalistes en recherche de sensationnalisme la notion de « quartier sensible » sera quant à elle écartée de notre propos.

b) Quand des données socio-économiques et sanitaires émerge un territoire morcelé.

« Les Mureaux ce n'est pas une ville. C'est une multitude de petites villes collées les unes aux autres ». [Médecin généraliste, habitant les Mureaux depuis 30 ans]

Le sentiment de cet homme est commun à beaucoup d'habitants et professionnels rencontrés. Le territoire vécu des Muriautins est marqué par la fracture entre espaces et populations. Bien que la municipalité prône aujourd'hui l'instauration d'une « mixité sociale » et la lutte contre la ghettoïsation, il semble que les discontinuités socio-spatiales soient profondément ancrées dans les mentalités. L'existence de micro-territoires infra-communaux illustre des logiques individuelles et collectives d'évitement et de contrôle de la différence. Multifactoriels, ces processus peuvent être perçus sous l'angle économique, historique, urbanistique ou sanitaire. Afin d'infirmier ou de confirmer la présence de ce type de logique spatiale nous proposons d'interroger l'existence d'une répartition déséquilibrée de facteurs d'ordre économiques, sociaux, démographiques, « paysagers » ou sanitaires à l'échelle communale. Il ne s'agit pas d'apporter une unique réponse mais de mener une réflexion sur les tensions entre mixité et différenciation des Hommes et des espaces.

Les cartes présentées dans ce paragraphe ont été réalisées grâce au logiciel *Philcarto* afin de mettre en valeur la répartition spatiale de certaines données socio-économiques et démographiques. Les indicateurs ont été calculés à partir du recensement de population de 2007, mise en ligne par l'Insee. Afin de permettre la comparaison des différents documents la même méthode de discrétisation (*Jenks*) a été appliquée. Ce mode de discrétisation vise à minimiser la variance intra-classe et à maximiser la variance inter-classe, ce qui a pour effet de produire des classes relativement homogènes.

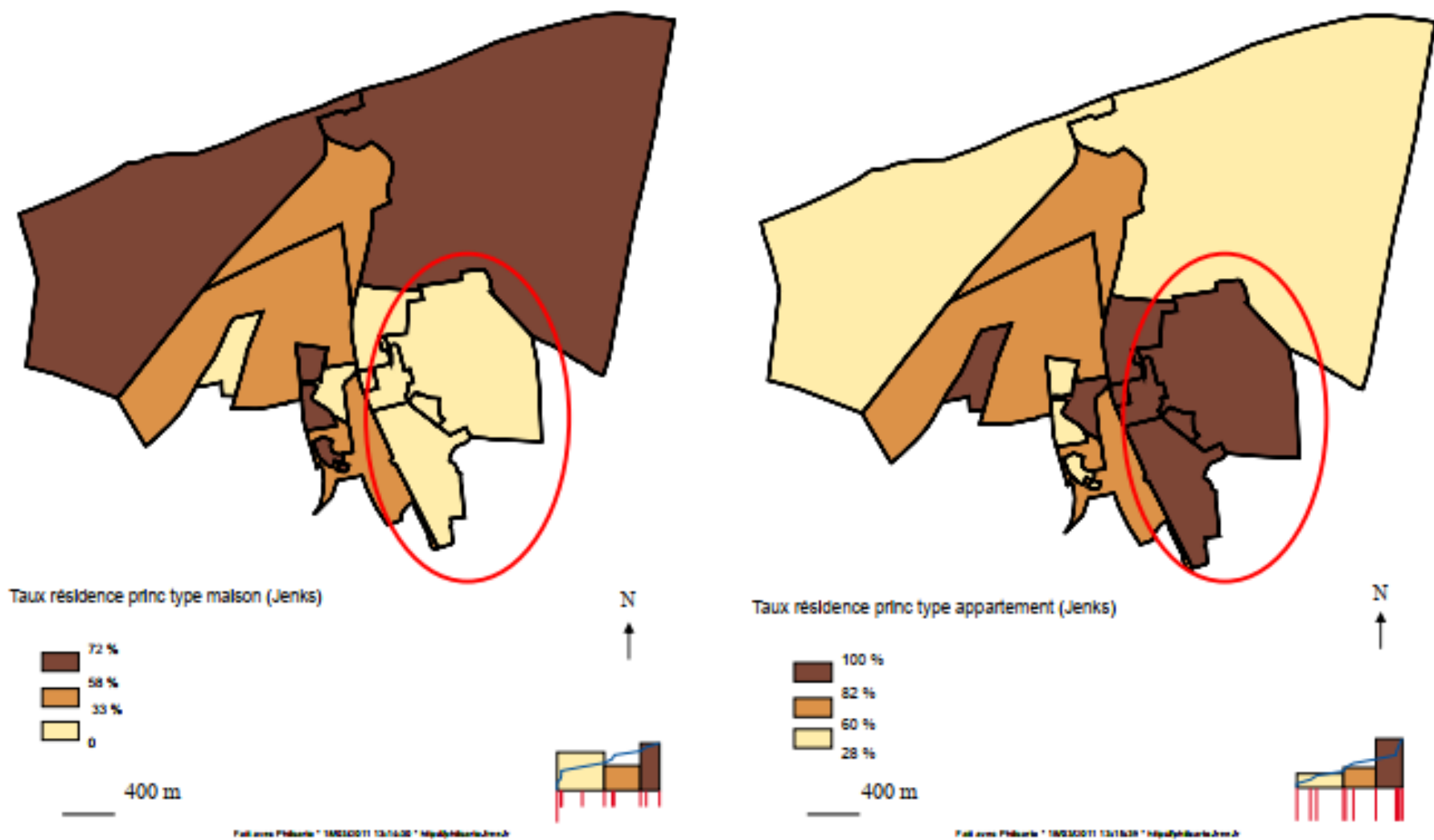
Un paysage urbain différencié

En réponse à l'afflux de populations vers les centres urbains, alors pourvoyeurs d'emplois et synonymes d'ascension sociale, de vastes programmes de construction de logements collectifs sont lancés dès la fin des années 1950. Les *Plans d'urbanisme directeurs* sont instaurés en 1958, ils déterminent les modalités de l'aménagement et de la croissance des villes, en particulier les Zones à urbaniser en priorité (ZUP), pour beaucoup devenues Zones Urbaines Sensibles (Zus). Situées à la périphérie des grandes villes, ces ZUP donnent naissance aux «grands ensembles», comprenant plusieurs centaines, voire milliers de logements.

Aux Mureaux la construction des ensembles de logements sociaux a eu lieu à cette même période, notamment dans le parc du château de Bécheville, acquis par la ville en 1953. Principalement situé dans le Sud-est de la ville ces quartiers concentrent encore aujourd'hui l'essentiel de logements collectifs et sociaux de la ville. D'autre part le centre ville ainsi que les quartiers le long de la Seine sont investis par les classes moyennes et supérieures. Ces espaces résidentiels sont composés de maisons individuelles et de quelques nouveaux immeubles. A l'échelle communale les maisons individuelles représentaient seulement 29,9% contre 70,1 % pour les appartements [Insee, 2007].

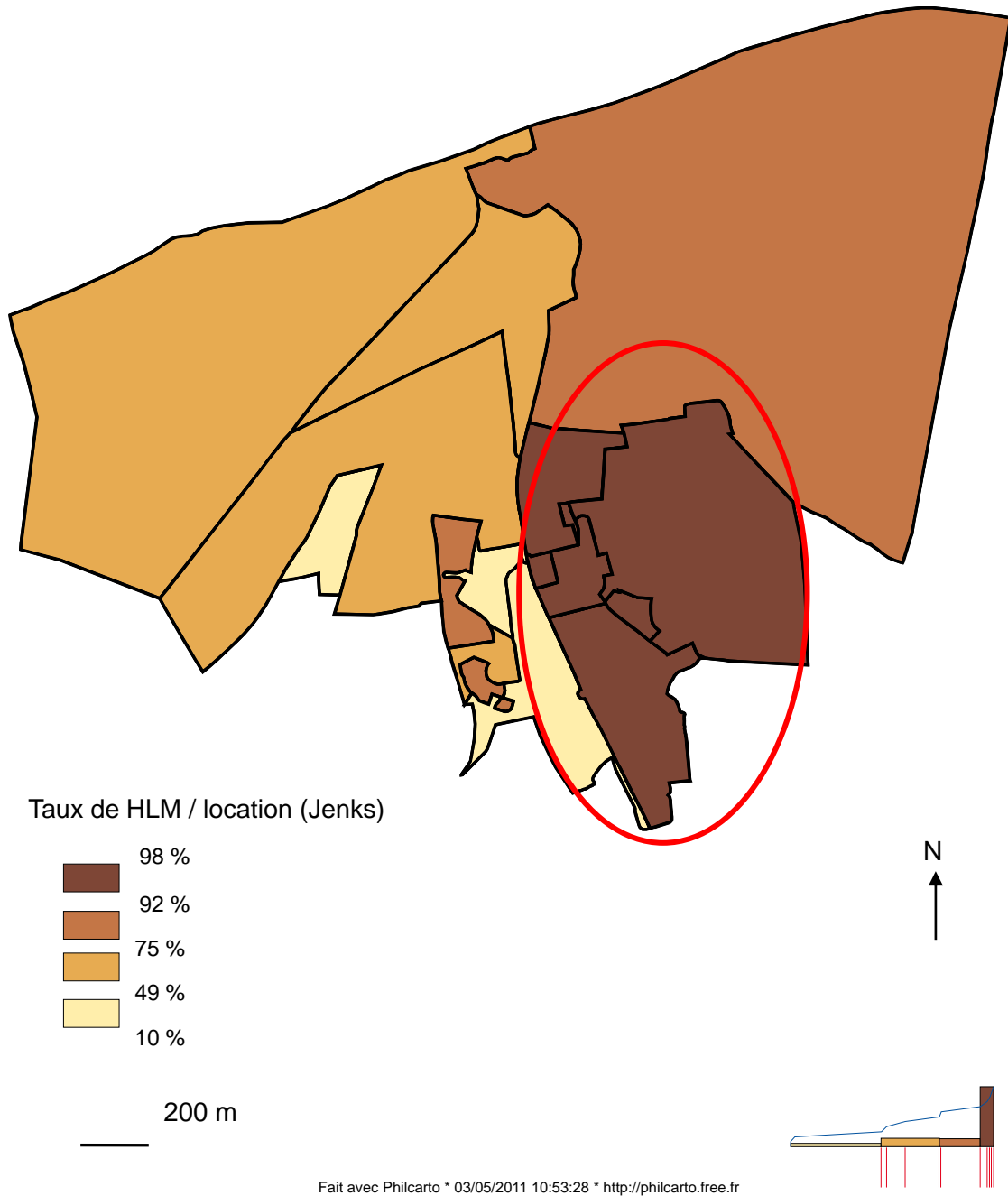
Les trois cartes suivantes illustrent la nette différenciation des paysages urbains. En effet la ville pavillonnaire se distingue très nettement de la ville des « cités » et des grands ensembles. Les cercles rouges rappellent la présence et la localisation des quartiers en Zus.

Carte 3 : répartition des taux de résidence principales de type maison ou appartement par Iris.



Sources : données Insee 2007, réalisation Philcarto par FAURE E.

Carte 4 : taux de HLM par Iris parmi les logements locatifs de la ville, 2007.

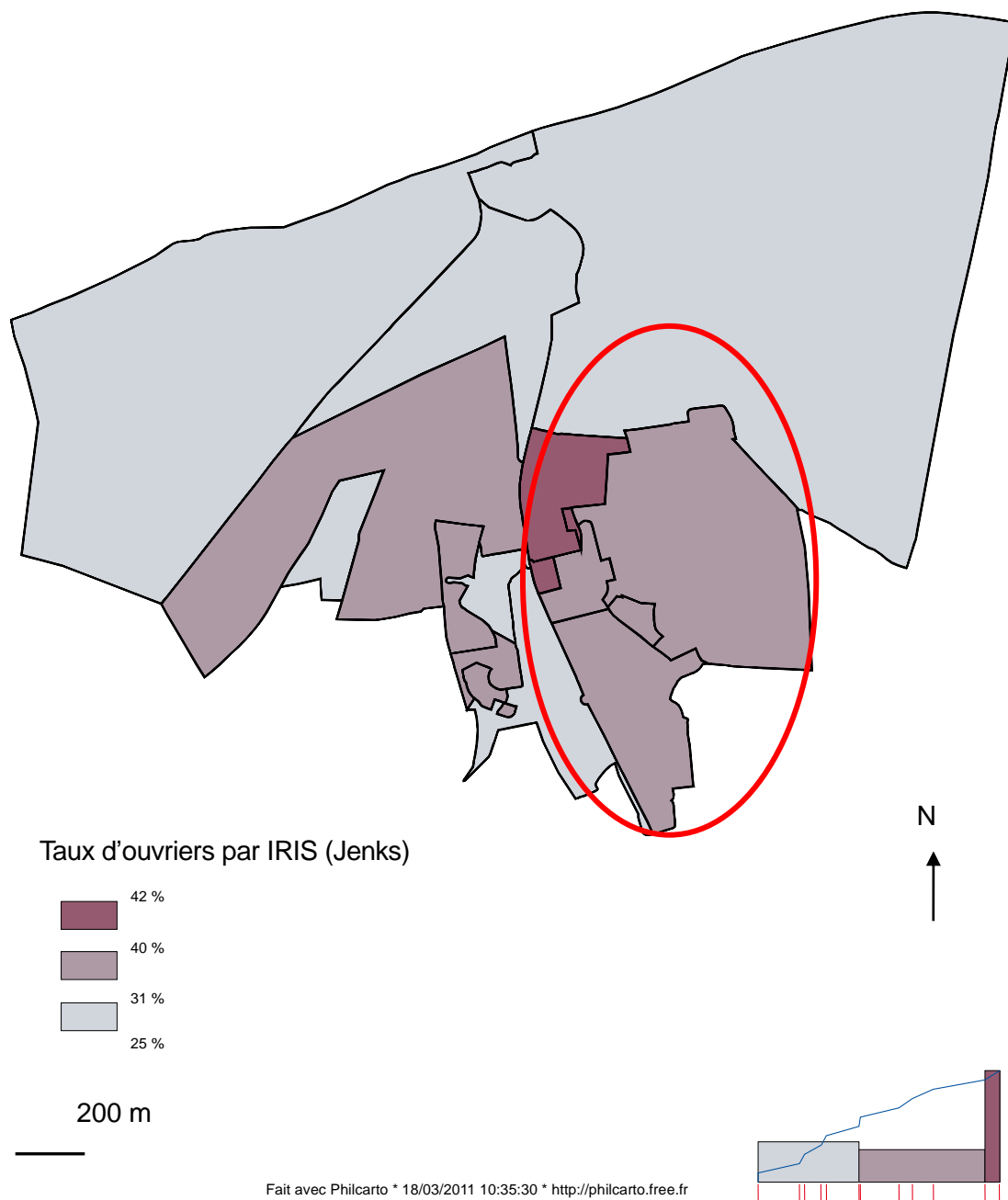


Sources : données Insee 2007, réalisation Philcarto par FAURE

Des fractures socio-économiques non négligeables.

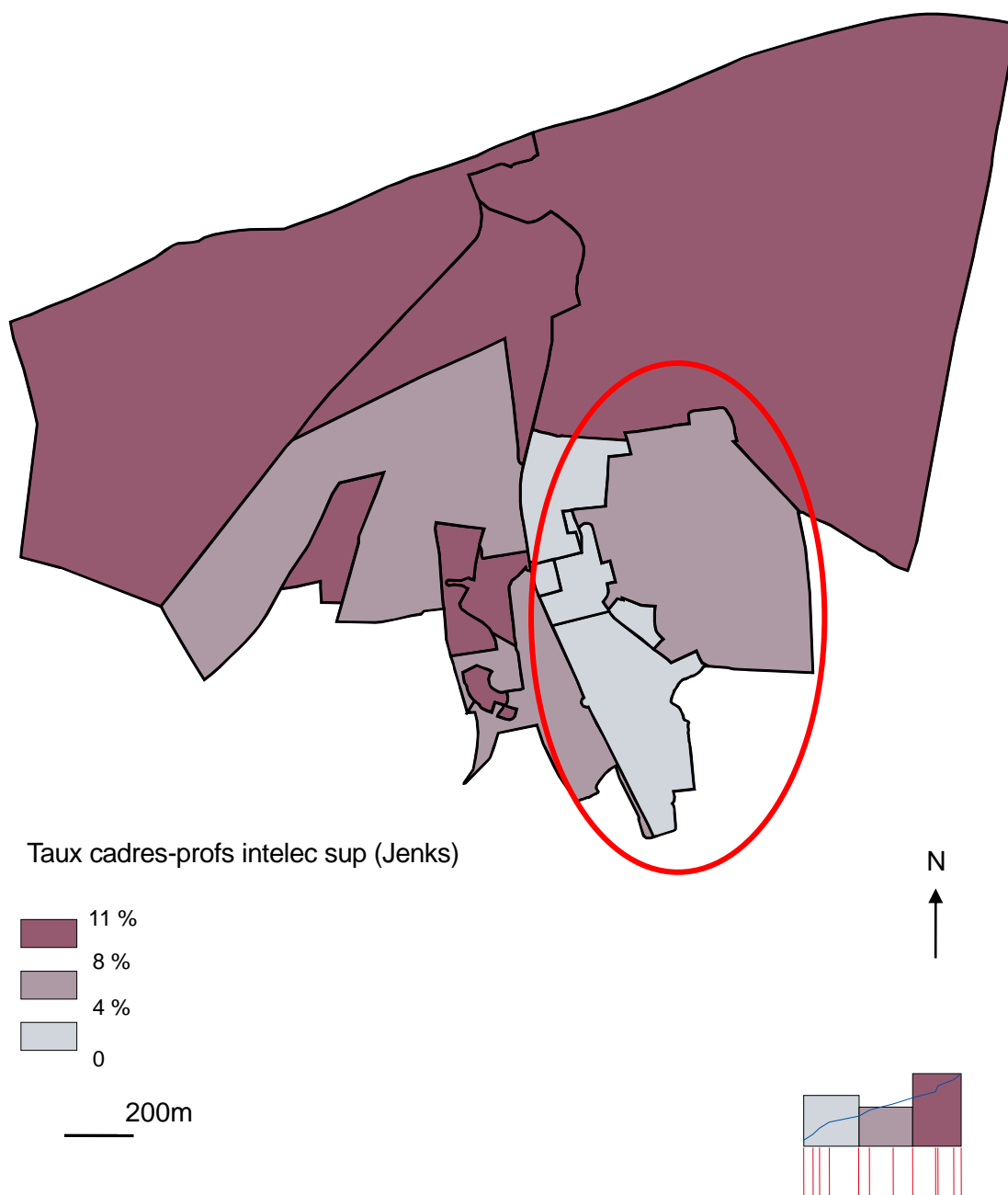
Bien qu'une actualisation des catégories socio-professionnelles (CSP), nous semblerait pertinente elles permettent tout de même de rendre compte d'un ensemble de facteurs associant niveau de vie, pouvoir d'achat et statut social. La représentation spatiale de la répartition des CSP d'ouvriers et de professions intellectuelles supérieures permet une visualisation des fractures sociales les plus importantes au niveau local.

Carte 5 : taux d'ouvriers par Iris, 2007.



Sources : données Insee 2007, réalisation Philcarto par FAURE E.

Carte 6 : taux de cadres et professions intellectuelles et supérieures par Iris, 2007



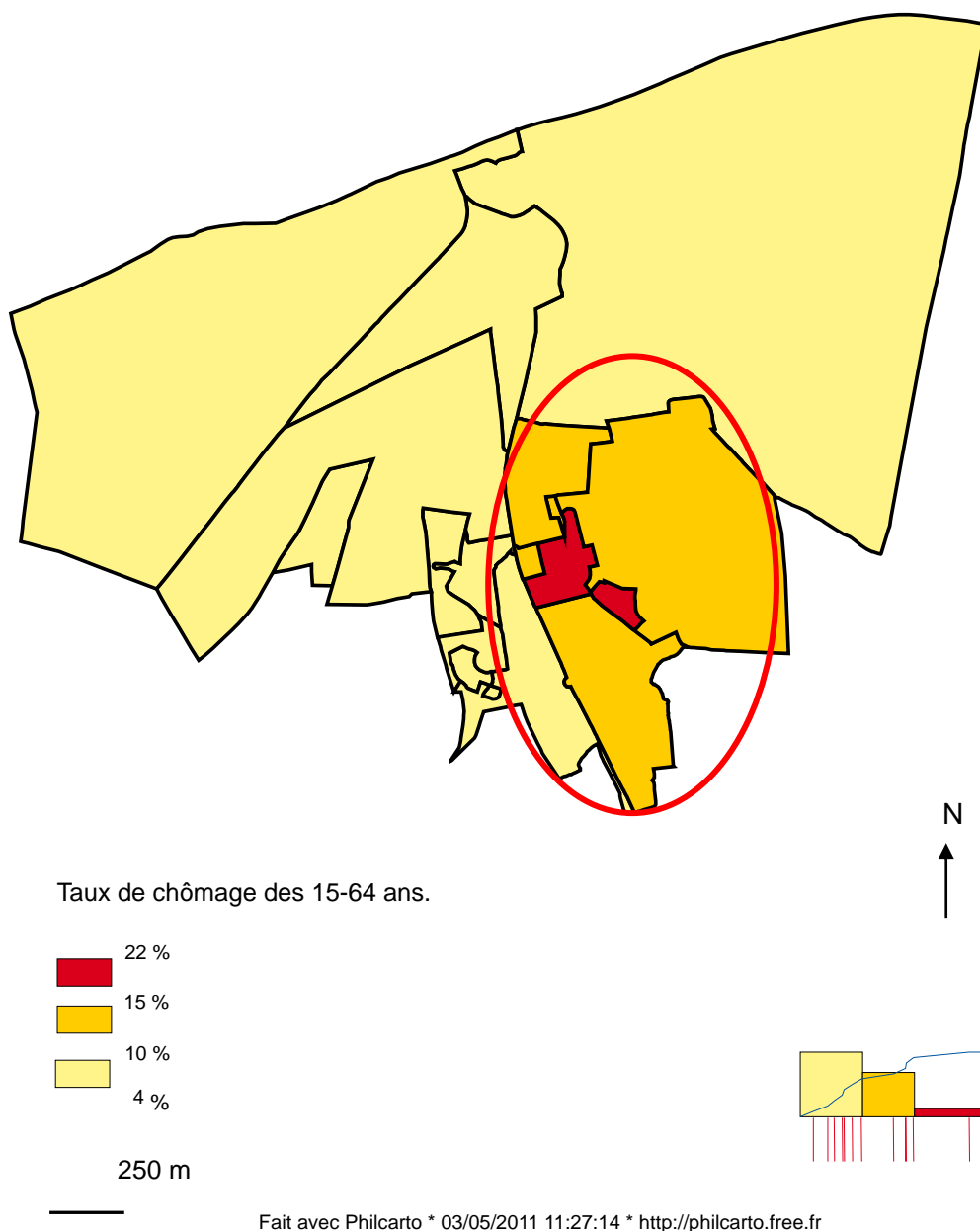
Sources : données Insee 2007, réalisation Philcarto par FAURE E.

Ces deux dernières cartes illustrent la très nette opposition entre les quartiers ouvriers du Sud-est et le reste de la commune. Les ouvriers (auquel nous aurions pu ajouter les employés, dont la répartition spatiale est très similaire) se concentre dans la Zus, alors que les

cadres et professions intellectuelles supérieures investissent majoritairement le Nord de la ville.

Selon l'Insee 15,5% des Muriautin-e-s de 15 à 64 ans était au chômage en 2007 [Insee, RP2007 et RP1999 exploitations principales], or ce taux est d'autant plus élevé dans les quartiers Sud-est de la ville. La carte suivante permet de visualiser la répartition des taux de chômage des 15-64 ans parmi la population de cette même tranche d'âge à l'échelle des Iris en 2007.

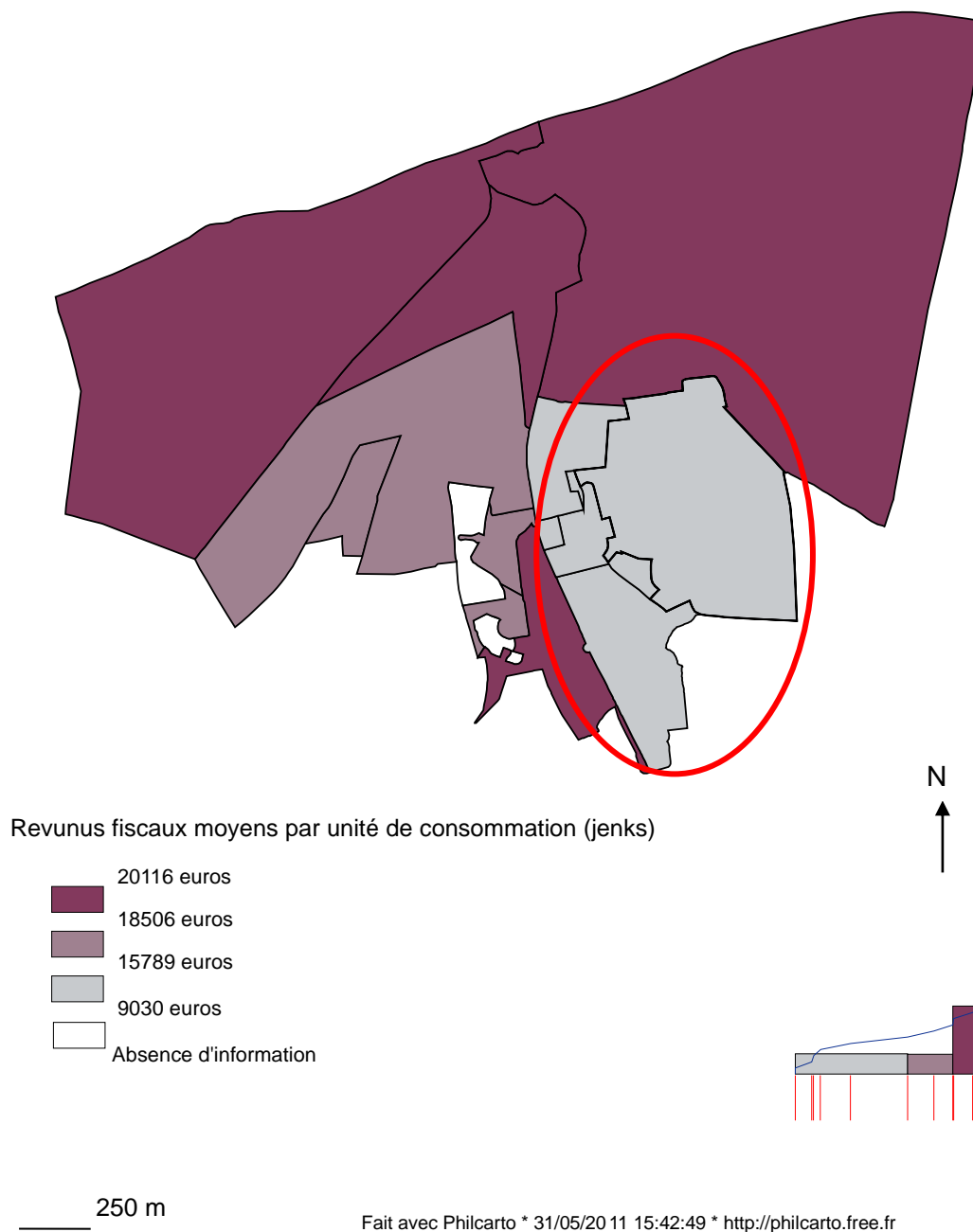
Carte 7 : taux de chômage des 15-64 ans par Iris, en 2007.



Sources : données Insee 2007, réalisation Philcarto par FAURE E.

Les taux de chômage au dessus de la moyenne nationale (selon l'Insee 9% en 2007) sont tous concentrés dans la Zus. Le périmètre de cet espace est ici parfaitement identifiable.

Carte 8 : revenus fiscaux moyens par Iris (en unité de consommation⁴⁰) 2007



Sources : données Insee 2007, réalisation Philcarto par FAURE E.

⁴⁰ Unité de consommation (définition de l'Insee) : Système de pondération attribuant un coefficient à chaque membre du ménage et permettant de comparer les niveaux de vie de ménages de tailles ou de compositions différentes. Avec cette pondération, le nombre de personnes est ramené à un nombre d'unités de consommation (UC). 1 UC pour le premier adulte du ménage ; 0,5 UC pour les autres personnes de 14 ans ou plus ; 0,3 UC pour les enfants de moins de 14 ans.

L'ensemble de ces cartes illustre donc la distinction entre un espace Sud-est où se concentre les populations affectées par les difficultés socio-économiques et le reste de la ville. Or d'autres facteurs ne pourraient-ils pas révéler de tels phénomènes de différenciations spatiales, ou au contraire nuancer cette dichotomie ?

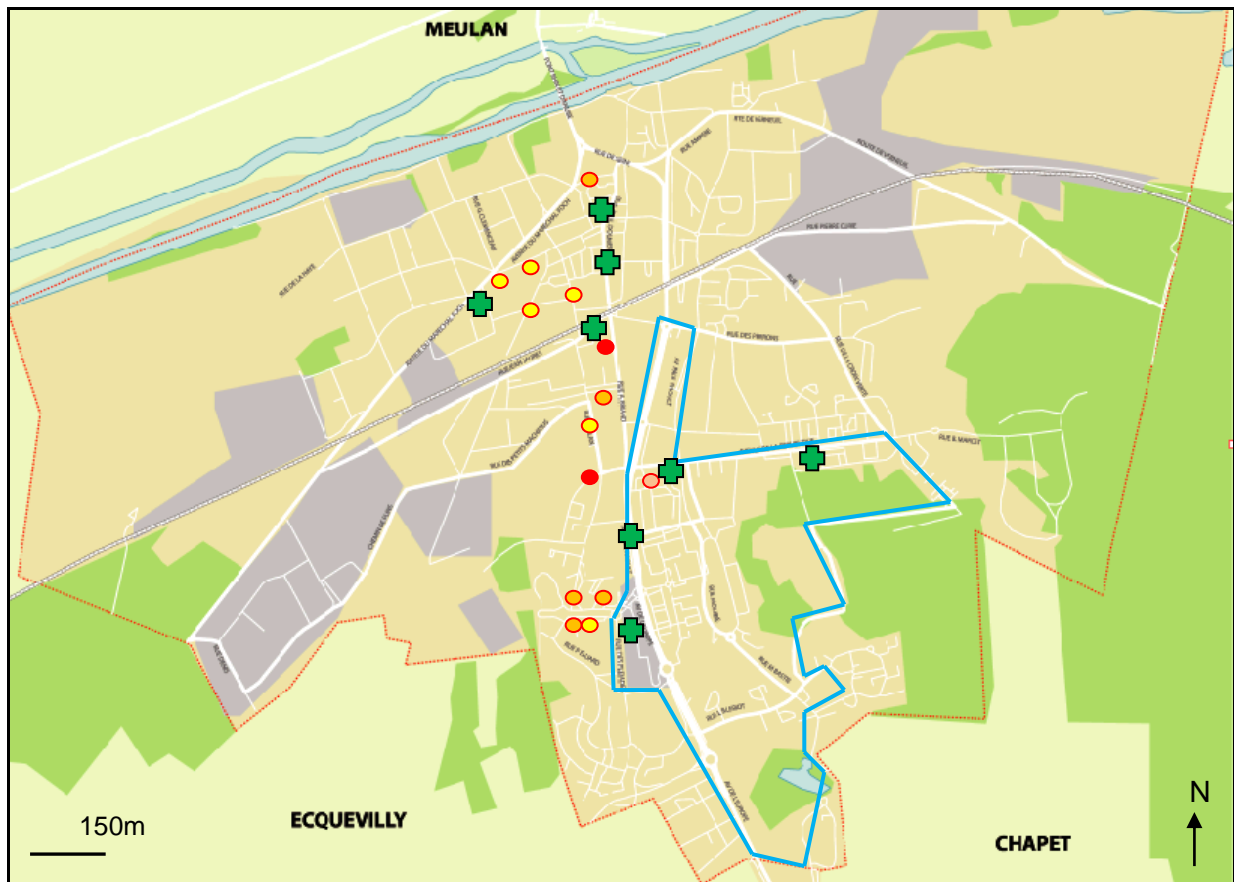
La santé, un témoin privilégié de fractures intra-urbaines ?

Rejeter les termes de « santé sexuelle » ou « santé génésique », n'implique pas d'exclure la nécessaire analyse de la nature et la répartition de l'offre de soins sur le territoire. L'étude des comportements liés à l'amour et la sexualité des adolescent-e-s suppose la prise en compte des moyens dont ils disposent localement pour s'informer, ou consulter des professionnels adaptés. Nous nous concentrerons ici sur l'aspect quantitatif. Il s'agit de recenser les médecins et les structures de soins en lien avec la thématique, puis d'en commenter le nombre et la répartition spatiale. L'approche qualitative, c'est-à-dire l'étude des comportements des jeunes, leurs représentations et leurs recours aux conseils et aux soins seront appréhendés par la suite.

On recense 28 médecins généralistes et 23 spécialistes pour les quelques 32.500 habitants de la commune en 2009⁴¹. Aux Mureaux l'enjeu n'est donc pas le nombre de praticiens mais la répartition spatiale de l'offre de soin. En vue de l'analyse des comportements adolescents en lien avec l'amour et la sexualité il convient d'écarter de cette analyse les spécialités telles que podologue, dermatologue ou ophtalmologue. Considérés comme les principaux lieux d'information et de recours aux soins en lien avec la sexualité dont dispose les jeunes sur le territoire, seuls les cabinets de médecins généralistes et pharmacies sont représentés sur la carte suivante.

⁴¹ Ce qui correspond à une densité médicale de 157/100.000 habitants. D'après l'Ordre des médecins la densité moyenne nationale de 2009 était de 120/100.000 habitants.

Carte 9 : répartition des soins de premiers recours: une ville malade ?



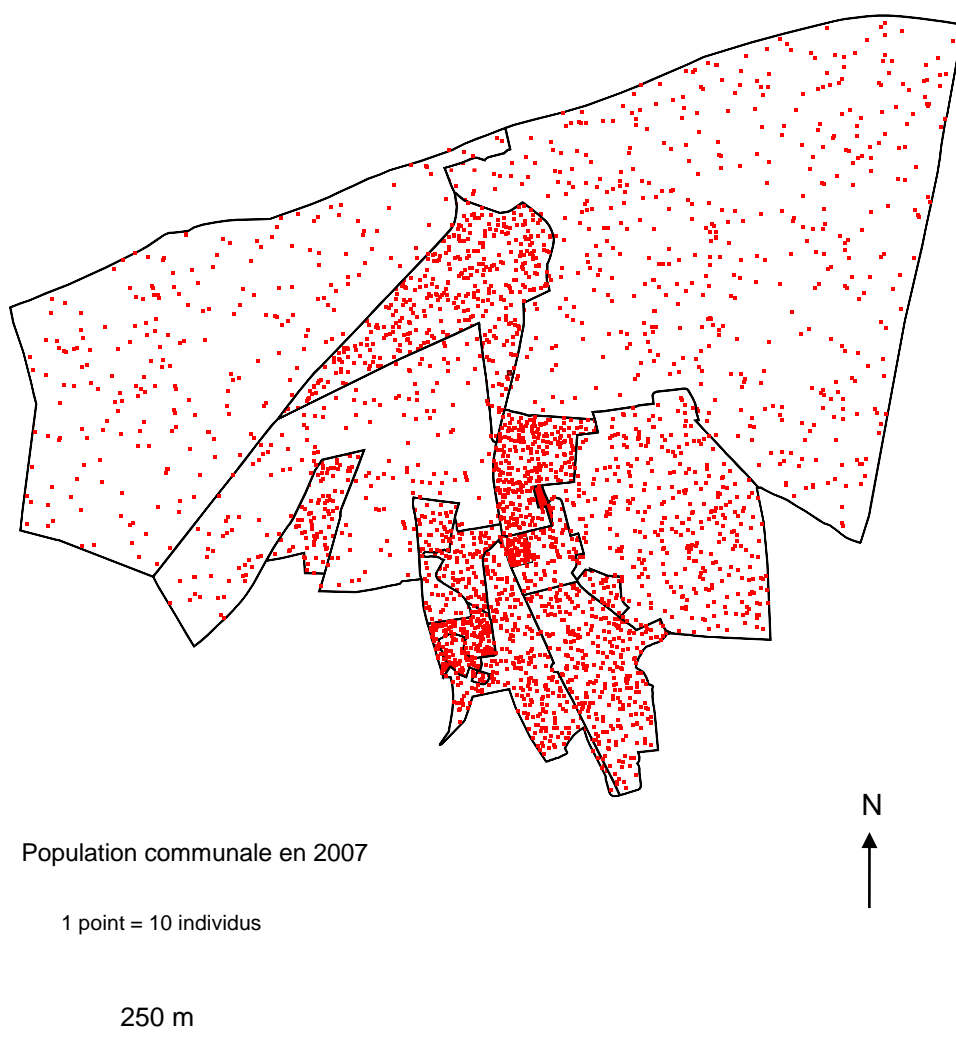
Légende :

- Médecin généraliste
- Cabinet avec 2 médecins généralistes
- Cabinet avec 3 médecins généralistes
- Cabinet avec 4 médecins généralistes
- ⊕ Pharmacie
- Limites des quartiers classés en ZUS (Zones urbaines sensibles)
- Limites communales

Un seul cabinet est situé à la bordure de l'ensemble des quartiers classés en Zus. La majorité des médecins se concentre dans le Nord et l'Ouest de la commune c'est-à-dire dans les quartiers où se concentre la population la plus aisée. La spatialisation des médecins généralistes, caractérisée par un déséquilibre entre quartiers, semble confirmer la thèse d'une différenciation de sous-espaces.

Cette répartition se justifie-t-elle par la répartition de la population communale, ou bien correspond-elle à de toutes autres logiques sociales ? La carte de la répartition des densités de population permet d'affiner notre analyse du système de soin au niveau communal.

Carte 10 : densité de population, Les Mureaux, 2007.



Fait avec Philcarto* 03/05/2011 16:50:07* <http://philcarto.fr>

Sources : données INSEE 2007, réalisation Philcarto FAURE E.

Nous constatons que les zones les plus densément peuplées sont celles dans lesquelles il y a le moins de cabinet médical. La séparation entre une ville densément dotée en médecins généraliste et une ville désertée par ces professionnels se confirme. Cependant on ne peut en aucun cas considérer que cela a un impact direct sur la santé des habitant-e-s.

Il s'agit en effet d'observations à l'échelle d'une commune dans laquelle un vaste réseau de bus permet aux habitants de se déplacer rapidement et aisément⁴².

Enfin, aux Mureaux le Centre de Dépistage Anonyme et Gratuit (CDAG) est fermé depuis 4 ans. Considéré comme trop près de la cité⁴³, ce centre avait été déserté par la population locale. D'autre part le centre de planification⁴⁴ a été fermé au mois de mars 2011. Enfin il existe plusieurs centres de PMI (Protection maternelle et Infantile) aux Mureaux, mais cette structure s'adresse aux mères et leurs enfants de moins de 6 ans, et non aux jeunes couples débutant leur vie affective et sexuelle. Les fermetures successives de ces structures spécialisées obligent les adolescent-e-s des Mureaux à se rendre à Meulan, ville située de l'autre côté de la Seine, au Nord de la commune. C'est à côté de l'hôpital de Meulan, au sein du centre Brigitte Gros, que sont centralisés les services du CDAG et du centre de planification. L'anonymat garanti par le relatif éloignement à la commune, la densité du réseau de bus reliant les deux villes et la gratuité des soins devraient permettre aux jeunes Muriautin-e-s d'accéder facilement à cette structure. Les résultats de notre enquête permettront par la suite d'infirmer ou de confirmer cette hypothèse.

La ville des Mureaux nous est apparue comme un espace morcelé par des facteurs économiques, sociaux et sanitaires. Or l'inégale répartition de ces indicateurs implique-t-elle nécessairement la fracture entre micro-territoires ? Peut-on parler de *ségrégation* socio-spatiale aux Mureaux ?

⁴² Le plan du réseau de bus de la ville est présenté en annexe numéro 6.

⁴³ Le centre de dépistage était situé au sein même de l'espace commercial de la cité des Bougimonts. Le respect de l'anonymat nécessaire à ce type de recours ne pouvait être garanti. Aucune jeune femme du quartier ne pouvait en effet s'y rendre sans y être reconnue par ses voisins, or comme nous le verrons au cours de ce travail, l'interconnaissance et ses conséquences est une donnée contextuelle primordiale à la compréhension des comportements adolescents.

⁴⁴ D'après le Bureau général de la santé, les centres de planification « assurent des consultations de contraception, des actions individuelles et collectives de prévention portant sur la sexualité et l'éducation familiale, des entretiens préalables à l'interruption volontaire de grossesse et des entretiens relatifs à la régulation des naissances. Ils organisent en outre des séances de préparation à la vie de couple et à la fonction parentale, et des entretiens de conseil conjugal. » Bien que sa mission soit similaire, le centre de planification se distingue du Planning familial.

c) Géographes et politiques : du besoin de s'accorder sur les mots.

Avant d'interroger le sens du terme de ségrégation rappelons le contexte dans lequel il nous a été donné de le penser. Aux Mureaux la *ségrégation* est avant tout ce contre quoi les politiques veulent lutter. La phrase introductive du rapport du CUCS (Contrat Urbain de Cohésion sociale) de la ville des Mureaux établi en mars 2007, annonce la volonté de la municipalité d'agir contre les processus de « ségrégation » qui affecteraient son territoire.

« *La politique de la ville a pour ambition de lutter contre les processus de ségrégation urbaine et sociale qui disqualifient sévèrement certains territoires de vie.* » [rapport CUCS, 2007]

La mixité sociale est aujourd'hui considérée comme *la* réponse politique aux fractures territoriales qui séparent les banlieues du reste de la population française, ou bien celles, qui internes aux villes, séparent les résidents de différents quartiers. D'où la volonté de faire des grands ensembles des espaces hétérogènes, mêlant toutes les classes sociales. Aux Mureaux c'est la destruction de la tour Molière dans le quartier de la Vigne Blanche qui en octobre 2010 marque le début des impressionnants travaux de démolition et réaménagements de la commune. Si d'après Christian Bachmann et Luc Basier « *changer de barre, c'est parfois changer de vie* » beaucoup des habitants de la Vigne Blanche ou des Bougimonts n'ont pas l'intention d'en changer aussi radicalement [Bachmann C, Basier L, 1989]. Une des interrogations récurrentes des habitants pourrait se résumer ainsi : « Une ville neuve, oui, mais pour qui ? ». Ce projet vise à changer le paysage urbain, par la rénovation des bâtiments, la création de voies piétonnes et de couloirs de bus, etc. mais c'est avant tout une rénovation du « paysage socio-économique » qui est ambitionnée.

Comme nous l'avons illustré par la présentation cartographique de certains indicateurs socio-économiques, les Mureaux est une ville au sein de laquelle cohabitent des populations aux niveaux de vie forts différents. Or la différence engendre-t-elle automatiquement ségrégation ? La portée politique de ce terme ne masque-t-il pas une réalité bien plus complexe ?

Le terme de ségrégation est relativement ambigu, car polysémique. Il désigne un processus de séparation de groupes (ethniques ou sociaux) à l'échelle intra-urbaine, urbaine, régionale ou nationale. La ségrégation peut être confirmée voire favorisée par la loi et/ou légitimée socialement. La ségrégation choisie (des beaux quartiers, ou des *gated communities*) se distingue de celle qui est subie (dans les « banlieues françaises » ou les bidonvilles des Suds par exemple). Considéré comme processus il résulte de la ségrégation la formation d'un espace fractionné, dans lequel différents territoires, plus ou moins hétérogènes, sont séparés par des frontières physiques ou symboliques.

Selon Yves Grafmeyer, sociologue et philosophe de la ville, la ségrégation est « *à la fois une mise à distance sociale et un processus de séparation physique* » [Grafmeyer, Y., 1994]. D'après Pierre Merlin, dans son Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, la ségrégation « *désigne des processus qui amène l'inscription de différences sociales ou raciales dans l'espace urbain et la possible formation de sous-cultures spécifiques [...] sa traduction spatiale concrète est la formation de ghettos ou la création de zones réservées.* ». Pour ce géographe il existe un processus allant de la séparation à la formation de ghetto, ultime étape de la mise à l'écart spatiale d'un groupe. Enfin dans son ouvrage De la géopolitique aux paysages, Dictionnaire de la géographie, Yves Lacoste définit la ségrégation comme une « *action de mettre à part* » puis comme une « *séparation de population considérées comme différentes du point de vue social ou culturel et qui vivent dans des quartiers distincts au sein d'une même ville ou d'une même agglomération* » [Lacoste Y, 2003, pp 347]. La définition d'Yves Lacoste inscrit directement la ségrégation dans le cadre urbain. La ville serait le lieu d'exacerbation des séparations entre groupes. C'est dans l'espace dense que les distinctions seraient les plus marquées et marquantes. L'ensemble de ces définitions démontre l'importance du caractère dynamique de la ségrégation. C'est un processus en action. Trop souvent considéré comme un simple état de fait, le concept devient vague et confus, et ne permet plus au géographe de penser la complexité des territoires.

Enfin comme nous le rappelle Henri Lefebvre il existe une « *confusion entre différence, distinction, séparation, ségrégation* », d'après lui « *la différence est incompatible avec la ségrégation, qui la caricature. Qui dit « différence » dit rapport, donc proximité-rapport perçus et conçus, donc insertion dans un ordre spatio-temporel double : proche et lointain.* » [Lefebvre H., 1970, pp 178]. Pour qu'il y ait « différence » l'information doit circuler nous rappelle Henri Lefebvre. Les membres des sous-ensembles spatiaux doivent identifier et connaître ce à quoi, ou à qui, ils se comparent et s'excluent. Ainsi « *la différence est informante et informée* » [Lefebvre H., 1970, pp178] alors que la ségrégation suppose une rupture totale des liens. Au vu de cette dernière acception parler de *ségrégation* pour la ville des Mureaux n'est-il pas abusif et caricatural ? Puisque la ségrégation implique un processus de mise à l'écart franc et total, et en attendant d'une analyse plus fine du contexte socio-territorial, nous lui préférons le terme de *différenciation*⁴⁵.

La notion de différenciation permettra de penser les processus relationnels basés sur les tensions entre identité et altérité ou identité et différence qui ne sauraient se confondre avec le couple égalité / inégalité. Comme nous le rappelle Geneviève Fraisse « *une formation*

⁴⁵ En référence au concept de « *différenciation sociale* » utilisé en sociologie. Bien des penseurs de cette discipline ont travaillé à la redéfinition de ce concept, dont entre autres Emile Durkheim, Jean Baudrillard ou Michel Crozier.

minimale en philosophie nous apprend que le couple d'opposés fondamental est celui de l'identité et de la différence. On est identiques ou différents ; on n'est pas égaux ou différents. [...] la différence prend bien le sens de ce qui n'est pas pareil ; du non-identique » [Fraisie G., 2001, pp251]. Etre différents signifie ne pas être identique, mais ne suppose en aucun cas un automatique rapport d'inégalité. Rappeler que l'égalité ne s'oppose pas à la distinction (ou à l'altérité) permet d'affirmer que les différences d'ordre spatial n'engendrent pas automatiquement un processus de ségrégation. L'organisation spatiale de la ville des Mureaux se caractérise par certaines dissemblances d'ordre socio-économique, mais cela ne permet pas (encore) de confirmer la présence d'une ségrégation des êtres et des pratiques. Nous parlerons de différenciation car elle suppose l'existence d'espaces différents, c'est-à-dire non identiques d'un point de vue social ou économique, mais en aucun cas d'espaces ségrégués.

Cette réflexion sera sous jacente à l'ensemble de notre travail. L'analyse des constructions des rôles, comportements et représentations des adolescent-e-s en matière d'amour et de sexualité ne peut-elle pas instruire une nouvelle approche des processus de différenciation ? Serait-il possible que la distinction des rôles selon l'*ordre des sexes*⁴⁶ s'apparente à un processus de différenciation d'ordre socio-spatial ? Il s'agira de réfléchir au caractère évolutif d'une telle acception. Supposer l'existence d'un processus implique de pouvoir décrire et comprendre des phénomènes « en action », et donc, ses facteurs déclencheurs, ou tout du moins, quelques uns de ses déterminants.

Une appréciation plus concrète et détaillée du triptyque genre/territoire/santé occupera la seconde partie de ce travail or il convient tout d'abord de présenter l'espace et la population interrogée ainsi que la méthodologie adoptée.

II. Des outils méthodologiques au service de la lecture de(s) territoire(s).

Une recherche en géographie de la santé s'inscrit dans un contexte socio-spatial précis. Il convient donc, avant toute démonstration, de présenter le territoire ainsi que la population cible. L'analyse géographique des rapports socio-spatiaux requiert la possession de multiples sources de données. La pratique quotidienne de la ville : les déambulations et observations, les discussions improvisées et entretiens individuels, ont permis d'appréhender ce territoire.

⁴⁶ Développé par la sociologue Sylvia Faure, ce concept caractérise la hiérarchisation entre hommes et femmes pouvant être observé dans l'ensemble des activités humaines (travail, ménages, politique,...). En bibliographie : FAURE S., HECKERT H, 2007, *Les jeunes et l'agencement des sexes*, éd. La Dispute, Paris, 250p.

C'est en associant des méthodes dites « quantitatives » et « qualitatives », que nous avons tenté de comprendre le plus précisément possible les dynamiques socio-spatiales modelant l'espace étudié, et ce malgré une contrainte de temps fort restrictive. L'approche dite « qualitative » a été privilégiée. Les entretiens, la participation à des événements locaux, les discussions libres et la passation de questionnaires ont permis d'affiner notre perception du territoire. Les sources d'information qualitatives ne suffisent pourtant pas. A ce travail ont été confronté des données quantitatives de différentes natures. Certaines ont été obtenues auprès de l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), d'autres sont issues des questionnaires réalisés pour cette recherche. Nous exposerons ici l'ensemble de nos choix méthodologiques, leurs atouts, contraintes et limites.

a) Espace(s) d'étude et population cible : les choix pragmatiques du chercheur.

Territoire communal et espaces ciblés.

L'échelle communale a été écartée. Bien qu'une vision globale du territoire ait sans doute pu nourrir une approche comparative forte intéressante, cet espace aurait été trop vaste pour une étude limitée à deux mois de terrain. La qualité d'un travail dépend fortement de l'engagement quotidien du chercheur, de sa présence physique sur le terrain et de sa capacité à développer un réseau d'acteurs varié. L'échelle des quartiers s'est avérée plus pertinente.

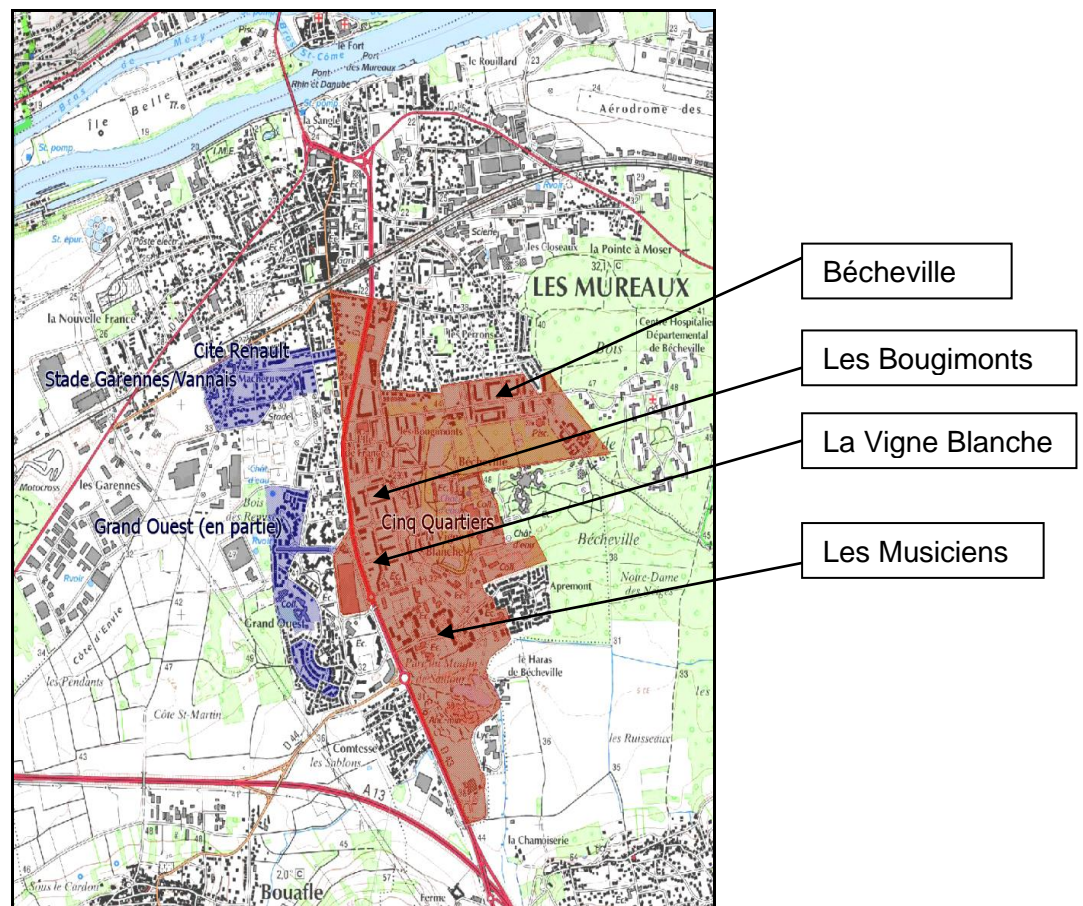
La géographie de la santé se veut le support réflexif d'actions locales de santé. Sans en dépendre, cette étude a reposé sur une coopération avec les acteurs locaux. Accueillie par l'atelier santé ville (ASV) de la ville des Mureaux, les quartiers considérés « prioritaires » par les acteurs locaux, et intégrés au Contrat Urbain de Cohésion Social (CUCS) ont été privilégiés. Le territoire d'étude a donc en partie été défini *a priori*, sur la base des délimitations officielles et à visée politique. Néanmoins notre analyse ne s'est pas limitée à ces frontières administratives, au contraire elles ont été questionnées et confrontées à l'analyse empirique du territoire.

La représentation spatiale des indicateurs socio-économique à clairement fait apparaître une rupture entre les quartiers Sud-est (la Zus⁴⁷) et le reste de la ville des Mureaux.

⁴⁷ Les zones urbaines sensibles (Zus) sont des entités administratives définies pour être les cibles des politiques de la ville, mais les populations n'y sont pas homogènes et des micro-territoires sont parfois identifiables. En effet les fractures intra-urbaines et les délimitations en quartiers dépendent aussi des représentations et des pratiques des habitants, qui, se superposant aux données statistiques officielles, permettent de donner sens au(x) territoire(s).

Aux Mureaux la Zus appelée *Cinq quartiers* comprend les quartiers de Bécheville, Les Bougimonts, Ile-de-France, La vigne-Blanche et les Musiciens. Une première phase d'observation et de rencontre des acteurs a permis d'appréhender ces espaces urbains, leurs fonctionnements et leurs spécificités. Il a semblé intéressant de travailler sur l'ensemble de cette zone, pour ensuite, par une démarche géographique, mettre en valeur certaines différences internes. Précisons que le quartier Ile-de-France a été exclu de cet ensemble. Il a été très difficile d'identifier clairement cet espace, à notre sens plus administratif que vécu par les habitants. Bien que ce quartier apparaisse sur certaines cartes, aucune des personnes rencontrées ne l'a jamais évoqué.

Carte 11 : localisation des quartiers d'étude.



Fond de carte : Observatoire nationale des Zus, 2007.

Tout en reconnaissant la possible hétérogénéité interne ainsi que l'importance de la superficie de cette zone, nous avons choisi de ne pas nous limiter à l'analyse d'un seul des quartiers la composant. Cette échelle d'analyse doit nous permettre de questionner et d'étudier les constructions locales du territoire. Il s'agira de se demander si cet espace possède, ou non, un fonctionnement cohérent, des éléments de différenciation ou de fracture.

C'est ainsi que la définition de l'ethnographe donnée par les auteurs du Guide l'enquête de terrain paru pour la première fois en 1997 correspond tout à fait à celle que nous attribuerions au géographe de la santé. Il est « *celui qui ne se contente pas de visions en surplomb, qui ne se satisfait pas des catégories déjà existantes de description du monde social (catégories statistiques, catégories de pensée dominantes ou standardisées). Il manifeste un scepticisme de principe à l'égard des analyses « généralistes » et des découpages préétablis du monde social* » [Beaud S., Weber F., 2010, pp10].

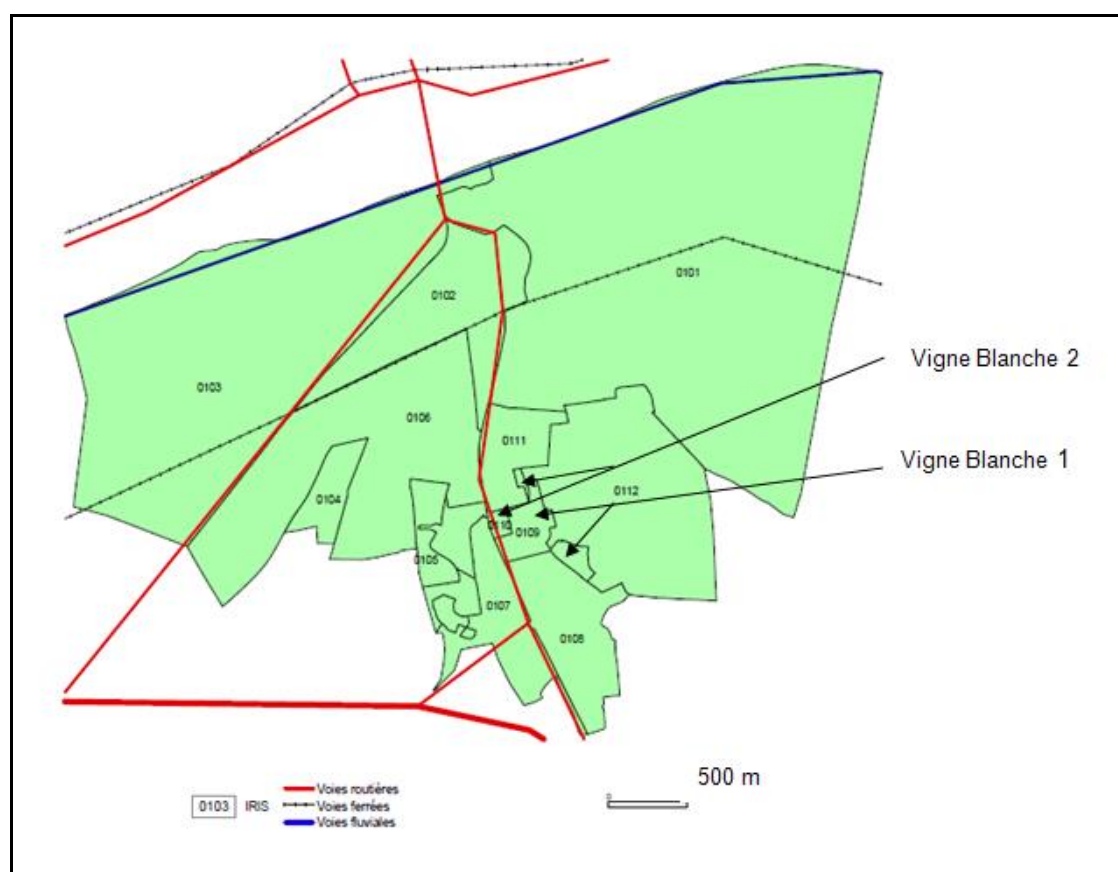
Enfin l'étude précise des espaces et des populations est rendue possible par l'existence des Iris⁴⁸, qui, en France, sont les plus fines échelles auxquelles l'Insee fournit les données statistiques socio-économiques et démographiques. Néanmoins une bonne connaissance du terrain est nécessaire à la compréhension et la critique de certains découpages. Ces données doivent être minutieusement analysées et questionnées. Aux Mureaux par exemple, l'Insee a découpé le quartier de la Vigne Blanche⁴⁹ en deux IRIS, comprenant chacun deux sous-espaces, ce qui n'a que très peu de sens d'un point de vue géographique. Statistiquement ce découpage a probablement un sens⁵⁰, mais la pratique du terrain, la rencontre d'acteurs, la « lecture géographique » du territoire, incite à remettre en cause ces limites. Lorsque nous évoquerons le quartier de la Vigne Blanche ces quatre espaces seront associés.

⁴⁸ Iris : « Ilots regroupés pour des indicateurs statistiques ». Cette maille spatiale élémentaire comprend environ 2 000 habitants.

⁴⁹ Il en est de même pour celui de Grand Oest. Dans un souci de clarté nous ne détaillerons pas ici le cas de cet autre espace. Le lecteur pourra se reporter à la carte générale des Iris présenté en annexe numéro 5.

⁵⁰ Le service d'information de l'Insee a été contacté. La réponse obtenue ne permet pas une meilleure explication du découpage. Le nombre d'habitants justifierait le découpage en deux Iris, mais cela ne justifie pas le morcèlement de ces Iris en deux sous-ensembles disjoints.

Carte 12 : plan d'assemblage des Iris de la ville des Mureaux.



Sources : Insee, plan d'assemblage Iris, 2000.

Présentation de la population cible

L'adolescence, nous l'avons vu, est une notion relativement vague. Il n'existe aucune borne claire à cette catégorie. Il a fallu adapter la notion à notre sujet et notre terrain et notre problématique. Cette étude interroge les comportements adolescent-e-s liés à l'amour et la sexualité, cependant c'est, nous le verrons, autour de ce second aspect que se cristallise bien des enjeux socio-territoriaux. L'âge moyen du premier rapport sexuel des jeunes français nous est donc apparu comme un outil pertinent à la délimitation de la population cible. Aujourd'hui, en France, les femmes ont en moyenne 17,2 ans et les hommes 17,6 ans au moment de leur entrée dans la vie sexuelle active. Inclure quelques années en dessous et au dessus de ce seuil devrait permettre la prise en compte de la diversité des situations individuelles, et donc l'élaboration d'un panel le plus représentatif possible. Cette recherche portera donc sur des jeunes gens d'environ 15 à 20 ans.

Il a évidemment été impossible d'interroger tous les garçons et filles de cette tranche d'âge résidant dans les quartiers étudiés. La méthodologie adoptée conditionne inévitablement le recueil des données et donc le public enquêté.

Confronter les discours d'adolescent-e-s à ceux d'adultes qui travaillent et agissent pour, et avec eux a permis d'enrichir l'analyse. L'objectif est d'identifier des similitudes et différences entre leurs discours, ainsi le territoire « vu d'en haut » sera dissocié de celui « vu d'en bas ». Ces termes ne doivent augurer d'aucun jugement de valeur, ni d'aucune hiérarchisation de leurs légitimités. Le territoire « vu d'en bas » correspond à celui perçu par la population d'étude, c'est à dire les jeunes Muriautin-e-s. Alors que le territoire « vu d'en haut » est celui qui transparaît des d'entretiens d'acteurs locaux. Bien que certains professionnels soient très proches du terrain, et travaillent en contact direct avec les adolescent(e)s (infirmières scolaire, professeurs, animateurs de quartiers par exemple), il a semblé important de dissocier la perception des jeunes de celles des adultes.

b) Le territoire « vu d'en haut ».

La complexité des rapports sociaux façonnant le territoire a été appréhendée grâce à la multiplicité des points de vue, des expériences et représentations de l'espace. L'objectif à été d'obtenir un panel de professionnels le plus diversifié possible. Des entretiens semi-directifs, des questionnaires auto-administrés et les temps d'échanges informels ont permis le cheminement de notre pensée et la construction de ce travail de mémoire.

Les professionnels de santé :

- Le statut particulier du coordinateur de l'Atelier Santé Ville, médecin en cabinet dans le quartier des Bougimonts, a facilité la prise de contact avec les médecins généralistes. La proximité géographique ainsi que l'intimité permise par le secret médical facilitent-elles le recours des jeunes vivants aux Mureaux ? Afin de répondre à cette interrogation, et d'appréhender la sexualité adolescente du point de vue des médecins, des entretiens ont été réalisés en cabinet pendant des horaires de consultation. L'unique gynécologue exerçant régulièrement aux Mureaux a également été rencontré.

L'utilisation d'une grille d'entretien (sous forme de questionnaire⁵¹) a permis d'obtenir des informations précises et communes à l'ensemble des praticiens. Nous avons pu interroger 7 médecins (4 hommes et 3 femmes). Nous avons cherché à obtenir des rendez-vous avec des médecins exerçant dans différents quartiers de la ville. Tous ont été interrogés sur leur jeune patientelle, l'occurrence des rendez-vous en lien avec la sexualité, les types de recours recherchés ainsi que la fréquence de demandes d'actes spécifiques tels que les IVG (Interruptions Volontaires de Grossesses). Certaines questions ont permis d'interroger les éventuelles différences entre filles et garçons dans la recherche d'informations ou le recours. Ces grilles d'entretiens ont également permis d'engager des conversations informelles riches d'enseignements.

- Un second modèle de questionnaire a été distribué dans l'ensemble des pharmacies de la ville, c'est à dire 8 officines. La quasi-totalité des quartiers de la ville possède une pharmacie, ce qui nous a permis une appréciation fine des différences entre espaces et officines. Ces lieux sont considérés comme des espaces permettant à chacun de s'informer, et ce, sans rendez-vous ni souscription financière. Nous avons supposé que la possibilité d'y acheter divers moyens de contraception, ou de demander gratuitement la pilule du lendemain⁵² devait favoriser le dialogue entre jeunes et professionnels de santé. Il nous a fallu adapter notre méthodologie à l'activité commerciale du lieu. Ces questionnaires ont donc été auto-administrés. Nous nous sommes intéressés à la venue, ou non, des jeunes dans ces lieux, au niveau de connaissance des jeunes estimé par les pharmaciens, ainsi qu'à la nature et les conditions des requêtes des adolescent-e-s⁵³. Nous cherchions ainsi à déterminer si les pharmacies de la ville sont fréquentées par les jeunes, et si possible par quels jeunes.

- Les multiples rencontres, entretiens et collaborations avec les infirmières scolaires ont été très enrichissantes. Ces professionnelles sont en contact quotidien avec les jeunes et jouent un rôle primordial dans l'éducation à la santé. Elles peuvent, par exemple, suite à la loi d'octobre 2000 complétant l'article L 5134-1 du code de la santé publique, réaliser des tests de grossesse et délivrer gratuitement des pilules du lendemain. Nous avons été très bien accueillie et soutenue par ces femmes, qui intéressées par notre démarche, nous ont facilité la passation des questionnaires, l'observation au sein des établissements ou la participation à divers ateliers et groupes de paroles. Nous avons mené des entretiens individuels avec elles, ainsi que des conversations informelles au cours de nos diverses rencontres et coopérations.

⁵¹ Un exemplaire des questionnaires (médecins et gynécologues) servant de grille d'entretiens sera présenté en annexe numéro 2 et 3.

⁵² En pharmacie la délivrance gratuite aux mineures de la contraception d'urgence est obligatoire depuis le décret n° 2002-39, paru au Journal officiel du 10 janvier 2002.

⁵³ Ce questionnaire est reproduit en annexe numéro 4.

La diversité de leurs parcours professionnels nous est apparue fort intéressante. En effet l'infirmière du lycée Jacques Vaucanson est en poste depuis un an seulement, elle travaillait auparavant dans un établissement privé catholique non mixte à St Germai en Laye (la Maison d'Éducation de la Légion d'Honneur des Loges). L'infirmière scolaire du collège travaille également dans des écoles primaires dans la commune, alors que celle du lycée François Villon, a longtemps travaillé à l'hôpital.

- Les deux infirmières travaillant au centre de planification de Meulan (Centre Brigitte Gros) ont également été interviewées. Le centre Brigitte Gros est aujourd'hui le pôle ressource le plus proche de la commune. L'anonymat et la gratuité doit permettre aux jeunes de s'y présenter pour demander conseil, obtenir des préservatifs, ou bien prendre rendez-vous avec un médecin pour la prescription de moyens de contraception. Le test de dépistage du virus du SIDA, et le suivi d'IVG y sont également réalisés. Ces entretiens ont permis d'apporter des éléments à la réflexion sur les conséquences et enjeux de la concentration des lieux ressources en matière d'éducation et de préservation des comportements liés à la sexualité adolescente.

- Nous avons également rencontré l'infirmière qui a coordonné le centre de dépistage anonyme et gratuit (CDAG) des Mureaux pendant près de 6 ans. Au cœur de la cité des Bougimonts, jugé trop peu fréquenté, ce centre a été fermé il y a 3 ans.

- Enfin nous avons interviewé la conseillère familiale et conjugale qui nous a ensuite permis d'assister, et de participer, aux interventions « d'éducation à la vie affective et sexuelle » dans le lycée François Villon.

Les acteurs de l'animation et de l'éducation :

- Nous avons interviewé les animateurs jeunesse des différents espaces de quartier travaillant au sein de notre territoire d'étude (Espace de quartier des Musiciens, de Bécheville et de la Vigne Blanche). Nous avons également pris contact avec l'animateur jeunesse et la responsable de l'Espace Gérard Philipe, situé entre la Zus et le centre ville.

- La responsable du PIJ (Point Information jeunesse) du centre social de la Vigne Blanche a partagé son expérience du terrain en tant que professionnelle et habitante.

- La responsable du BIJ (Bureau Information jeunesse) a été interviewée à plusieurs reprises. Femme très impliquée dans la vie locale, intéressée par la thématique, elle a déjà mis en place des actions sur les thématiques de la sexualité auprès des jeunes.

- Nous nous sommes entretenu avec le chef de service de l'association *Les Vernes*, équipe de prévention spécialisée intervenant dans la ville. Les actions de cette association sont les suivantes : travail de rue des éducateurs, chantiers de réinsertion, suivi juridique, accueil psychologique, ... Nous avons également assisté à deux réunions avec l'ensemble de l'équipe des éducateurs spécialisés de l'association.

Les autres acteurs locaux :

- La responsable de l'association *Femmes Unies*, implantée dans le quartier des Bougimonts, est une femme militante et active dans la lutte pour la reconnaissance du droit des femmes, de l'accès aux droits, à la culture et à la santé. Cette rencontre nous a permis d'affiner nos réflexions sur la condition des femmes, et plus précisément des mères dans certains quartiers des Mureaux. Nous avons également pu discuter avec plusieurs adhérentes de cette association. Malgré l'importance de la « parentalité » dans la construction des comportements adolescents liés à l'amour et la sexualité, et le réel intérêt d'une telle approche, il s'agit d'un sujet à part entière, dont il ne sera pas question ici.

- Le chargé de mission du PLU (Plan local d'Urbanisme) de la mairie a été rencontré. L'ampleur des travaux, leurs retards et méfaits ont souvent été dénoncés par les habitants rencontrés. Les jeunes nous en ont souvent parlé. Leur ville change : les quartiers sont détruit puis reconstruit, le tracé de certaines rues est modifié, des parcs et des bancs sont ôtés,... tous ces éléments modifient leur rapport à l'espace, et leur représentation du territoire. Le point de vue des professionnels et politiques en charge de ce projet nous semblait alors utile à la compréhension des enjeux socio-territoriaux locaux.

- La directrice de la Maison de la Justice et du Droit réalise un travail d'accompagnement des jeunes et des familles en difficulté. Des rappels à la loi, conseils juridiques, aide à la « parentalité », suivis de jeunes sont les principales actions quotidiennes de ce service. Sa rencontre a permis d'appréhender la situation de jeunes souvent sorti du système scolaire, ou en cours de rupture avec celui-ci.

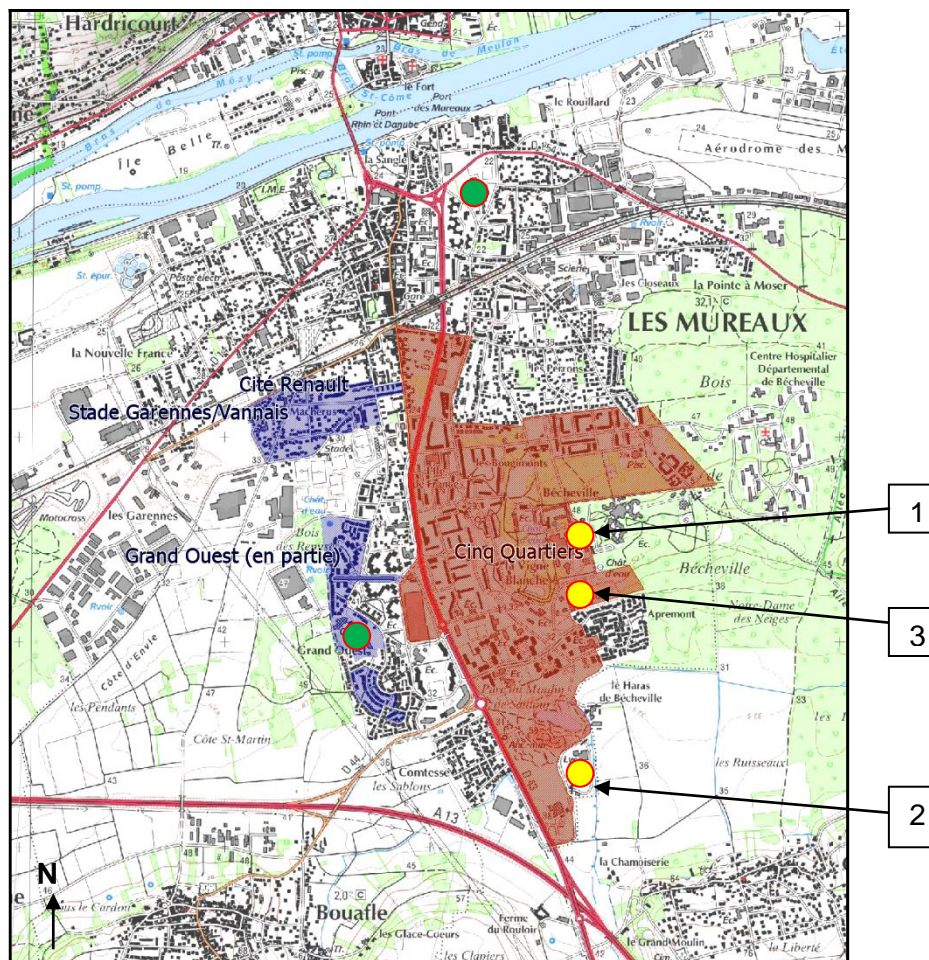
- Enfin la déléguée à la sous-préfète dans la ville des Mureaux, au plus près des directives politiques nationales et régionales porte un regard bien différent sur la ville et son avenir. Cet entretien a permis de cerner les différentes échelles de pouvoir et les rapports de force qui construisent le territoire.

c) Le territoire « vu d'en bas ».

Grâce, entre autres mesures, à la légalisation de la contraception (Loi Neuwirth portée par Simone Veil, 1967), à l'importante promotion du préservatif dans le contexte de l'épidémie de SIDA, ou à l'accès à l'IVG anonyme et gratuit pour les mineurs ; les français-e-s ont vu s'amplifier la possibilité de choisir leur sexualité, contrôler ses conséquences et ses éventuels « risques ». C'est dans ce contexte de (relative) liberté des mœurs que les adolescents sont aujourd'hui les principales cibles visées par les campagnes d'information. Or les nombreux messages publicitaires, les cours « d'éducation à la vie affective et sexuelle » dispensés dans les établissements scolaires, ou bien l'existence de points d'écoute et la possibilité de recours anonyme et gratuit au dépistage des infections sexuellement transmissibles (IST, ex MST) sont-ils connus, utilisés et/ou appropriés par les jeunes ? Existe-il une différence entre le niveau global d'information diffusé et les pratiques effectives des jeunes en matière de sexualité ? Chaque individu, chaque adolescent, vit dans un contexte social mais aussi spatial. C'est à dire que chacun s'insère dans un environnement, un milieu, dont dépendra ses représentations et ses comportements. Sans opter pour un déterminisme géographique, il convient d'interroger l'importance du lieu dans les pratiques sociales et individuelles

Aborder la thématique de la sexualité revient à analyser des comportements intimes et personnels. Comprendre la diversité des pratiques liées aux sentiments amoureux et à la sexualité implique la prise en compte des normes sociales et culturelles, de leur perception et appropriation par les jeunes. Afin de récolter l'ensemble des données, plusieurs outils ont été utilisés : le questionnaire, le focus groupe ainsi que l'entretien individuel. La diversité de ces méthodes doit permettre d'appréhender notre sujet avec le plus de finesse possible. Nous présenterons ici le protocole adopté pour chaque technique. Enfin la carte suivante permet de situer les établissements scolaires qui ont été support de nos enquêtes. Certains l'on été pour la passation de questionnaires, d'autres pour des groupes de paroles et observations libres et participantes.

Carte 13 : établissements scolaires secondaires de la ville.



Légende :

● Etablissements scolaires enquêtés

1 : Lycée Jacques Vaucanson

2 : Lycée François Villon

3 : Collège Jules Verne

● Etablissements scolaires non enquêtés

■ Quartiers classés en ZUS (Zone Urbaine Sensible)

■ Quartiers appartenant au CUCS, mais hors ZUS.

Sources : fond de carte DIV- IGN 1997, données : enquête de terrain, réalisation : Faure E.

Le questionnaire :

L'étude des comportements liés aux sentiments amoureux et la sexualité est une thématique très vaste qu'il a fallu restreindre. Les modalités d'accessibilité géographique (distances métriques), économique, culturelle, voire religieuse aux informations, structures et professionnels de santé ont été analysées. Toutefois ce sont les représentations des jeunes adolescents et adolescentes qui ont été privilégiées.

Le questionnaire⁵⁴ a été distribué dans le lycée professionnel de Jacques Vaucanson ainsi qu'aux classes de troisième du collège Jules Verne. Situés au plus près des quartiers en politique de la ville, ils correspondent tout à fait à notre objectif⁵⁵. Cependant si le collège Jules Verne ne recrute que dans ces quartiers, rappelons qu'un lycée, d'autant plus un lycée à dominante professionnelle, possède une aire d'attraction plus vaste. Cela explique qu'une partie des données collectées concernent des d'élèves résidant dans d'autres villes.

En raison des sections proposées au lycée professionnel Jacques Vaucanson certaines classes sont uniquement masculines, d'autres uniquement féminines. Il a donc été décidé de sélectionner deux classes de chaque catégorie, c'est à dire deux classes de garçons (classes de première électrotechnique), deux classes de filles avec tout de même un ou deux garçons selon les groupes (classes de première et de terminale de section médico-sociale), et deux classes mixtes (une section commerciale et un CAP restauration de collectivité). Enfin le proviseur de l'établissement redoutant la réaction de certaines familles, les parents des élèves mineurs concernés par ce questionnaire en ont été informés par courrier. Il leur était possible de s'opposer à la participation de leur enfant.

Au collège Jules Verne les quatre classes de troisième ont été interrogées avec le même questionnaire que les lycéens. Ce choix devait permettre d'associer les réponses des deux établissements.

En accord avec les professeurs concernés, la passation des questionnaires a été réalisée en classe, pendant des heures de cours. La garantie de l'anonymat explique certainement le taux de réponses obtenu (100%, aucun élève n'a refusé de répondre). Les élèves finissaient toujours avant la fin de l'heure, des discussions informelles⁵⁶ ont pu être menées. Ces temps de parole ont principalement fait l'objet de réponses à des questions concernant la sexualité. Nous avons dû nous « former » à ce type d'intervention auprès des infirmières scolaires.

⁵⁴ Le questionnaire est présenté dans son intégralité en annexe numéro 1.

⁵⁵ La carte de la page précédente permet de situer les établissements à l'échelle communale.

⁵⁶ Cette partie *a priori* non prévue dans notre approche de terrain s'est avérée fort enrichissante tant d'un point de vue personnel que scientifique.

Notre travail a ainsi été perçu comme un échange. Les élèves répondaient au questionnaire et pouvaient ensuite poser des questions à une personne qui, extérieure à l'établissement et à la ville, leur assurait de garder secret tout ce qui serait dit.

Les différentes sections du questionnaire sont les suivantes : *informations générales* ; *cadre de vie* ; *amitié, amours sexualité* ; *lieux d'information sur la sexualité et la contraception*; enfin une section intitulé *si tu es une fille* et l'autre *si tu es un garçon*.

Nous avons collecté 179 questionnaires (collège et lycée), 7 ont été exclus pour cause d'incohérences flagrantes ou bien d'un trop petit nombre de réponses. **172 questionnaires** ont donc été traités et analysés grâce au logiciel SPSS 11.5.1. Les données ci-dessous présentent le panel obtenu.

Tableau 1 : classification des élèves interrogés par lieux de résidence.

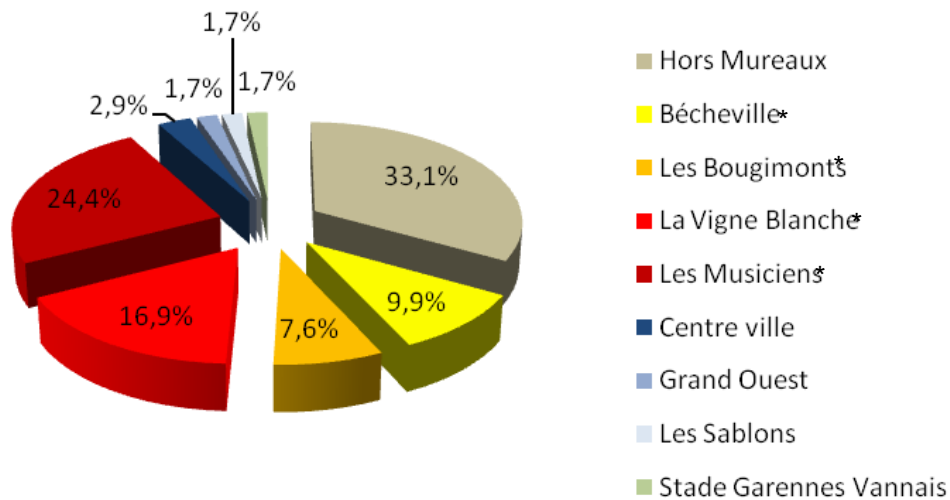
	En nombre de cas	En pourcentage
Mureaux	116	67,4
Hors Mureaux	56	32,5
Total	172	100,0

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS par Faure E.

Le tableau révèle que 32,5% des élèves ayant répondu au questionnaire ne résident pas aux Mureaux. Cette étude de cas s'inscrit dans une démarche géographique et non sociologique, il n'est pas question de sonder la catégorie jeune scolarisé, mais bien les jeunes résidant aux Mureaux, et plus particulièrement dans les quartiers auparavant présentés. Les résultats de ces questionnaires ont donc été exclus de nos analyses statistiques.

La majorité des Muriautins interrogés (87%) résident en quartiers considérés « prioritaires » par la politique de la ville, ici : Bécheville, Vigne Blanche, Les Bougimonts et Les Musiciens. En conséquence les établissements choisis permettront d'émettre des hypothèses et des pistes de réflexions à propos des comportements liés à l'amour et la sexualité des jeunes résidant dans l'espace ciblé par notre étude. Lorsqu'au cours de ce mémoire seront restitués les résultats de cette enquête il s'agira des élèves Muriautins vivant dans ces quartiers, c'est-à-dire 101 individus.

Diagramme 4: quartiers de résidence des élèves interrogés par questionnaire.

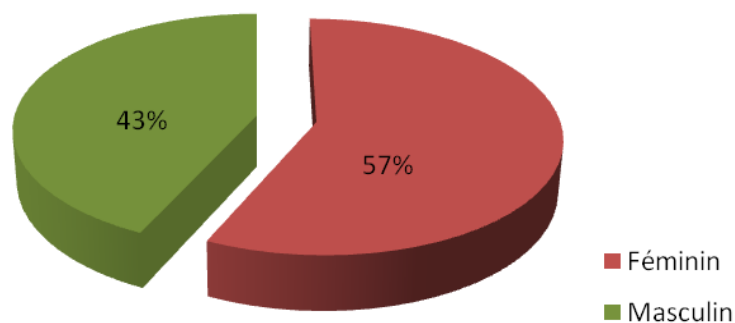


* : quartiers ciblés.

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS et Excel par Faure E.

Parmi les 101 questionnaires retenus 58 ont été remplis par des filles et 43 par des garçons, c'est à dire respectivement 57 % et 43 %.

Diagramme 5 : répartition par sexe des élèves retenus.



Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS et Excel par Faure E

Enfin les élèves ayant répondu au questionnaire ont entre 15 et 22 ans. La distribution est relativement concentrée, puisque 95% des élèves interrogés ont 18 ans ou moins.

Tableau 2: répartition par âges des élèves retenus.

	En nombre de cas	En Pourcentage	Pourcentages accumulés
15 ans	31	31	31
16 ans	32	32	63
17 ans	19	19	82
18 ans	13	13	95
19 ans	3	3	98
20 ans	0	0	98
21 ans	1	1	99
22 ans	1	1	100
Total	100	100	
Non renseigné	1	0,9	
Total	101	100	

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS par Faure E.

Un regard critique sur la méthodologie employée et les données récoltées est nécessaire. Les résultats de cette enquête dépendent en partie du choix des établissements et des classes qui ont été sondés. Malgré toutes les précautions prises nous ne sommes pas en mesure de garantir que notre panel est représentatif de l'ensemble des jeunes vivant dans ces quartiers. La multiplicité des outils méthodologiques (questionnaires, entretiens, groupes de paroles, observations) mobilisés pour cette recherche doit permettre d'appréhender au mieux les réalités locales. Il est évident que le questionnaire à lui seul ne suffit pas.

Focus-group au lycée François Villon

La conseillère conjugale et familiale qui travaillait au centre de planification des Mureaux, nous a proposé d'assister, et de participer aux séances « d'éducation à la vie sexuelle et affective » qu'elle devait animer avec l'infirmière scolaire du lycée général François Villon⁵⁷. Au vu du peu de temps dont nous disposions pour ce terrain, et du caractère quelque peu « délicat » du sujet, ces séances ont été directement mises au service d'une méthodologie de type *focus group*. Notre observation a donc eu lieu dans un cadre spécifique puisque ces séances n'ont pas initialement été pensées pour la recherche, mais bien pour une séance d'éducation à la santé. Cette expérience de travail en équipe inter-professionnelles aura permis d'appréhender la diversité des situations auxquelles le chercheur se confronte puis s'adapte.

⁵⁷ La carte de la page 45, permet de situer ces établissements sur le territoire communal.

L'ensemble des classes de première de l'établissement a été concerné par ces séances de deux heures⁵⁸. Les classes ont été divisées en deux par ordre alphabétique. Nous avons très vite constaté qu'au sein de ces groupes mixtes, les filles prenaient très peu la parole. Méfiantes et/ou timides elles n'intervenaient pas, ne posaient pas de question. L'objectif initial de ces interventions étant de mettre à disposition des jeunes un temps de parole libre et de leur permettre de poser leurs questions à des professionnelles spécialisées, il a été décidé de séparer les filles des garçons. Cette nouvelle configuration a ensuite permis de s'interroger sur les conséquences de la mixité en groupe de parole sur la sexualité.

La mixité, qui en France, paraît être acquise et incontestable, est pourtant régulièrement remise en cause par des recherches en sciences sociales et en science de l'éducation. Les propos de Nicole Mosconi ici reproduits illustrent tout à fait ce que nous avons pu observer dans ces groupes : « *Dans l'école mixte, la dynamique de classe est très souvent organisée autour de la dominance du groupe des garçons. Certains garçons ont tendance à monopoliser l'espace de la classe, soit l'espace didactique, [...] soit l'espace sonore. [...] quant aux filles, on observe chez elles des comportements de retrait, de silence, comme si elles se tenaient tranquilles pour « avoir la paix »* » [Mosconi N., 1999, pp 8-9]. L'analyse des comportements des lycéen-ne-s dans un contexte mixte, puis non mixte, nous incite à soutenir les propos de la sociologue Marie Duru-Bellat qui dans son article intitulé *Une éducation non mixte, une gageure* soutient que « *la notion même de comportement masculin ou féminin ne prend [donc] de sens que dans un contexte mixte.* » [Duru-Bellat M., 1999, pp 12].

Séance de « photo langage » au collège Jules Verne

Nous avons également pu participer à une séance de « photo langage » organisée par l'infirmière scolaire du collège Jules Verne, en partenariat avec sa collègue d'Ecquevilly⁵⁹. La méthodologie, et le matériel utilisé par les professionnelles rencontrées nous ont semblé très intéressants. La matérialisation des faits et des actes par la photographie facilite l'expression des adolescent(e)s. Les sujets les plus délicats tels que la violence conjugale, le mariage blanc, ou l'extra-conjugalité ont pu être abordés sereinement. L'image permet de se détacher de la réalité quotidienne. Cette séance nous a permis de comprendre ce qu'il est possible de faire avec cet outil, mais il aurait fallu poursuivre le travail pour faire émerger des conclusions plus précises.

⁵⁸ Chaque groupe n'a été rencontré qu'une seule fois. Limite fort regrettable, mais les consignes de l'éducation nationale et les budgets alloués à ces interventions ont empêché toute modification.

⁵⁹ Ville limitrophe, de taille plus réduite (4218 habitants en 2008 d'après l'Insee) cette commune possède un très vaste territoire intégré à un CUCS (50% de la population communale y réside).

Entretiens individuels

L'ensemble des méthodologies présentées ne permettent pas de prendre en compte les jeunes non scolarisés. Des entretiens individuels ont donc été menés en dehors de ces établissements. Certaines rencontres ont été facilitées par les animateurs d'espace de quartier, la conseillère conjugale et familiale, une éducatrice spécialisée ou bien le médecin coordinateur de l'ASV. Le recrutement « en grappe » a permis d'accéder rapidement à des personnes qu'il nous aurait été impossible d'appréhender en deux mois de terrain.

Certains entretiens ont été menés dans des espaces clos, tel le centre social, d'autres dans la rue, sous forme de ballades urbaines. Nous laissons à nos interlocuteurs, ou interlocutrices, le choix du lieu de rendez-vous. Le sujet sur lequel nous souhaitons nous entretenir exige un contexte rassurant, l'appréciation du cadre est relative à chaque individu. L'environnement d'un entretien est peut être d'autant plus important qu'aux Mureaux, nous le verrons, l'interconnaissance est autant un *capital social* qu'une *contre-ressource*. Enfin le statut d'étudiante et surtout de non-habitante des Mureaux nous a permis d'instaurer une relation de confiance nécessaire à la confiance. Les noms de nos interlocuteurs ont été systématiquement changés.

Rappelons que ce travail de recherche est une monographie. Il s'agit d'un choix méthodologique évalué en fonction du temps dont nous disposons, des contacts locaux mobilisés, de nos exigences et intérêts. Bien que des pistes puissent être évoquées, nous ne sommes pas en mesure d'établir un travail comparatif. Une riche bibliographie a nourri notre réflexion mais nous ne nous aviserons pas de comparer un travail de terrain à de seules lectures.

La monographie permet l'appréciation fine et précise des mécanismes socio-territoriaux. Il faut néanmoins se méfier des embuches qu'implique le travail sur un espace et un groupe social restreint et délimité. Dans leur ouvrage méthodologique Stéphane Beaud et Florence Weber mettent en garde les jeunes chercheurs. Il s'agit d'éviter le risque de l'hypostase collectif (la personnalisation des collectifs en leur attribuant des idées ou des opinions) le rêve d'exhaustivité et de l'absence d'interrogation sur les frontières [Beaud S., Weber F., 2003]. Cependant une fois ces biais pris en compte et notre positionnement ré-évalué la monographie se révèle riche et stimulante.

Conclusion partielle :

Après avoir exposé les fondements théoriques qui guideront notre réflexion ainsi que la méthodologie mobilisée, il s'agit maintenant d'exposer et d'analyser les résultats obtenus. La mise à l'épreuve du triptyque genre/ santé / territoire permettra d'évaluer son intérêt et ses modalités d'utilisation en géographie de la santé.

Nous supposions initialement la démarche ambitieuse. Il s'est en effet avéré que la superposition des concepts et des champs de recherche retenus n'est pas aisée. Peu exploitée, l'étude territorialisée des comportements liés à l'amour et la sexualité d'adolescent-e-s, analysée via le concept de genre, nous apparaît des plus stimulantes.

Ville de la banlieue, Les Mureaux est marquée par l'emboîtement des échelles de différenciation. Elle se distingue avant tout de la capitale dont elle dépend en partie via les flux de travailleurs et de richesse. Puis les différenciations socio-spatiales sont également internes à son territoire puisque la zone Sud-est (espace cible de cette recherche) se distingue très clairement des quartiers Nord et Ouest plus « aisés ». Aux Mureaux il est donc possible d'identifier différents territoires. Les espaces et les populations sont distincts, mais l'inégalité constitue-t-elle un facteur déterminant au système d'organisation socio-territoriale local ? Bien que le peuplement des quartiers Sud-est où, nous l'avons vu, se concentrent les difficultés socio-économiques, est le résultat d'une politique étatique et industrielle (logement des ouvriers de l'usine de Renault), il semble encore prématuré de parler de ségrégation.

Enfin l'objet central de cette recherche ne réside pas dans la caractérisation de cet espace urbain en tant que territoire soumis, ou non, à un processus de ségrégation, mais bien dans l'étude des liens entre genre, santé et territoire(s). Comme nous l'avons annoncé cette « construction dynamique du terrain d'étude » doit aider à la compréhension des rapports entre ces trois concepts. L'analyse des constructions socio-spatiales du genre et ses rapports avec les pratiques et représentations adolescentes en termes d'amour et de sexualité permettra de démontrer en quoi le concept de *différenciation* structure l'ensemble de notre réflexion.

Seconde partie : Les constructions « spatio-genrées » de santé, ou comment appréhender certains processus de différenciation.

Aujourd'hui les frontières urbaines ne sont plus matérialisées par des portes, octrois, ou murs, elles sont essentiellement symboliques. Nous avons choisi dans ce travail de questionner l'une de ces frontières immatérielles : le genre.

Cette démonstration consistera en la réassignation du concept de *différenciation* à la sphère sociale. Le territoire est pensé comme un tout comprenant à la fois l'espace urbain, perçu et vécu par la population, et l'espace symbolique du corps, du genre et de la sexualité. Le genre, outil conceptuel original de notre démarche, sera employé à la lecture dynamique de ce territoire.

Dans un premier temps il s'agira de se demander en quoi le fait d'être une fille ou un garçon aux Mureaux influence les pratiques spatiales et les comportements de ces jeunes. L'opposition stricte des filles et garçons devra pourtant être nuancée car elle ne tient pas compte de toutes les réalités socio-spatiales locales. Enfin nous verrons que si le genre est un puissant facteur de différenciation, d'autres outils peuvent également être mobilisés. En définitive c'est le système genre/territoire(s) qui devra être décrit et analysé. La seconde partie de cette démonstration consistera en l'identification des interactions entre la santé et ce système. En quelle mesure les comportements des jeunes liés à la sexualité et aux sentiments amoureux⁶⁰ dépendent-ils de leur contexte socio-territorial local ? Et inversement, en quoi les processus constitutifs de ces comportements prennent-ils part au fonctionnement du territoire ? Enfin plus généralement nous nous demanderons si la santé, ici appréhendée *via* des comportements liés à l'amour et la sexualité chez les adolescent-e-s, ne permettrait-elle pas de penser, ou de repenser, l'organisation territoriale de cette ville.

⁶⁰ Les « comportements liés à la sexualité et à la vie amoureuse » regroupent à la fois la connaissance, l'accès et l'utilisation de l'information sur la sexualité (information écrite ou orale dispenser par différents acteurs); mais aussi les comportements (rapports filles/garçons, discours et pratiques des adolescent(e)s).

A. Rôles, pratiques et rapports de sexes territorialisés des adolescent-e-s : les constructions « spatio-genrées » de la différence.

Le genre, c'est-à-dire la construction sociale de la répartition des rôles entre hommes et femmes, ne permet-il pas une analyse complémentaire et originale du territoire que nous supposons jusqu'ici morcelé ? Selon Dominique Creton le genre « *intervient, au même titre que l'économique ou le politique, dans la construction sociale de l'espace et des territoires, l'espace apparaît ainsi souvent comme un agent de maintien des inégalités entre hommes et femmes* » [Creton D., 2003]. Au-delà de la portée politique de cette déclaration, qui se veut médiatrice des inégalités entre les sexes, il nous importera de comprendre en quoi ces processus influent sur la santé des jeunes Muriautin-e-s vivant en Zus. Michel Bozon dans ses travaux sur la « *libération sexuelle* »⁶¹ pose comme hypothèse, en continuité des travaux de Michel Foucault, que « *les transformations de ces dernières décennies traduisent le passage d'une sexualité régie par le contrôle social à une sexualité résultant de choix personnels moins dépendant des dictats sociaux.* ». Il précise tout de même qu'il s'agit d'un processus « *d'individualisation de la mise en œuvre des normes sociales, non pas d'émancipation totale de celles-ci [...] les rapports de genre et de classe, n'ont pas disparu.* » [Michel Bozon, 2009]. La notion de *libération sexuelle* est utilisée par de nombreux auteurs suite aux bouleversements des mœurs des années 1970. Or comme le rappelle ici Michel Bozon, les relations entre hommes et femmes, comme entre populations privilégiées et défavorisées, se traduisent en rapports de force inégalitaires.

Nous verrons qu'aux Mureaux, la distinction entre les expressions « être une fille » ou « être un garçon » prend tout son sens. S'intéresser aux rapports sociaux de sexe c'est étudier à la fois les filles, les garçons et les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Afin de restituer au mieux la complexité des rapports filles/garçons nous avons tout d'abord choisi de les traiter séparément. L'identification de la séparation sexuée des lieux permettra ensuite de les associer. L'approche géographique des rôles et des pratiques sexuées apporte selon nous un regard dynamique et original facilitant la compréhension des multiples enjeux socio-territoriaux.

⁶¹ Michel Bozon « Libération sexuelle ou déplacement des contrôles ? Discours normes et conduites. » in DORLIN E., FASSIN E., 2009, *Genres et sexualités*, Paris, Editions de la bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, 233p.

I. Etre une fille aux Mureaux : de la peur au repli.

Au cours d'un échange mené avec de jeunes lycéennes deux des réponses obtenues à la question « *Qu'est ce qu'être une fille aux Mureaux ?⁶²* » ont été les suivantes :

- *C'est pas d'être une fille le problème, c'est d'être entouré de garçon le problème.*
- *C'est que c'est pas facile tous les jours mais on survie...regarde moi... (rires) il y a de belles choses ici aussi.*

a) La sempiternelle tension entre protection et contrôle.

Dans son ouvrage Les jeunes et l'amour dans les cités, Isabelle Clair démontre que le statut de la jeune fille dépend de son appartenance à l'une des deux catégories suivante : la « *fille bien* » ou la « *fille facile* » [Clair I, 2008]. Cette répartition binaire des statuts a très souvent été évoquée par les jeunes rencontrés aux Mureaux. Il s'agit pour les filles de développer des stratégies afin de ne surtout pas passer de la première à la seconde dénomination. Il convient de nuancer ce propos en rappelant que la multiplicité des rôles et des statuts sociaux ne saurait se limiter à cette bi-catégorisation.

La réputation

Aux Mureaux chacune des jeunes filles rencontrées aborde le sujet de la réputation. Nourrie par la rumeur, elle est en effet au centre de leurs préoccupations, car elle conditionne leur vie actuelle dans le quartier, mais augure également de leur avenir.

«Les gens parlent beaucoup ici » (Fille, 17 ans)

« Le problème c'est pas que tout le monde se connaît...c'est que les gens ne s'occupent pas de leurs affaires, ils parlent sur tout le monde » (Fille, 17 ans)

« Ici c'est comme un village » (Fille, 18 ans)

La référence au « village » est très fréquente chez les jeunes. La similitude avec ce type d'espace provient en partie de l'importance de l'interconnaissance régissant la vie sociale à l'échelle micro-locale. Elle contredit l'idée d'une anomie généralisée et témoigne de la

⁶² Question souvent utilisé comme accroche lors de nos rencontres, entretiens et groupe de paroles.

sociabilité forte qui peut exister au sein du quartier. Néanmoins l'interconnaissance est à la fois un atout et un handicap quand elle interfère dans les relations inter-genre [Clair I., 2008]. Aux Mureaux « *tout se sait* » nous a-t-on souvent rapporté. Une rumeur peut affecter n'importe qui. Passagère et localisée elle ne remettra pas en cause le statut de l'individu, mais une fois généralisée et intégrée par l'ensemble du groupe elle devient « réputation ». Essentiellement liée à la transgression, ou la supposée transgression, des injonctions féminines : ne pas sortir le soir, ne pas fréquenter des garçons inconnus ou jugés non fréquentables,... la réputation n'affecte que très rarement les garçons. Enfin un même fait (être enceinte par exemple) ne sera pas interprété de la même façon si la jeune fille possède, ou non, une réputation dans la cité. D'après Isabelle Claire « *ce n'est pas l'acte qui fait la réputation, c'est la réputation qui donne son sens à la pratique constatée* » [Claire I., 2008, pp 87]. Alors, selon certaines jeunes Muriatines, pour éviter toute réputation il faut se cacher. Nous comprenons que lien de cause à effet entre une pratique jugée condamnable et l'émergence d'une réputation est double. L'un dépend de l'autre, et inversement.

Le degré d'inhibition des jeunes dans leur quartier peut être appréhendé grâce à l'exploitation du questionnaire distribué dans les établissements scolaires. La démonstration publique de sentiments ou la revendication d'un droit à la relation amoureuse sont-elles envisageables pour les jeunes gens de ces quartiers ? Les garçons et les filles ont-ils la même perception de leur degré de liberté ?

La question posée a été la suivante : *Dans ton quartier, penses-tu qu'il soit possible de : Tenir son/sa petit(e) ami(e) par la main, Embrasser son/sa petit(e) ami(e), Rien du tout, tu préfères te cacher.* Le tableau suivant présente les résultats obtenus parmi les élèves Muriatins interrogés à la fois au lycée et au collège.

Tableau 3: la démonstration publique d'affection perçu par les adolescent-e-s.

Type de démonstration publique d'affection	Sexe	
	Féminin	Masculin
Se tenir par la main	14%	42%
S'embrasser	1,50%	4%
Ne rien oser faire, se cacher	81,50%	52%
Question non répondue	3%	2%

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS et Excel par Faure E.

Les filles comme les garçons (respectivement 1,5% et 4%) sont très peu à concevoir qu'il soit possible d'embrasser son ou sa petit(e) ami(e) dans leur quartier. Ils sont globalement un peu plus nombreux à penser pouvoir se tenir par la main, cependant les filles et les garçons n'ont pas la même appréciation de la pratique. En effet 42% des garçons mais seulement 14% des filles déclarent imaginer pouvoir tenir son ou sa petit(e) ami(e) par la main. Enfin la très grande majorité des filles (81,5% d'entre elles) déclare ne pas oser exposer leur relation en public, et donc préférer se cacher, alors que les garçons ne sont que 52% à cocher cette proposition. Les filles semblent davantage s'autocensurer.

« *Aux Mureaux, on peut aimer, mais mieux vaut se cacher.* » (Fille, 17 ans, Les Musiciens)

Cette phrase, emblématique de la situation locale, prononcée par la jeune Nora lors d'un entretien illustre tout à fait les résultats obtenus. Les jeunes, et d'autant plus les filles, ne considèrent pas leur quartier comme un territoire au sein duquel il est possible de vivre sa relation amoureuse. Dans l'espace public les comportements sont régis par des normes sociales interdisant d'exhiber sa vie amoureuse. Les propos de la sociologue et démographe Marianne Blidon justifient et illustrent notre démarche puisque selon elle « *les marques publiques d'affection constituent un bon indicateur pour évaluer le poids des normes sociales et leur intériorisation dans les pratiques du quotidien. Ces pratiques sont historiquement, culturellement et socialement construites. Elles participent des « techniques du corps » (Mauss, 1935). Elles sont donc un révélateur de ce qui est socialement faisable ou pas et de ce qui est publiquement montrable ou pas. Ce régime de (in)visibilité trace des frontières, plus ou moins poreuses, qui permettent de repenser les conditions et les modalités de l'accès de chacun à l'espace public.* » [Blidon M., 2008].

De l'espace public à l'espace privé

La pression exercée sur les filles se manifeste par le contrôle de leurs allées et venues et de leurs fréquentations.

Des déplacements sous surveillance.

Lors de l'entretiens individuel, Aïcha, jeune fille de 17 ans résidant avec sa mère et son beau-père dans le quartier des Musiciens, nous raconte que très souvent des garçons rencontrés dans son quartier, alors qu'elle se dirige vers le centre ou la gare, l'interceptent un peu plus loin, « *comme par hasard* » dira-t-elle. Tandis que certains se contentent de lui demander se qu'elle va faire d'autres lui proposent de l'accompagner. Les jeunes hommes prétextent vouloir la protéger, comme si une présence masculine légitimait son déplacement. Fait qui se confirmera durant notre rencontre.

L'entretien a pris la forme d'une déambulation à travers la ville un samedi matin à l'heure du marché. En un peu plus d'une heure nous sommes arrêtées deux fois et appelées au téléphone une fois par des « amis » à elle lui demandant ce qu'elle faisait et avec qui elle était.

Au-delà de la possibilité *d'être en ville*, c'est la nature de leurs fréquentations qui est surveillée. L'enquête menée auprès des collégien-ne-s et lycéen-ne-s révèle que l'espace public n'est pas le seul réceptacle des tensions entre liberté et injonctions sociales liés au genre. Les résultats des questionnaires révèlent que 87,5 % des filles et 88% des garçons déclarent pouvoir inviter un ou une ami(e) à leur domicile. Nous pourrions donc penser que les filles, comme leurs camarades de sexe masculin, sont libres d'inviter des ami(e)s à leur domicile. Or lorsque l'on pose la même question, mais en précisant qu'il s'agit d'inviter un(e) ami(e) du sexe opposé au sien, la différence entre sexes apparaît. En effet 74% des filles assurent ne pas pouvoir inviter de garçon chez elles, alors que seul 46 % des garçons déclarent ne pas pouvoir inviter de filles. L'espace privé, c'est-à-dire le domicile familial est donc lui aussi le lieu d'expression de ces rapports de forces.

Dans la cité beaucoup se connaissent, se parlent voire colportent des rumeurs, mais l'interconnaissance n'est-elle pas aussi perçue comme un atout ? Il existe une ambiguïté entre protection et entrave la liberté des adolescentes. Les grands frères, pères ou cousins ont pour rôle de protéger les filles, considérées comme les représentantes de l'honneur et de la respectabilité de la famille. Dans certaine circonstances, la présence d'un garçon assurerait la légitimité de leurs déplacements. D'après les propos d'un groupe d'adolescentes rencontré au centre social de la Vigne Blanche il est parfois « *utile* » d'avoir un grand frère ou un cousin pour veiller sur soi et sa réputation. Avoir un grand frère⁶³ qui les « *protège* » est parfois rassurant nous confie Aminata, 17 ans.

⁶³ Le statut de « grand frère » peut être celui d'un autre membre de la famille, voir d'un ami d'enfance du quartier.

b) Le pouvoir des représentations.

A la question *Penses-tu qu'une fille peut avoir des préservatifs sur elle ?* Les filles comme les garçons sont près de 24% à répondre « non ». La seconde partie de la question leur demandant d'expliquer pourquoi ils avaient répondu ainsi⁶⁴ démontre de la puissance des représentations collectives sur les comportements individuels. Parmi les 28 jeunes Muriatines ayant à la fois répondu « non » et laissé des commentaires, 20 déclarent que c'est à l'homme, ou au garçon, de s'en occuper. Les expressions telles que « *c'est le rôle du garçon* » ou bien « *je pense que c'est au garçon d'en avoir* » sont les plus courantes. Elles illustrent le degré d'intériorisation des représentations, reflets des normes sociales. Le garçon est perçu comme la personne en charge de ce moyen de contraception. C'est sur lui que repose toute la responsabilité, ce qui lui confère une certaine forme de pouvoir sur la jeune fille.

Les autres types de commentaires se réfèrent à la peur de la rumeur, de la réputation ou bien à l'interdiction de l'acte sexuel avant le mariage. Les formulations utilisées laissent une fois de plus transparaître le pouvoir de la norme sur leurs comportements. Entre autres nous citerons :

« *car les filles ne devrait pas avoir de relation sexuelle* » (Fille, 18 ans)

« *c'est vulgaire* » (Fille, 15 ans)

« *elle s'affiche* » (Fille, 15 ans)

« *sinon on nous prend pour une fille facile* » (Fille, 18 ans)

« *car certaines ont des mauvaise pensées* » (Garçon, 15 ans)

« *PSK c'est mal vu* » (Garçon, 15 ans)

Cette même question a été posée lors d'un entretien avec un petit groupe de filles du lycée, l'une d'elle nous répondra : « *t'es folle, moi si j'ai un préservatif dans mon sac mon père il me tue. Mon frère pareil... Non c'est impossible ici. C'est pas possible....ça se fait pas.* » La pression sociale annihile donc la possibilité des filles à se protéger et préserver leur santé, puisqu'elles préfèrent ne pas avoir de préservatif sur elles plutôt que de « *passer pour une fille facile* ». La norme sexuée a ici une influence directe sur l'état de santé des jeunes gens. Or la pression qui s'exerce sur les filles ne pourrait pas perdurer si elles n'y contribuaient pas elles même. Ces jeunes n'intériorisent-elles pas leur propre subordination ? Peut-on parler de « *sexisme au féminin* » ?

⁶⁴ L'intitulé complet de la question est le suivant : Penses-tu qu'une fille peut avoir un préservatif sur elle ? Oui/ Non/ Pourquoi ?

Par l'expression « sexismes au féminin » nous entendons l'intériorisation de l'assujettissement féminin par les filles. La validité, et la puissance d'une norme dépend de son appropriation par la société locale toute entière. Au vu de la pression sociale que subissent les jeunes filles nous supposons initialement qu'elles auraient développé un discours et des attitudes de repli et d'entre-aide. Or cela n'est majoritairement pas le cas. Beaucoup des adolescentes rencontrées participent pleinement à ce système de normes. Les jeunes filles semblent avoir intégré ce système d'étiquetage⁶⁵, sans le remettre en cause elles y adhèrent et y participent. Ainsi la jeune fille qui, selon l'expression consacrée « *a une réputation* » (sous-entendu une mauvaise réputation, car il n'existe pas de bonne réputation) sera parfois rejetée par ses propres camarades féminins. Lors d'un groupe de parole avec quatre jeunes lycéennes, l'une d'entre elles déclara : « *entre nous [les filles] ont est solidaire...mais ça dépend (pause). Il faut faire attention avec qui on traîne aussi...moi je ne traîne pas avec des filles qui ont une réputation...ça craint... après les gens ils pensent que tu es comme elle* » (Fille, 17 ans, *Les Musiciens*).

Les propos de cette jeune fille illustre tout à fait les propos du sociologue Hugues Lagrange pour qui « *les propos des adolescents véhiculent, en surface, un principe d'égalité des sexes au-dessous duquel transparait une adhésion assez largement partagée au traitement différentiel.* » [Lagrange H., 2007]. En effet cette jeune fille assure qu'il existe une solidarité entre filles, mais tempère très vite son discours par une adhésion complète à certaines pratiques de rejet. Elle légitime de fait les normes locales, et renforce, par son attitude, la puissance de la rumeur.

Touche pas à mon homme !

Alors que Monsieur F, passe sous le préau de la cours du lycée, un jeune garçon s'exclame : « *viens là sale pute, allez viens je te dis salope* ».

Choqué, le professeur indique au jeune homme qu'il est très irrespectueux d'appeler son amie ainsi, et lui demande s'il aimerait être traité de la sorte devant l'ensemble de ses camarades. Le professeur exige des excuses. Le garçon ne dit rien. Il était prêt à s'excuser lorsque la jeune fille intervient, et s'interpose entre le professeur et le jeune homme (qui s'avère être son petit ami). Elle s'adresse directement à l'adulte lui reprochant de se mêler d'une affaire qui ne le concernait pas, et paradoxalement, affirme que si son copain souhaite la « *traiter de pute ou de salope* » il en a parfaitement le droit.

⁶⁵ Mécanisme de stigmatisation sociale analysé par Isabelle Claire dans son ouvrage *Les jeunes et l'amour dans les cités* publié en 2008.

Reçue pour un tout autre motif la jeune fille expliqua sa réaction à l'assistante sociale. D'après elle le professeur aurait humilié son petit ami devant ses camarades, ce qu'elle ne pouvait tolérer. La virilité de « *son homme* » était en jeu. Publiquement le respect de sa personne, ici en sa qualité de femme, ne valait pas un tel sacrifice. Cet événement, rapporté par une autre professeure de l'établissement, puis confirmé par l'assistante sociale, illustre le degré d'intériorisation de la norme chez les jeunes filles. La remise en cause de la figure de l'homme fort et viril semble les affecter tout autant que leurs partenaires. En définitive la répartition des rôles n'est possible que si les deux pôles y participent.

Victime ou « *nymphomane* », un jugement sans appel ?

Samira et Fatou (18 ans) sont deux jeunes filles avec qui nous avons pu nous entretenir personnellement lors de la journée « Job d'été ».

Elles racontent l'histoire d'une jeune fille vivant aux Musiciens, qui, pour se venger de la rupture de son petit ami, serait sortie avec plusieurs garçons du quartier. Voyant qu'il ne réagissait pas, qu'il ne lui revenait pas, elle aurait commencé « *à coucher avec n'importe qui* ». Samira et Fatou nous l'ont présenté comme « *l'histoire d'une fille, une nymphomane* » (ce mot reviendra plusieurs fois au cours de l'entretien). D'après elles « *est malade cette fille [...] elle couche avec tout le monde, elle se fait de l'argent...cela doit être une malade de la tête cette fille* ».

Ce qui est intéressant c'est qu'elles ne se posent pas la question de la marge de liberté de cette jeune fille (est-elle vraiment libre de se prostituer ?), ni de la véracité du récit. Samira et Fatou la pensent « *perdue* » car « *elle a une réputation cette fille...houaa...tout le monde la connaît... même à Mantes ils la connaissent* ». Cette jeune fille est considérée comme malade, voire folle, mais à aucun moment comme victime de cette situation. D'après Samira « *elle aime ça... c'est chelou [étrange]...* ».

Enfin la virginité féminine est un sujet qui a très souvent été abordé spontanément par les jeunes gens lors des interventions en classes ou des entretiens individuels. Abordé cette thématique avec ces jeunes a été bien plus facile que ce que nous aurions pu imaginer. Néanmoins il existe probablement un décalage entre les discours, les pratiques et les convictions sincères et personnelles. Les jeunes filles n'ont certainement pas la possibilité de s'exprimer librement. Inconsciente ou non, l'autocensure existe.

L'une des interrogations du questionnaire visait donc à sonder ce que pourraient écrire les jeunes gens une fois rassurés par le caractère anonyme de cet outil méthodologique. Voici les résultats de la question : « *Selon toi est-il important qu'une fille soit vierge jusqu'au mariage ?* ».

Tableau 4 : Importance de la virginité féminine avant le mariage selon les sexe.

<i>Virginité féminine</i>	oui	non
Féminin	77%	23%
Masculin	60%	40%

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS, Excel par Faure E.

Les réponses s'avèrent moins catégoriques qu'à l'oral. Cependant ce sont paradoxalement les filles qui semblent d'avantage médiatrices de cette coutume, puisque 77% d'entre elles déclarent qu'il est important qu'une fille soit vierge jusqu'au mariage, contre 60% des garçons. Le mot « harām » est très souvent apparu dans les discours des jeunes concernant la virginité. De l'arabe : حَرَام [ḥarām] ce terme a deux sens⁶⁶ : il signifie l'interdiction, l'illégal et l'illicite mais qualifie également tout ce qui est sacré et inviolable. Cette ambivalence sémantique illustre tout à fait la complexité de ce sujet. Pour ces jeunes la virginité féminine, matérialisée par la présence de l'hymen, est à la fois un interdit et un bien sacré.

Ces constats ne doivent augurer d'aucun jugement de valeur. Il conviendrait de se demander si ces jeunes filles ont le choix de se positionner ainsi ou non. La transgression aux normes sociales a un prix que ces adolescentes ne sont sûrement pas en mesure d'assumer. Être une fille dans ces quartiers n'est pas facile. Le mal être de cette frange de la population adolescente semble inconscient mais omniprésent. La restriction de liberté et la peur sont quotidiennes. Cependant il serait réducteur et caricatural de considérer la femme comme l'unique victime d'un modèle social patriarcal et oppresseur.

⁶⁶ Ces deux sens qui varient selon qu'on est dans l'arabe courant ou l'arabe littéraire, coranique.

II. Etre un garçon aux Mureaux, de la frustration à la violence.

S'il est aujourd'hui reconnu que la *domination masculine*⁶⁷ est présente dans toutes les sociétés et en tout temps [Héritier F., 2005], il convient de se demander si dans certains contextes l'homme n'en est pas aussi la victime. Si le mal-être des filles résulte principalement de la pression qu'elles subissent, du contrôle de leurs faits et gestes, celui des garçons relève quant à lui de l'injonction de virilité et leur devoir d'être fière et virile. Nous verrons comment le décalage entre le rôle qu'ils doivent assurer et la position qu'ils occupent dans la société comme dans la sphère locale engendre bien souvent de profondes frustrations.

And if sexe matter ?

Il a été beaucoup plus délicat de recueillir des informations sur les garçons que sur les filles. Gênés, ou au contraire en représentation constante, les jeunes hommes se sont beaucoup moins facilement livrés à nous. Ce constat ne doit pourtant pas seulement être perçu comme une limite à notre travail, il peut aussi constituer un élément d'analyse des rapports de genre.

Cette situation est-elle due au sexe du chercheur, ou bien à la plus grande facilité des filles à parler de ce sujet, quelque soit le sexe de leur interlocuteur ? Il est évident que notre identité sexuelle a influencé leurs réactions, or le travestissement n'étant évidemment pas la solution il nous est difficile de répondre à cette question. La comparaison de nos conclusions à celles d'une recherche relativement similaire actuellement en cours dans le XIX arrondissement de Paris, et réalisé par un, et non pas une géographe de la santé, nous paraîtrait fort instructive.

a) La virilité, ou l'interdiction de faiblesse.

Dans la cité le garçon se doit d'être fort et viril. Comme le résume ici Jacqueline Coutras la « masculinité est de venue virilité. Et sans virilité pas de dignité possible pour les garçons. » [Coutras J., 1996, pp172]. Le glissement de la masculinité à la seule virilité est très fréquemment évoqué dans les études sociologiques ou psychologiques de la jeunesse. Pour Pascale Duret dans son ouvrage Les jeunes et l'identité masculine « les garçons en milieu populaire fondent la masculinité sur la matérialité des corps. » [Duret P., 1999, pp39].

⁶⁷ En référence à l'ouvrage de Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

D'après les résultats de son enquête menée auprès de 1511 jeunes, la virilité est majoritairement associée aux adjectifs suivants : courageux, protecteur, et fier (pour les garçons) et protecteur, confiant en lui et dominateur (pour les filles). Cette expérience n'a pas pu être réalisée aux Mureaux, néanmoins il apparaît de nos entretiens et observation participantes que les jeunes auraient probablement associés au mot virilité des termes similaires.

La force physique et la capacité à protéger _ sous-entendu protéger la femme_ sont les principaux attributs de l'homme viril. Aux Mureaux la virilité est souvent associée à la force physique via la pratique du sport. Parmi les élèves sondés lors de notre enquête 72% des garçons déclarent pratiquer une activité extra scolaire, contre 40% des filles. Le football et la boxe sont les deux activités les plus couramment évoquées. Le facteur économique explique en grande partie que ces jeunes hommes ne leurs préfèrent pas l'équitation ou le tennis, cependant l'image véhiculée par les activités choisies est également déterminante. Les « *sports de filles* »⁶⁸ comme la danse (sauf peut être le hip-hop) ou la natation, sont bannis. Nous avons pu constater que cette séparation des activités et des loisirs affecte également les styles de musique écoutés par les jeunes. Alors que la majorité des jeunes filles rencontrées écoutaient en ce moment la dernière chanson de *Colonel Reyel* aucun garçon n'a déclaré _ en public tout du moins_ écouter ce titre. La chanson intitulée *Aurélie*⁶⁹ narrant l'histoire de la grossesse d'une jeune fille de banlieue est considérée comme « *une chanson de fille* ». Etre un garçon c'est donc aussi, et surtout, ne pas être une fille, c'est-à-dire ne pas adopter des attitudes et des pratiques considérées comme féminines.

Enfin les garçons peinent souvent à mettre des mots sur des sentiments ou des désirs. L'injonction à la virilité dont ils sont à la fois auteur et victime semble les inhiber. Assurer son statut d'homme suppose de « s'interdire » de prononcer certains mots, de pleurer en public ou bien d'adopter certains comportements considérés comme courageux. Exprimer publiquement ses sentiments est dangereux, car expose le jeune homme à des railleries et insultes. Ainsi un jeune homme jugé « *trop sentimental* » ou « *trop sensible* » par ses pairs est très vite affublé du sobriquet de « *canard* ». Etre un « canard » ne permet plus au jeune garçon d'être respecté par ses camarades masculins. Il sera alors l'ami des filles, le confident mais conservera un statut à part parmi les garçons. Pour un garçon la tendresse est considérée comme un acte de faiblesse. Ne pas correspondre à une norme dominante expose donc le jeune homme au rejet.

⁶⁸ Cette expression ne reflète en rien notre système de représentation, nous la restituons telle qu'elle à été prononcée par de jeunes garçons.

⁶⁹ L'intégralité des paroles de cette chanson sont retranscrites en annexe numéro 7.

b) Les dominants-dominés.

Les jeunes garçons subissent massivement la violence sociale *via* le chômage, l'exclusion, la difficulté économique et la discrimination dont ils sont victimes. Traditionnellement l'homme s'accomplit par le travail, or privé de celui-ci il peine à trouver sa place dans la société et la sphère locale ou familiale. « *Dans le contexte qui caractérise la cité actuelle, les garçons en proie à une grave crise identitaire n'ont d'autre étendard que leur masculinité, qui est tout à la fois le gage de leur force et leur moyen d'affirmation et de domination. Pour faire honneur à sa famille et à son quartier le garçon n'a que sa virilité à afficher.* » [Chaumont F., 2009, pp177]. Son statut est mis à mal par la conjoncture économique et politique, ce qui le condamne à occuper une position de dominé. Or l'injonction de virilité est incompatible avec la soumission et la faiblesse. Comme nous venons de le voir : il faut être fort et viril pour être un homme. Exclus de la société civile ils tentent d'exclure à leur tour les filles de leur microsociété : le quartier. Ces jeunes hommes répondraient à la violence par la violence.

« *La fierté, mais la fierté, la virilité, c'est tout ce qui leur reste, quand il ne vont plus à l'école, n'ont pas de travail,...* » confie l'assistante sociale du lycée. D'après elle « *être le roi de la rue c'est déjà ça* ». La violence ne serait-elle pas alors une défense, une tentative de récupération d'un statut mis à mal par le contexte dans lequel ces jeunes hommes deviennent les victimes ? Il ne s'agit pas ici de traiter de la violence physique mais de la domination masculine, du contrôle et de la pression qui, nous l'avons vu, affectent les jeunes Muriatines. Ainsi « *exclus, ils [les garçons] essaient d'exclure les filles de leur cité idéale* » [Gaspard F., Khosrokhavar F., 1994]. Les dominants deviendraient-ils dominés car incapables de (ou plutôt _ socialement et politiquement_ privé de leur capacité à) s'accomplir en tant qu'homme, en tant que membre actif, reconnu et respecté de la société locale ? Il conviendrait de se demander (bien qu'il nous soit ici impossible d'y répondre) si cela est spécifique à la cité, ou si au contraire, s'observe au sein de toutes les classes sociales et territoires de notre société ce même phénomène.

Le manque de perspective d'avenir est renforcé par le rejet de certaines filles, qui, réussissant à s'extraire de la cité grâce à l'école puis l'entrée dans le monde du travail, élargissent leur espace de socialisation, et donc s'intègrent à de nouveaux réseaux sociaux. La relative libération de la femme serait-elle un danger pour le jeune homme, qui symboliquement affaibli, se sentirait à son tour dominé ? « *Dans un contexte d'exclusion sociale et d'une (relative) accession des femmes à l'espace public et au monde professionnel, l'affirmation de la masculinité passe par une territorialisation de l'espace public du « quartier », associés à des attitudes et comportements violents.* » [Creton D., 2003, pp 254].

Plusieurs des filles rencontrées dans des Espaces de quartier déclarent avoir peur des lieux où sont rassemblés des « jeunes ». Les réponses données par certaines lycéennes à la question portant sur les motifs d'évitement de certains lieux⁷⁰ illustrent cette paradoxale catégorisation :

« J'ai peur de fréquenter là où il y a beaucoup de jeunes » (Fille, 19 ans)

« J'aime pas y aller car des jeunes qui boivent sont souvent en groupe » (Fille, 19 ans)

Par synecdoque, l'expression « les jeunes » caractérise les jeunes hommes en échec scolaire, ou plus généralement sans qualification ni emplois, qui, en bande⁷¹, occupe l'espace public de la cité. Dans le langage courant et médiatique l'expression « les jeunes » est péjorative, stigmatisante et quasi exclusivement conjuguée au masculin. Ces jeunes filles semblent avoir intégré cette acception du terme. Avoir peur « des jeunes » les sépare de cette catégorie, qui ne correspond plus seulement à une tranche d'âge mais aussi à un statut social.

Les deux sexes possèdent chacun leurs normes et leurs codes toutefois opposer strictement les filles aux garçons serait une erreur. Le sociologue américain Erving Goffman analyse la « co-présence des sexes » comme « *un type de relation sociale bien particulière, entre ségrégation et indifférenciation, où les femmes et les hommes sont ensemble-séparés* » [Goffman E., 2002, pp 36]. L'expression « ensemble-séparés » nous semble des plus pertinentes pour l'appréciation des rapports sociaux de sexe dans l'espace. Nous proposons alors de se demander si les processus de différenciation sexuée des rôles féminin/masculin possèdent une manifestation territoriale directe.

⁷⁰ La question est la suivante : « *Dans ton quartier, a-t-il des lieux dans lesquels tu évites d'aller ? Oui/ Non Si oui lesquels et pourquoi ?* »

⁷¹ Pour une analyse fine et critique de la notion de « bande » se référer à l'ouvrage de Michel Fize, *Les bandes : de l'"entre soi adolescent" à l'"autre-ennemi"* présent en bibliographie.

III. Lieux de filles, lieux de garçons : le(s) sexe(s) font-ils la ville ?

Penser le territoire comme un espace neutre et asexué occulte un ensemble de mécanismes sociaux pourtant déterminant à la compréhension de notre objet d'étude. D'après Paul Claval « *Si l'espace est le produit et l'initiateur de rapports dissymétriques entre les sexes, alors sa maîtrise est source de pouvoir. Et le maintien ou l'évolution des asymétries spatiales sexuées devient un enjeu dans le rééquilibrage incessant de ces affrontements qui se jouent ici, et dans les autres champs de la vie sociale.* » [Claval P., 1978]. Les femmes et les hommes ont des occupations, des pratiques, des systèmes d'appropriations et de contrôle de l'espace très différents. La recherche de pouvoir, les rapports de forces qui régiraient les relations entre hommes et femmes sont-ils, aux Mureaux, producteurs de « lieux de filles » et des « lieux de garçons » ? Peut-on identifier des logiques sexuées à la différenciation de l'espace ? En d'autres termes en quoi, et comment le genre fait-il la ville ?

Dans son ouvrage intitulé Crise urbaine et espaces sexués, Jacqueline Coutras développe une notion fort intéressante : « *l'inégalité spatiale sexuée* ». L'auteure préconise d'aller au-delà d'une estimation numérique et quantitative de la présence ou non présence de femmes et d'hommes dans l'espace. Calculer, en terme d'espace temps, la fréquentation des lieux par les différentes catégories de sexe n'est pas satisfaisante. Qu'il y ait autant de femmes que d'hommes en tous lieux ne suffit pas à établir un « droit à la ville » égal pour tous. L'auteure propose d'interroger les processus qui poussent tel ou tel sexe, ou genre, à fréquenter des lieux plutôt que d'autres. Selon elle « *à partir du moment où des pratiques différentes engendrent une appropriation différenciée et donc une maîtrise inégale des possibilités contenues dans l'espace, elles engendrent des rapports inégalitaires entre les groupes* » [Coutras J., 1996, pp 19].

L'espace public est le « laboratoire » de prédilection du géographe. Non pas par facilité ni respect d'une tradition disciplinaire mais parce qu'il contribue, et a toujours contribué, à modeler et organiser la cohésion de la société [Coutras J, 1996]. Il est le produit des enjeux de pouvoir et rapports de force qui modèlent et structurent l'ensemble du territoire. L'espace public est souvent associé au risque ou à l'insécurité, alors que l'espace privée, clos et à usage restreint, est synonyme de sécurité et d'abris. Dans l'espace public se mêlent l'individuel et le collectif, l'imposé et le consentis, l'acteur et le spectateur,... C'est dans ce cadre théorique, suivant la proposition de Jacqueline Coutras, que nous pouvons nous demander « *comment et jusqu'où le différent peut être l'autre sexe* »? [Coutras J., 1996].

a) Vers une remise en cause de la mixité ?

La rue est à la fois un lieu fonctionnel (un lieu de passage et de circulation) et un lieu politique (revendications par les manifestations, tags,...). C'est un espace symbolique chargé de sens, dans et par lequel les individus se font entendre en tant d'être politique, membre de la société. Elle est aussi, nous le verrons ici, lieu de crispation des enjeux socio-spatiaux entre sexes.

Lors de nos déambulations dans les rues des cités de la ville, durant la journée et, pour autant qu'on ait pu l'apercevoir à la tombée du soir la séparation des sexes est manifeste. Les filles marchent par deux ou trois, se déplaçant rapidement d'un lieu à un autre, tandis que les groupes de jeunes qui « tiennent les murs » sont quasi exclusivement composés de garçons.

Aux Mureaux la pratique et l'occupation de certains lieux semblent réservées à un seul des deux sexes. La gare est un des exemples les plus frappants de la différenciation sexuée de l'espace public. Dès le milieu de l'après-midi des groupes de garçons y discutent, assis le long du muret en dessous de la boulangerie ou du « Wing Sandwich ». Ils ne sont pas du côté de la gare, mais en face de celle-ci. Les filles quand à elles viennent à la gare pour prendre le bus ou le train mais n'y stationnent que très peu. Elles se retrouvent parfois entre amies, du côté gare, discutent brièvement puis se dirigent vers un quai. La rue est donc la frontière physique entre ceux qui s'ancrent dans l'*ici* et celles qui rêvent d'*ailleurs*⁷², entre des garçons libres et sereins dans l'espace public et des filles souvent méfiantes à l'égard de cet espace où chacun s'expose.

C'est par les même processus de différenciation sexuée que l'appropriation de l'espace public par les garçons et le repli des filles sur la sphère privée sont instaurés par les jeunes. Les garçons sont devenus les seuls utilisateurs de plusieurs Espaces de quartiers (aux Musiciens et à Bécheville par exemple). Les animateurs et responsables de ces structures déplorent la « *désertion des filles* » à partir de l'âge de 10-12 ans. Petites elles se rendent régulièrement aux activités et sorties, mais une fois adolescentes elles viennent de moins en moins. Les jeunes reproduisent dans ces lieux les mêmes logiques qu'à l'échelle de la ville et du quartier. La garde des plus jeunes ou un souci accru au travail scolaire pourrait l'expliquer, mais c'est la peur des parents de laisser leurs filles ne fréquenter que des garçons qui est le plus souvent évoquée. A Bécheville c'est la forme du bâtiment dédié à cette tranche d'âge qui semble empêcher certaines filles de s'y rendre. En effet l'annexe réservée aux adolescent(e)s est en sous-sol, sans fenêtre et dos à la cité.

⁷² Référence au concept que nous avons développé dans notre travail de master 1 : *l'ici-l'ailleurs*, qui aux Mureaux différencie le quartier (ou la ville) des lieux tels que Paris ou Mantes non soumis aux mêmes normes et contrôle social des sexes.

Le responsable de la structure, également habitant du quartier depuis sa jeunesse, déclare que des parents « *trouvent la salle suspecte* » et ont peurs de ce qu'il pourrait s'y passer. Sans prétendre expliquer ces comportements par la seule forme architecturale du bâtiment ces remarques permettent tout de même de mesurer l'importance symbolique des lieux mixtes, et donc comprendre leur remise en cause progressive.

Le sociologue Henri Lagrange nous rappelle que « *cette ségrégation existe partout dans l'univers urbain mais, en dehors de cités, elle a rarement cette intensité. Ainsi, dans le 18^e arrondissement de Paris, on ne trouve qu'en de rares endroits, dans la journée, une ségrégation des sexes aussi marquée.* » [Lagrange H., 2007]. En effet les comportements sont partout sexués, nul ne peut affirmer qu'il n'est pas conditionné par le rôle et le statut qu'attribue la société à son sexe. Cependant le contrôle qui régit les déplacements des jeunes gens semble ici d'autant plus prégnant.

b) Des lieux et des groupes qui font peur.

L'observation des comportements dans l'espace permet d'identifier les modalités et formes d'expression de ce que l'on pourrait appeler *la différenciation sexuée des territoires*. L'espace est façonné par les normes et les représentations genrées. L'analyse des pratiques doit donc accompagner l'analyse de discours.

Aux Mureaux il semble que la peur soit à l'origine de certains comportements d'évitement et de repli. Ce sont majoritairement les filles qui redoutent, et donc évitent certains lieux associés à des pratiques biens particulières (relations sexuelles, consommation de drogues,...). Il ne s'agit pas de juger ces actes, ni de découvrir la part de mythe et de réalité de tels évènements en de tels lieux, mais de comprendre en quoi la perception de ces espaces influence les comportements et représentations des jeunes filles. A la question « *Dans ton quartier, y a-t-il des lieux dans lesquels tu évites d'aller ?* » 19% d'entre elles, contre 12% des garçons répondent *Oui*.

Les réponses à la seconde partie de la question (*Si oui lesquels et pourquoi ?*) démontrent que les lieux redoutés sont des espaces obscures (cave, halle, bois, nuit), très souvent associés à des rassemblements d'individus (de jeunes hommes plus particulièrement). Par exemple, ces jeunes lycéennes n'aiment pas aller dans :

« *les lieux où il y a trop de garçons* » (Fille, Bécheville, 19 ans)

« *les caves il y a trop de mecs* » (Fille, Les Bougimonts, 17 ans)

« les caves et les lieux fréquentes par beaucoup de garçons » (Fille, Les Musiciens, 18ans)

« trop d'hommes » (Fille, Les Musiciens, 18 ans)

La cave est le lieu sur lequel se cristallisent toutes les peurs. La quasi-totalité des jeunes filles interrogées vivant dans la Zus évoque les groupes de jeunes garçons, qui tantôt « pour trainer » tantôt pour « mater des films », s'y réunissent régulièrement. Certains récits font état d'histoires bien plus sordides que le simple visionnage de film pornographique⁷³. Bien que ces éléments fassent incontestablement partie du contexte local, puisque ces jeunes filles vivent en associant cet espace à ces comportements, il nous est difficile de les appréhender. Les discours permettent de rendre compte des représentations, mais leur véracité ne peut être ni vérifiée ni analysée. La peur des jeunes filles, sans aucun doute justifiée par une ambiance particulière le soir, et dans certains lieux du quartier, peut également avoir été entretenue par les représentations véhiculées par le discours dominant sur « la banlieue ». La place que prit la thématique des tournante dans les médias dès le début des années 2000 est un des exemples les plus frappants. Espace obscur, à l'abri du regard des adultes et des représentants de l'Etat, la cave est un véritable objet de fantasme dans la cité.

D'autres lieux sont clairement identifiés comme des espaces d'hommes dans lesquels une femme ne se sent pas bien, car elle n'est pas la bienvenue. Le cas le plus emblématique est sûrement celui du bar-tabac. Comme l'illustre Sana lors de notre entretien, lieu de socialisation traditionnelle, le café est aux Mureaux un espace réservé au sexe masculin.

« J'aime pas aller dans les cafés, il n'y a que des hommes, on ne se sens pas bien » (19 ans, Les Bougimonts)

Les femmes discutent dans la rue, ou chez elles (ce qui, ici, ne peut être qu'une supposition car nous n'avons jamais pénétré dans aucun foyer) mais jamais dans des bars. Inversement les lieux de commerce ou les administrations publiques semblent être des espaces dans lesquels les filles sont plus à l'aise. Nous supposons que leur présence est légitimée par un l'objectif clairement identifiable (faire des achats ou des démarches). Enfin les jeunes filles n'occupent pas l'espace public au sens premier du terme. C'est à dire qu'elles ne stationnent pas en bas des immeubles, ni dans les quelques espaces verts présents dans la cité. Elles passent, vont d'un lieu à un autre. Elles n'ont parfois aucun but réel, mais s'inventent des itinéraires et des destinations.

⁷³ Nous avons à plusieurs reprises recueillis des confidences à propos de relations sexuelles, plus ou moins consenties, se déroulant dans les caves de certains bâtiments. Comment se positionner face à ce type de déclaration ? Comment discerner la vérité de la rumeur ? Telles sont les questions auxquelles, il faut le reconnaître, nous n'avons pas de réponse.

C'est ainsi que Karina et Amara, deux jeunes collégiennes rencontrées à plusieurs reprises et avec qui nous avons pu discuter un peu plus longuement, expliquent pouvoir et aimer « *faire des tours* », aller d'un endroit à un autre dans la ville, sans vraiment avoir de destination claire et définie.

Aux Mureaux, les filles et les garçons ne semblent pas appréhender l'espace public de la même façon. Les *rappports de sexes* font la ville dans le sens où certains lieux sont plus ou moins réservés à un sexe plutôt qu'un autre. Cependant les jeunes Muriautin-e-s ont en commun certaines réalités sociales et territoriales. Il convient donc de nuancer nos propos en rappelant que si le sexe différencie les individus, leur tranche d'âge et leur sentiment d'appartenance au territoire peuvent aussi les réunir autour de pratiques et de représentations communes.

c) Quand le « capital d'autochtonie » permet de dépasser les clivages sexués.

Le concept de « capital d'autochtonie » a été utilisé pour la première fois dans un article de Jean-Claude Chamboredon et Michel Bozon publié en 1980 [Retière J-N, 2003]. D'après Jean-Noël Retière il permet de penser la place centrale que revêt le fait et/ou le sentiment d'appartenir à l'espace local dans la compréhension des phénomènes sociaux. Le concept de « capital d'autochtonie » nous permet de nuancer quelque peu notre analyse de la différenciation sexuée de l'espace urbain, et ce par une analyse de l'espace vécu à plus petite échelle. Nous avons pu constater qu'aux rapports sociaux de sexe des jeunes muriautins correspondent des processus de différenciation spatiale très marqués dans les quartiers, mais qu'en est-il du sentiment d'appartenance à sa ville ou sa cité ? Face aux stigmates que nous savons associés à ces espaces, le « capital d'autochtonie » ne permet-il pas de dépasser certains clivages ? N'est-il pas parfois plus important d'appartenir à la catégorie « des jeunes » plutôt que d'être une fille ou un garçon ? Considérer les jeunes comme un groupe uni par certaines pratiques de l'espace ne signifie pas une remise en cause totale de ce qui précède, mais plutôt une nouvelle appréciation des rapports sociaux, qui ne peuvent sûrement pas se résumer aux seules différences entre sexes. Pour reprendre les propos d'Erving Goffman nous avons vu que ces jeunes sont « *ensemble-séparés* »⁷⁴, mais ne sont-ils pas aussi et/ou parfois « *ensemble-ensemble* » ?

Les termes utilisés par les jeunes pour nommer leur quartier de résidence constitue l'un des témoins de leur intense sentiment d'appropriation. Ils déclarent habiter « *Bèch-Béché* »

⁷⁴ Goffman Erving, 2002 [1977 en anglais], *L'Arrangement des sexes*, traduit par Hervé Maury, présenté par Claude Zaidman, Paris, La Dispute.

(pour Bécheville), « *la VB* » (pour la Vigne Blanche) ou bien « *BougiStar* » (pour les Bougimonts). Les quartiers ont des surnoms, des noms de codes qui se retrouvent sur les murs des bâtiments en cours de démolition, les cartables et les agendas des collégiens ou bien les pages d'accueil des blogs des jeunes Muriautins et Muriautines.

Bécheville, un village dans la ville.

Le quartier de Bécheville est situé au Sud-est de la ville, un important dénivelé le sépare du reste de la commune. Cette rupture topographique à longterm a été interprétée par ses habitants comme une fracture symbolique de l'isolement du quartier. Il fallait « *descendre en ville* » ou bien « *monter au quartier* » nous a-t-on souvent confié. L'intensification des liaisons de bus a, depuis deux ans, « désenclavé » le quartier, auparavant seulement desservi par quelques bus le matin et le soir.

D'après certains habitants Bécheville peut tout à fait se suffire à lui-même. On y trouve des commerces, des écoles, un collège, une pharmacie et son marché du samedi matin. La composition particulière de la population, quasi-exclusivement maghrébine, concourt peut être en partie à son organisation souvent comparée à un village, voire « au bled », par les habitants de différents quartiers des Mureaux.

Enfin l'existence du « maire de Bécheville », Monsieur Tayeb, illustre avec force le sentiment d'appartenance partagé par les résidents de ce quartier. Cet homme n'a aucune légitimité ni responsabilité officielle, mais il est parfois le médiateur de conflits entre habitants.

Au vu des données récoltées grâce au questionnaire et aux entretiens, les jeunes collégiens et lycéens scolarisés aux Mureaux semblent tous relativement mobiles. Parmi les 101 élèves de notre panel, à la question concernant les lieux fréquentés dans la ville⁷⁵, 70 ont cité plus de trois quartiers différents, alors qu'ils ne sont que 3 à avoir déclaré ne pas fréquenter d'autres quartiers que le leur. Cependant ces adolescents se rendent majoritairement dans les autres quartiers du Sud-est de la commune, mais très peu dans le reste de la ville. La retranscription de phrases issues d'entretiens ou de discussions libres illustre notre réserve quant à l'appropriation de l'ensemble de l'espace urbain par les jeunes résidant dans les quartiers Sud.

⁷⁵ Les jeunes devaient citer le nom des quartiers des Mureaux ils se rendent, ainsi que le(s) motif(s) de ces déplacements.

« Il n'y a rien à faire là bas [centre-ville] » (Fille, 16 ans)

« le centre ? Non, pourquoi veux tu que j'y aille, il n'y a rien là bas » (Garçon, 17 ans)

« De l'autre côté de la gare? Non j'y vais jamais, y a que des vieux et des riches là bas » (Garçon, 16 ans)

« Moi je fais le quartier-la gare, la gare-le quartier. Je préfère aller à Paris, y a rien dans l'centre. » (Fille, 17 ans)

L'ensemble de ces propos démontre que le centre ville n'est pas un espace fréquenté par ces jeunes, et ce ni par les filles ni par les garçons. Inversement les adolescent-e-s vivant dans le centre ville, ou dans les autres quartiers relativement favorisés, ne se rendent que très rarement dans les quartiers Sud de la ville. La pratique de l'espace des jeunes reflète donc en partie les logiques socio-économiques locales.

Le rejet et la peur du local, entre méconnaissance et a priori :

Marie, est une jeune fille de 17 ans, résidant dans la zone pavillonnaire entre la voie ferrée et la Zus. Elle ne connaît presque personne aux Mureaux car elle a toujours été scolarisée dans des établissements privés hors de la commune. Elle se rend actuellement au lycée Notre Dame à Verneuil-sur-Seine, cet établissement, privé et catholique, accueille chaque année des dizaines de Muriatins⁷⁶.

« Je n'aime pas Les Mureaux. Je ne connais personne ici. Je ne traîne pas au Mureaux moi. Je vais parfois au cinéma, mais vraiment pas souvent [...] cela va peut-être te choquer mais je n'aime pas les gens ici. [...] Dès que je pourrai je partirai, même si ce n'est pas loin, à Verneuil, Meulan, je ne sais pas. [...] ». Nous confie-t-elle avant de préciser « Je ne peux inviter personne chez moi. Les gens ne veulent pas venir, ils ont peur. L'autre jour j'ai voulu inviter une amie, et bien elle n'a pas pu car lorsque que sa mère à appris que j'habite les Mureaux elle le lui a interdit. [...] la ville a mauvaise réputation [...] je sais qu'il ne faut pas croire tout se qui se dit et avoir peur de tout mais quand même... »

Cette jeune fille réside aux Mureaux sans habiter la ville. C'est-à-dire qu'elle ne pratique aucun espace, aucun lieu, ne rencontre personne des Mureaux. Existe un cercle vicieux qui de la honte à la peur et au rejet l'incite à ce projeter dans un ailleurs, un hors Mureaux.

⁷⁶ Bien qu'il nous ait été impossible d'obtenir le nombre précis de jeunes Muriatins scolarisés dans ce type d'établissements, notre pratique du terrain et nombreuses rencontre d'acteurs nous permettent d'affirmer que le cas de cette jeune fille n'est pas un cas isolé.

Le principe de citoyenneté développé par plusieurs géographes⁷⁷ travaillant sur le droit à la ville et les processus de ségrégation urbaines pourrait être mobilisé. Par opposition au simple fait d'être urbain, le citoyen participe à la construction de la vie en ville, des représentations du territoire et de la sociabilité locale. En ce sens cette jeune fille Murioutine serait urbaine, mais pas citoyenne. Les jeunes issus de familles privilégiées sont inscrits dans des établissements scolaires privés en dehors de la commune. Leurs espaces de loisir et de socialisation sont ailleurs. La ville des Mureaux est un lieu de repos nocturne mais l'appropriation de l'espace reste faible et circonscrite à leurs quartiers de résidence. Les logiques de classe transcenderaient-elles les rapports de sexe ? Ou bien est-elle, comme beaucoup d'études féministes actuelles⁷⁸ aiment à le rappeler, un facteur de plus. Une oppression ne remplacerait pas l'autre, elles se superposeraient.

Précisons qu'il existe certains lieux dans lesquels se rassemblent des jeunes issues de différents quartiers et de milieu socio-économiques. Les activités proposées à l'Espace Gérard Philippe, situé sur le boulevard entre le centre ville et le quartier des Bougimonts, attirent par exemple des jeunes du centre, de la gare, de la cité Renaud, des Bougimonts et de la Vigne Blanche. Les représentations et pratiques de l'espace instaurent une séparation entre les quartiers relativement privilégiés et ceux davantage marginalisés, or nous avons pu constater que les frontières sont multiples et mobiles.

Comprendre les mécanismes socio-spatiaux de la *domination masculine* implique de penser les rapports de sexes comme des enjeux de pouvoir et de prise de contrôle du territoire. Nous avons pu identifier certains des mécanismes de la construction du genre au niveau local. Ainsi le pouvoir des garçons sur l'espace public serait une réaction directe de la violence sociale subie. L'exclusion et la stigmatisation qui les affectent engendrent souffrance et rejet de l'autre, ici du sexe féminin. Avoir décrypté certains des mécanismes de la construction socio-territoriale du genre doit maintenant nous permettre d'en analyser les conséquences directes sur la vie affective et sexuelle des adolescents. La santé ne serait-elle pas une thématique sur laquelle ces processus de différenciation se cristallisent, voire par laquelle ils se créent ? D'un point de vue social la différenciation ne serait-elle pas aussi une limitation à la liberté, à l'épanouissement et donc à la santé de ces jeunes ?

⁷⁷ Entre autres travaux nous pourrions citer ceux de Henri Lefebvre, Thierry Paquot ou Philippe Gervais Lambony. Nous n'avons eu ni l'occasion ni le temps d'étudier précisément l'ensemble des théories de ces auteurs. Cette remarque doit être comprise comme l'identification d'une piste de réflexion rien ne reste à exploiter.

⁷⁸ Entre autres auteur(e)s nous pourrions citer Claire Hancock, Angela Davis, Hazel Carby ou Colette Guillaumin.

Il convient alors de se demander si les processus de différenciation sexuée des rôles et des espaces ont des conséquences directes sur les constructions locales de santé, et donc ici, sur les comportements liés à l'amour et la sexualité des jeunes Muriatins et Muriatines.

B. Quand le système Genre/Territoire façonne l'individu : vers l'identification d'une sexualité locale ?

Le genre, ou plutôt ses processus de construction socio-territoriale, nous est apparu utile à la compréhension des processus de différenciations spatiales. La ville des Mureaux, espace morcelé par des logiques économiques et sociales, est également le produit et l'enjeu de rapports sociaux de sexe à l'origine de fractures dans l'espace public. Il convient désormais de se demander si le contexte territorial marqué par ces mécanismes de différenciation sexuée des espaces et des pratiques est favorable ou non à l'épanouissement, donc à la santé des adolescent-e-s des quartiers Sud de la ville. En quoi ce contexte conditionne-t-il leur vie amoureuse et sexuelle ?

L'état de santé d'un individu est intimement lié à son lieu de résidence, de travail ou d'apprentissage, de loisir,...etc. La santé, ici les comportements liés à l'amour et la sexualité, est multifactorielle. Il n'existe aucune causalité unique et directe. Les facteurs environnementaux, sociaux, culturels, économiques mais aussi, et nous tenterons ici de le démontrer, des rapports sociaux de sexe sont à prendre en compte. Il s'agit d'identifier, et de décrire, certains des éléments à l'origine des comportements directement liés à l'amour et la sexualité des adolescent-e-s. L'objectif est de mettre en valeur les proximités ou décalages entre représentations et pratiques.

La santé, élément essentiel de la vie économique, sociale et politique, est également un facteur déterminant de la structuration de l'espace [Salem G., in Levy J., Lussaut M., 2003]. Il convient donc de s'interroger sur le rôle des comportements liés à l'amour et la sexualité dans la structuration de l'espace de local. Nous verrons qu'en réponse au mal être et à la frustration, les jeunes mettent en place des stratégies d'éloignement ou de fuite, qui loin d'augurer la «*mort du territoire*»⁷⁹, semblent renforcer la possibilité d'ancrage.

⁷⁹ Avec l'essor des flux de toutes sortes (commerciaux, informationnels, etc.) nous assisterions à la fin (ou la mort) des territoires, et l'avènement des multiples frontières. Cette hypothèse était défendue dans les années 90 par une abondante littérature (géographes, politologues, économistes, ...).

I. Les corps et les cœurs se cachent: la puissance des normes sur les « stratégies de prévention ».

Le « *cadre normatif de la sexualité influe sur les stratégies de prévention que les individus sont susceptibles d'adopter* » [Spencer B., 1993]. Parler de « *stratégies de prévention* » plutôt que de moyen de prévention, permet d'ajouter aux possibilités matérielles (préservatifs,...) les comportements (préservation de la virginité physiologique, injonction à la virilité, violence...) ou les croyances et représentations. Enfin les stratégies de prévention peuvent être restreintes par des facteurs extérieurs. Nous avons délibérément choisi de n'aborder jusqu'alors l'amour et la sexualité, donc la santé au sens large, qu'à travers les normes sociales, dont les rapports sociaux de sexe nous sont apparus déterminants. Cependant les « risques » sanitaires font irrémédiablement partie du contexte dans lequel chaque jeune vit aujourd'hui. Dans les messages s'adressant aux adolescent-e-s la sexualité est le plus souvent abordée sous le seul angle du risque. Grossesses non-désirées, virus VIH-SIDA ou autres maladies sexuellement transmissibles sont au cœur des campagnes de préventions nationales et régionales.

Les comportements des adolescents en lien avec la sexualité et la « prévention » dépendent autant des recours aux soins disponibles _ qui ici comprend davantage un accès à l'information qu'un soin à proprement dit_ que des normes locales qui les entravent ou les favorisent. La notion d'accessibilité doit être questionnée. Cette démarche implique de s'interroger sur le poids des normes sociales et culturelles ainsi que sur les pratiques et les représentations des jeunes en matière d'amour et de sexualité.

a) Le corps et la sexualité : les mots interdits du foyer ?

Le contexte familial serait l'un des premiers facteurs à prendre en compte dans l'analyse des comportements liés à la sexualité. Le dialogue, ou au contraire le poids des tabous au sein des familles conditionneraient les savoirs et pratiques des jeunes [Le Gall D., Le van C., 2007 ; Birraux A., Lauru D., 2010]. La famille, premier espace de socialisation, est le lieu d'apprentissage privilégié. Or le corps et son fonctionnement, notamment son rôle dans les mécanismes de procréation et de plaisir sexuel, n'est pas un sujet anodin.

« Ici on ne parle pas de ça »⁸⁰

Le pronom « ça » est très souvent présent dans les discours des jeunes rencontrés. Nommer le corps, l'acte sexuel, le désir ou la jouissance fait peur ou honte, et donc ne se fait pas. Ces choses là, pour reprendre une autre formule souvent usitée par nos interlocuteur-riche-s, se pensent mais ne se disent pas.

« Chez nous on n'en parle pas »

« C'est tabou dans notre culture »⁸¹

« C'est par respect des parents.... tu comprends »⁸².

Le sexe et l'amour sont des sujets tabous au sein de la majorité des familles. Le manque de communication, voire l'absence totale de communication entre les enfants et leurs parents est manifeste. Bien qu'il s'agisse d'un sujet certainement « délicat » dans tous les milieux, il semble qu'aux Mureaux le non-dit soi généralisé.

Le tableau 5 présente l'ensemble des réponses obtenues à la question « Chez toi parles-tu de sexualité avec ta mère, ton père, ton/tes frère(s), ta/tes sœur(s), autre(s) personnes, ou bien tu n'en parles jamais ? ». Chaque élève avait la possibilité de cocher plusieurs réponses.

La majorité de ces jeunes ne parle jamais de sexualité dans leur foyer (55% des jeunes, filles et garçons confondus). Néanmoins les filles parlent légèrement plus de sexualité avec une personne de leur foyer que ne font les garçons. Tous interlocuteurs confondus elles sont en effet 50,8% contre 44% d'entre eux à déclarer parler de sexualité dans leur foyer quelque soit l'interlocuteur. Enfin d'après ces résultats le sexe est déterminant dans le choix de l'interlocuteur auquel le jeune, ou la jeune, préfère s'adresser. Les filles parlent d'avantage à leurs sœurs (15,4%) qu'à leurs frères (1,5%), inversement les garçons se confient davantage à leurs frères (16%) qu'à leurs sœurs (2%).

⁸⁰ Nous ne citons pas la source de cette phrase car de nombreux interlocuteurs l'on prononcée. Elle est ici considérée comme une représentation, une icône des propos de multiples jeunes avec qui nous sommes entretenus.

⁸¹ Les références à « la culture » sont récurrentes. Que faire de cette déclaration? Que signifie « notre culture » pour des jeunes qui pour la plus part ont des parents nées à l'étranger tout en étant eux même nées en France ? Non-spécialiste, nous n'engagerons ni débat ni argumentaire. Boite noire sujette à toutes les dérives et réinterprétations nous éviterons toute conclusion. Trop souvent évoquée par nos interlocuteurs il nous était pourtant impossible de ne pas l'aborder.

⁸² Ces propos sont issus d'un entretien collectif auprès de quatre jeunes filles du lycée Jacques Vaucanson.

Tableau 5 : avec qui parler de sexualité dans son foyer ?

		Effectifs	Pourcentages
Mère	F	11	17% ⁸³
	M	7	14%
	Total	18	
Père	F	1	1,5%
	M	0	0%
	Total	1	
Frères	F	1	1,5%
	M	8	16%
	Total	9	
Sœurs	F	10	15,40%
	M	1	2%
	Total	11	
Autres	F	10	15,40%
	M	6	12%
	Total	16	
Jamais	F	32	49,2%
	M	31	62%
	Total	63	55%

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS par Faure E.

Largement abordée par les campagnes de promotion de la santé, et directement associée à la sphère médicale, le sujet de la contraception est-il plus facilement abordé au sein des foyers des jeunes Muriautins interrogés ?

La contraception regroupe tous les moyens permettant de provoquer une infécondité temporaire dans le but de ne pas avoir d'enfant. La contraception suppose donc une vie sexuelle active, ce qui pourrait en partie expliquer que parler de contraception semble pour ces jeunes plus difficile que de parler de sexualité en général.

Le tableau de la page suivante présente les réponses obtenues à la question « *Chez toi parles-tu de contraception avec* », comme pour la question précédente les élèves ont eu la possibilité de cocher plusieurs réponses.

⁸³ Lecture du tableau : 17% des filles ont déclaré parler de sexualité avec leur mère.

Tableau 6: avec qui parler de contraception dans son foyer ?

		Effectifs	Pourcentages
Mère	F	6	9,2%
	M	2	4%
	Total	8	
Père	F	1	1,5%
	M	0	0%
	Total	1	
Frères	F	1	1,5%
	M	5	10%
	Total	6	
Sœurs	F	6	9,2%
	M	1	2%
	Total	7	
Autres	F	9	13,8%
	M	2	4%
	Total	11	
Jamais	F	42	64,6%
	M	40	80%
	Total	82	

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS par Faure E.

Parmi les élèves interrogés, 71,3%(filles et garçons confondus) n'a jamais parlé de contraception à son domicile. Les garçons sont de nouveaux plus nombreux que les filles à ne jamais en parler (respectivement 80% contre 64,6%).

C'est pourtant durant cette période de la vie que les jeunes découvrent leur corps et se posent des questions sur son aspect et son fonctionnement. Aux Mureaux comme ailleurs, l'adolescent a envie, et besoin, de parler de sexe. La majorité des lycéen-ne-s et collégien-ne-s rencontré-e-s parlent de sexualité et d'amour sans nommer le corps, le désir ou le plaisir. Paradoxalement tout se dit sans mots, ou plutôt avec d'autres mots. En effet les termes employés par ces adolescents transparissent leurs questionnements, inquiétudes, peurs ou dégouts. Le vagin, par exemple, est appelé « trou », « gouffre », « canyon », « chatte » ou plus pudiquement « ça ». La vulgarité est souvent utilisée car elle permet de détourner les interdits, la honte et la gêne.

Aux Mureaux les tabous sur le corps et la sexualité sont souvent associés à la question religieuse. La formule « *c'est harām* » est très souvent utilisée par les jeunes, à l'oral comme à l'écrit (dans les réponses aux questionnaires). Le mot harām (حَرَام [ḥarām]) a deux sens en arabe : il signifie l'interdiction, l'illégal et l'illicite mais qualifie également tout ce qui est sacré, inviolable. Au-delà de son caractère religieux le mot illustre tout à fait les difficiles rapports qu'on les jeunes au corps et à la sexualité. Cependant la religion musulmane n'est bien évidemment pas la seule à réglementer les rapports entre sexes. Au cours d'une intervention dans le lycée François Villon alors qu'un des élèves s'était mis à part et ne semblait pas vouloir participer au débat, un de ses camarades déclara « *c'est normal, il est trop catho lui* » (Garçon, 16 ans).

La religion, un terrain d'étude dangereux ?

Mesurer l'influence de la religion dans les comportements des adolescents est une entreprise complexe et délicate⁸⁴ qui ne peut être traitée ici. Il est pourtant vain de vouloir nier son importance alors que 75,5% des jeunes Muriatins se déclare religieux (élèves ayant coché une des religions dans la liste proposée), et 70% considère qu'elle est « très importante »⁸⁵ dans leur vie.

La religion est sans aucun doute un élément de contexte que ne peut omettre le géographe, et peut être d'autant plus le géographe de la santé. A l'image de travaux entièrement consacrés aux liens entre sexualité, santé et religion⁸⁶, il nous semble que cette problématique réclame un raisonnement approfondie et spécifique.

Enfin l'analyse des comportements liés à l'amour et la sexualité ne peut négliger l'importance du cadre de vie concret des adolescent(e)s. Le manque d'intimité semble être généralisé. Aux Mureaux la majorité des jeunes gens appartiennent à des familles nombreuses (en 2007 entre 20 et 40% des familles résidant en Zus sont considérées comme « famille nombreuse » par

⁸⁴ Nous souhaitons éviter toute surenchère dans la stigmatisation de la religion musulmane qui dans le contexte politique et sociétale français actuel nous semble des plus dangereux.

⁸⁵ La question est en deux parties. Dans un premier temps le jeune devait indiquer sa religion parmi la liste suivante : catholique, musulmane, protestante, juive, autre, aucune ; puis dire si cette dernière était : très importante, importante, pas importante.

⁸⁶ Entre autres références : *Religion et santé sexuelle et reproductive des jeunes. Analyse d'une relation aux enjeux multiples*. Document élaboré par Interarts dans le cadre du projet « Culture et Développement: apprendre à partir des procédés culturels: les jeunes du secteur informel et la santé sexuelle et reproductive à Mopti (Mali) ». Janvier 2010. « Quels liens entre religieux et santé ? », *La Santé de l'Homme*, Numéro 406 (Mars-Avril 2010).

l'Insee⁸⁷). Nous pouvons supposer⁸⁸ que le partage de la chambre (43% des jeunes de notre panel déclare partager leur chambre avec au moins une autre personne) ne garantit pas toujours l'intimité nécessaire aux discussions sur ces sujets.

« La sexualité n'a pas sa place ici » (Madame L, assistante sociale)

Cette phrase, prononcée par l'assistance sociale intervenant dans un des établissements scolaires de la ville, fait écho à la complexité de la vie amoureuse des jeunes Muriautin-e-s. Une double lecture de l'expression « ne pas avoir sa place » semble pouvoir l'illustrer. Premièrement la sexualité n'a physiquement « pas sa place » car le manque d'intimité limite les rencontres et les rendez-vous (ce premier sens est celui qu'attribuait notre interlocutrice à sa phrase). Deuxièmement la sexualité « n'a pas sa place » car est socialement et culturellement rejetée ou tue.

Le foyer n'est pas un lieu où l'accès à l'information est libre et décomplexé. Il convient alors de se demander si les animateurs de quartiers, infirmières scolaires ou médecins généralistes sont des interlocuteurs d'avantage sollicités par les jeunes.

b) Le cadre normatif local : une entrave à l'accès à l'information et la prévention institutionnalisée ?

Bien que l'offre de soins ne soit pas équitablement répartie au sein de la ville, les jeunes Muriautin-e-s disposent de services variés dans un périmètre relativement proche. Pourtant chaque individu ne réagit pas de la même façon à l'offre de soins qui est à sa disposition. L'adéquation entre offre, besoin et demande de soin n'est pas automatique. Les tabous liés au corps ou à la médecine peuvent être constitutifs des diverses réactions individuelles et collectives.

Les médecins généralistes, les infirmières scolaires et les pharmaciens nous sont apparus comme les trois professionnels de santé les plus enclins à servir de relais d'information auprès de notre population cible. L'unique gynécologue n'a pas été inclus à cette analyse puisque parmi les 65 jeunes filles, une seule a déclaré s'être déjà rendue dans son cabinet. Les prix pratiqués et sa spécialisation dans l'assistance médicalisée à la procréation expliquent certainement que son aire de recrutement soit essentiellement hors des Mureaux.

⁸⁷ Selon l'Insee est considérée comme famille nombreuse toute celle comprenant au moins 3 enfants de moins de 25 ans à charge.

⁸⁸ Cette piste serait à approfondir par une étude plus spécifique sur les « conséquences sanitaires » de l'environnement familiale de jeunes gens.

L'entretien individuel réalisé à son cabinet nous l'a confirmé. Le tableau suivant présente les réponses à la question : « *As-tu déjà parlé de sexualité ou de contraception avec...* ». Les jeunes devaient ensuite cocher *Oui* ou *Non* pour chacun des trois professionnels de santé.

Tableau 7 : professionnels de santé : des interlocuteurs mobilisés pour parler de sexualité ?

	OUI	NON	Nd ⁸⁹	total
Parler de sexualité avec son pharmacien	0	98	3	101
Parler de sexualité avec son médecin	5	93	3	101
Parler de sexualité avec l'infirmière scolaire	21	77	3	101

Sources : questionnaires lycée et collège, mars 2011, Les Mureaux. SPSS, Excel par Faure E.

La pharmacie ne semble pas être perçue comme un lieu ressource. Les jeunes la considèrent avant tout comme un commerce, et non pas un lieu où l'on peut obtenir des informations et des conseils en termes de sexualité. A la question « *Vous semble-t-il que les adolescents s'adressent souvent, parfois ou jamais à vous pour des questions liées à la sexualité ?* », sur les 8 pharmaciens de la ville, 5 ont répondu « parfois », et 3 « jamais ». Evoquant souvent un manque d'intimité et de temps ces praticiens confirment les déclarations des jeunes interrogés par questionnaire. Enfin un seul des 8 pharmaciens estime que la vente de préservatifs est l'occasion de parler de contraception avec des jeunes.

Nous nous sommes alors demandé si l'intimité du cabinet médical, et la relation de confiance souvent établie entre le médecin généraliste et son patient pouvaient faciliter ce type de conversation. Aux Mureaux cela ne semble pas être le cas puisque que 90,4% des jeunes interrogés déclarent n'avoir jamais abordé ce sujet avec leur médecin généraliste. Les professionnels rencontrés lors d'entretiens individuels le confirment. Certains, un peu gênés parfois, déclarent qu'il « *est très difficile d'aborder ce sujet avec les jeunes* » ou bien qu'ils ne savent « *pas comment s'y prendre avec eux ... c'est délicat* ». Le caractère « *trop peu médical* » semble faire de la sexualité un sujet difficile à aborder. Afin de dépasser cette difficulté l'un des médecins rencontré utilise la prescription du vaccin contre les papillomavirus pour introduire le sujet.

Nous avons pu constater l'existence d'un décalage entre le discours des médecins hommes et des médecins femmes. Elles sont plus nombreuses à déclarer qu'elles abordent relativement souvent le sujet, et ce davantage avec des jeunes filles que des jeunes garçons.

⁸⁹ Nd : non disponible, nombre d'élèves n'ayant pas répondu à cette question.

Le fait que la jeune fille soit la « cible » privilégiée des moyens de contraception, donc plus naturellement encouragée à aborder la sexualité avec son médecin pourrait expliquer cette différence. La question du genre de l'interlocuteur est donc une nouvelle fois au cœur de notre problématique. La médecin, comme la géographe, aurait-elle « naturellement » ou « socialement » plus de facilité à parler d'amour et de sexualité que leurs confrères hommes ?

Ce sont finalement les infirmières scolaires, qui partageant le quotidien des jeunes scolarisés, sont davantage sollicitées par les jeunes. Parmi les adolescents interrogés 26,5% ont déclaré avoir déjà parlé de sexualité avec l'une d'entre elles⁹⁰. Le lieu (intime mais proche), les horaires en adéquation avec les emplois du temps des jeunes et la gratuité de ce recours sont certainement quelques-uns des éléments permettant de l'expliquer.

Pour les pharmaciens comme pour les médecins généralistes la gêne à aborder le thème de la sexualité semble à la fois provenir des tabous véhiculés par les jeunes que de ceux difficilement surmontables par les professionnels. Certaines stratégies sont mise en place, mais cela ne semble pas combler totalement l'absence de discussion. Globalement les jeunes se tournent peu vers les professionnels de santé.

c) La méconnaissance des corps.

Les tabous et la gêne entraînent bien souvent l'ignorance. Il ne s'agit pas d'obtenir une évaluation exhaustive de l'état du savoir des jeunes en termes de sexualité. Néanmoins cette démarche prospective est nécessaire à l'identification des conséquences des constructions locales du genre sur la santé _ ici les comportements liés à l'amour et la sexualité. Les diverses interventions en classes, les résultats des questionnaires ainsi que l'organisation de groupes de paroles permettent d'établir un résumé des pratiques et connaissances.

Les adolescents rencontrés connaissent très peu leur anatomie, ou physiologie. Le fonctionnement des cycles menstruels est par exemple très peu assimilé, y compris par les jeunes filles. Il existe ensuite une flagrante confusion entre le vagin (sexe féminin, et donc organe génital interne au corps) et la vulve (partie extérieure). Enfin reprenant les propos des infirmières travaillant au Centre de dépistage anonyme et gratuit (Centre Brigitte Gros) « *les jeunes sont informés, mais sûrement mal informés...ils mélangent tout, ou ne retiennent que la moitié des informations* ».

⁹⁰ Fait commun dans la profession, toute les infirmières, scolaire ou non, sont des femmes.

Les interventions « d'éducation à la vie sexuelle et affective »⁹¹ réalisées au lycée François Villon se sont adressées à des élèves de classe de première. Ils avaient tous déjà assisté à des cours de biologie sur la procréation, ainsi que pour certains, à ce même type d'intervention plus tôt dans leur scolarité. Or ces jeunes ignorent beaucoup des corps du sexe opposé au leur, et plus marquant encore, ne connaissent pas non plus leur propre corps. En début de séance chaque jeune était invité à écrire sur un morceau papier une ou plusieurs questions. Sur 41 questions ainsi récoltées, 13 portent sur les maladies sexuellement transmissibles (MST), 13 sur la contraception, 6 sur la physiologie ou la morphologie, 3 sur la virginité, 3 sur « la première fois », 2 sur l'orgasme et 1 sur l'avortement.

Les thématiques les plus récurrentes sont donc aussi celles qui sont le plus souvent documentées dans les campagnes nationales ou régionales. Inversement le désir ou le plaisir sont très rarement abordés par les jeunes. S'il est parfois difficile de mettre des mots sur le corps et son fonctionnement, cela l'est d'autant plus pour les sentiments et sensations. Les deux sexes sont concernés mais les garçons semblent davantage inhibés. Entre sacralisation du corps de la femme et désir frustré de sexualité, ils ont souvent bien du mal à exprimer leurs doutes et impressions.

Enfin la méconnaissance du corps et les difficultés à parler de désir et de plaisir réciproques sont accentuées par les représentations et symboles véhiculés par les films pornographiques. Les garçons probablement beaucoup plus que les filles⁹² les visionnent abondamment. Dans un contexte, qui nous l'avons vu, ne favorise pas l'échange et la relation amoureuse, la pornographie est l'un des objets importants de l'assouvissement des désirs et des fantasmes. *« la sexualité ne peut être que fantasmée par ces jeunes dont l'éducation sexuelle se réduit par ailleurs à des cassettes vidéo ou des films de basse qualité sur le Net. Ceux-ci véhiculent une image violente et trash des rapports sexuels, où la femme n'est qu'objet de soumission et l'homme, un mâle performant. »* [Chaumont F., 2009, pp177]. L'abondance de la sexualité que les jeunes des Mureaux observe et fantasme par les films pornographiques peut-elle combler la frustration de leur propre pratique sexuelle ? Nous nous permettrons d'en douter. Sans jugement critique ni expérience la consommation de ces médias aboutit bien souvent à une image totalement déformée de la masculinité et la féminité. Le corps devient objet dénaturé, décharné.

⁹¹ Formule consacrée pour ce type de séances aujourd'hui obligatoires. Elles sont le plus souvent prises en charge par des infirmières scolaires ou rattachées au planning familial, des conseillères conjugales et familiales ou bien des sages femmes.

⁹² Nous ne disposons d'aucun éléments fiable nous permettant d'affirmer catégoriquement que les filles ne regardent pas ces médias, ni d'aucune données chiffrées évaluant la part de chaque sexe dans cette pratique.

Des éléments de contexte difficilement appréhendable.

Des faits de prostitution de jeunes filles (lycéenne ou collégiennes) nous ont été rapportés par différents acteurs locaux. Les cages d'escaliers de bâtiments, locaux techniques et caves des immeubles seraient, entre autres lieux, des espaces propices à ces pratiques. Il nous est bien difficile de mesurer la véracité de ces discours, de distinguer le fantasme (surement lié à la récente médiatisation des « tournantes ») de la vérité, si triste et violente.

Le chercheur ne saurait se laisser aller à commenter chacun des faits divers associés à son terrain, or il nous semblait ici important de témoigner de l'existence de ces discours. Apparemment largement connu des jeunes, ce phénomène contribue incontestablement à la construction de leur représentations de la sexualité.

Les normes sociales ont donc une puissante emprise sur les représentations et les pratiques des jeunes en matière de « stratégies de prévention » des risques associés à la sexualité. Intimement liées aux représentations locales du genre, ces injonctions et tabous semblent également conditionner certaines attitudes de rejet de ce qui est considéré comme une transgression à l'ordre des sexes⁹³.

⁹³ Cette expression est utilisée par Geneviève Fraisse dans son ouvrage *La controverse des sexes* en référence aux aprioris et normes dominantes instaurant un rapport hiérarchique entre l'homme et la femme [Fraisse G., 2010].

II. Son corps, leurs corps : quand la méconnaissance entraîne peur et *a priori*.

L'affaiblissement des institutions encadrant traditionnellement la vie affective et sexuelle des individus, telle que l'Eglise ou le modèle familial patriarcal, est aujourd'hui relayé par la multiplication des références et sources d'information [Bozon, 2010]. Le manque de hiérarchisation de l'information et des discours est flagrant. D'après nos interlocuteurs la parole du médecin _ lorsqu'il est sollicité _ serait remise en cause par celle d'un ou d'une camarade, alors qu'internet ne met pas toujours à disposition les moyens d'évaluer la qualité et la fiabilité de l'information communiquée. Or les questions sans réponses et les *aprioris* non démentis sont bien souvent à l'origine de réactions de violence et de rejet.

a) Une contraception sous contrôle.

Nous pouvons nous demander pourquoi les normes et les pratiques liées la sexualité n'évoluent pas aussi vite qu'on pourrait le croire⁹⁴. Bien que les jeunes Muriatins ne sollicitent pas les professionnels locaux il existe en France de multiples autres moyens de s'informer. Or malgré l'ampleur des moyens de communications, des informations mise à disposition des jeunes dans notre société, les médecins et autres professionnels de santé locaux constatent chez les jeunes une différence très marquée entre les discours et les pratiques. Etre informé n'engendre pas forcément, ni automatique ou systématiquement, une pratique en adéquation avec ce savoir, et ce peut être d'autant plus à l'adolescence. Le préservatif et la pilule sont deux dispositifs qui permettent de se protéger de certains « risques » associés à l'acte sexuel. Pourtant largement connues et répandues, nous verrons que ces deux méthodes sont encore victimes de certains *aprioris* et tabous.

Le préservatif est le moyen de contraception le plus connu et utilisé par les jeunes, aux Mureaux comme dans la France entière [INED, 2000]. Savoir qu'il existe, être conscient de son utilité et de sa fiabilité ne permet pourtant pas toujours de passer outre la gêne que l'achat ou l'utilisation de ce produit peut engendrer pour un jeune.

⁹⁴ Par exemple : au moment du vote de la loi Veil sur l'avortement en 1975, les législateurs espéraient que le développement de la contraception, dont le remboursement avait été voté quelques jours auparavant, conduirait à une diminution progressive du recours à l'avortement. La fréquence des IVG (Interruption Volontaire de Grossesse) a effectivement diminué entre 1975 et 1990 mais depuis elle est restée stable. Les dernières études françaises indiquent que depuis les années 1990 le nombre d'IVG pratiqué par an est constant lorsque l'on associe toutes les classes d'âge mais qu'il augmente chez les femmes de moins de 25 ans [Rossier C., Toulemon L., Prioux F., 2009 ; Régnier-Loilier A., Leridon H., 2007].

Si l'accessibilité économique⁹⁵ peut être un facteur explicatif, le cadre et les conditions d'acquisition du produit reste à notre sens les facteurs déterminants à la décision d'aller se procurer, ou non, des préservatifs.

Les résultats de l'enquête menée au sein des établissements scolaires des Mureaux indiquent que 53 % des jeunes déclarent que s'ils devaient se procurer un préservatif ils iraient à l'infirmerie du lycée ou du collège, 30% iraient à la pharmacie, et seulement 5% l'achèteraient au centre commercial des Mureaux. Le lieu a son importance. Les jeunes semblent privilégier des espaces intimes et connus. Les espaces de quartiers sont des lieux où les jeunes peuvent se procurer des préservatifs gratuitement. Or pour un garçon par exemple, s'adresser à un homme ou une femme a son importance. D'après plusieurs animateurs et chefs de structures ces derniers s'appliquent à n'en demander qu'à des personnes de sexe masculin. En plus du lieu, l'interlocuteur est donc un élément à prendre en compte dans l'analyse du renoncement à cette démarche.

En France plusieurs études de l'INED (Institut national des études démographiques) ont montré que la pilule est de loin la première méthode contraceptive utilisée par les françaises. La proportion est maximale chez les jeunes de 20 à 24 ans, elles sont 69% à l'utiliser [Bajos, 2004]. Si la pilule apparaît comme le moyen de contraception le plus largement utilisé dans la société française nous pouvons cependant supposer que de fortes inégalités existent quant à ses aires de diffusions⁹⁶. Aux Mureaux par exemple prendre la pilule n'est pas toujours chose aisée. Un nombre important de jeunes filles, ainsi que quelques médecins et infirmières scolaires, dénoncent les limites de l'accessibilité à ce moyen de contraception. Bien qu'il s'agisse certainement d'une norme peu à peu remise en cause par les pratiques actuelles, l'obligation d'être vierge jusqu'au mariage participe à la difficile acceptation des moyens de contraceptions de la part de certaines familles.

⁹⁵ Précisions tout de même que les préservatifs peuvent être obtenus gratuitement dans certains lieux : au lycée, au collège, dans certaines maisons de quartiers ou dans les centres sociaux de la commune. Les distributeurs proposant un lot de 5 préservatifs pour 1 euro sont également présents dans les établissements scolaires et dans certains lieux publics extérieurs.

⁹⁶ L'article dirigé par Nathalie Bajos publié dans *Population et Société* en 2004 met en valeur la pérennité des inégalités sociales d'accès aux différentes générations de pilule, or à notre connaissance aucune recherche n'a été réalisée concernant les inégalités socio-territoriales à l'échelle nationale.

La pilule à 28 ans : liberté !

Sonia, 28 ans, en couple depuis 8 ans avec Julien, va enfin pouvoir quitter le domicile familiale, et donc : pouvoir prendre la pilule.

Cette jeune femme avait jusqu'alors obéi aux lois implicites de sa famille : une femme non mariée n'étant pas supposée avoir des relations sexuelles, ne prend pas la pilule. De peur que son frère aîné ou son père ne découvre sa plaquette, Sonia, femme active et indépendante a donc « compté ses jours » ou utilisé le préservatif sans jamais pouvoir être complètement sereine. L'installation avec son compagnon va enfin lui « donner le droit » de vivre librement sa vie de femme.

Cette histoire ne serait qu'anecdote si elle n'était pas l'exemple d'une réalité souvent rapportée par les jeunes lycéennes : la peur et la méfiance quotidiennes qu'implique la possession d'une pilule contraceptive. Certaines la confient à des amies, à leur mère ou bien la changent sans arrêt de cachette... L'amour et le plaisir d'une relation est dépendant du stress lié à l'accès à la contraception.

Le contexte normatif que nous avons analysé tout au long de ce travail concourt à expliquer les difficultés d'accès à certains moyens de contraception. L'existence de facteurs individuels est indéniable, or n'y aurait-il pas d'autres éléments à prendre en compte ? Les normes sociales qui affectent l'accessibilité économique et physique aux moyens de contraceptions, ne conditionneraient-elles pas aussi l'accès à la connaissance ? Or connaître son corps et celui de l'autre sexe est un préalable essentiel à des rapports amoureux et sexuels épanouis et sereins.

b) La virginité : entre ignorance et dictat social.

Il a été très rare de parler d'amour et de sexualité sans que le sujet de la virginité ne soit abordé par l'un, ou l'une, de nos jeunes interlocuteurs. Des propos et des pratiques des jeunes Muriautin-e-s transparaît l'importance que revêt la préservation de la virginité féminine jusqu'au mariage.

Paroles d'ados : la virginité c'est quoi ?⁹⁷

Question de l'intervenante à un groupe de garçons en séance d'éducation à la vie sexuelle et affective au lycée François Villon : « *Peut-on savoir si une fille est vierge ou pas ?* »

- « *Bah oui, vous savez madame... Si elle saigne c'est que c'est bon...* »

-« *Il y a l'hymen... si elle ne saigne pas ça veut dire qu'elle l'a déjà fait.* »

Question de l'intervenante : « *et pour les garçons, comment peut-in savoir ?* »

-« *on ne peut pas savoir...c'est tranquille pour nous...* » Rires dans la salle

La majorité (72%) des jeunes interrogés estime qu'il est important que la jeune fille soit vierge au mariage, mais ils ne sont que 46% à penser que le garçon doit l'être également.

Il convient de s'entendre sur la signification de « virginité ». Entreprise délicate pour des non-spécialistes, et d'autant plus difficile pour des jeunes tiraillés entre les enseignements scolaires institutionnalisés et les savoirs vernaculaires liés au contexte local. Le Dictionnaire culturel de la langue française donne à la virginité la définition suivante : « *état d'une personne qui n'a jamais eu de rapport sexuel* » [Rey A., dir, Tome 4, pp 1944]. Il s'agit d'un état s'appliquant autant aux hommes qu'aux femmes. Or le pouvoir symbolique de la virginité n'est pas le même selon les sexes. La virginité masculine n'est jamais sujet à discussion aux Mureaux, la notion de virginité s'y applique exclusivement au sexe féminin.

L'ambiguïté de la définition de « virginité » réside dans la notion de « relation sexuelle ». Qu'est ce qu'une relation sexuelle ? Les préliminaires ou les fellations sont-ils des relations sexuelles ? Une fille est-elle encore vierge après avoir fait une fellation ? Et le garçon l'est-il encore ? Telles sont les questions qui ont souvent émergé des séances d'éducation à la vie affective et sexuelle menées dans le lycée François Villon. Bien que la sexologie ne soit pas l'objet de notre recherche, les mots et leurs usages nous semblent importants. Aux Mureaux la majorité des adolescents rencontrés admettent instinctivement qu'une fille qui fait une fellation est encore vierge. Ils définissent la virginité non pas par la pratique d'un acte sexuel, mais par la seule pénétration vaginale, et donc de la présence de l'hymen⁹⁸. Or il existe différentes formes d'hymen.

⁹⁷ Ces propos sont issus de la retranscription d'une intervention en classe de première, groupe de garçons, lycée François Villon, mars 2011.

⁹⁸ L'hymen est une membrane de forme variable qui chez la femme clos partiellement l'ouverture du vagin et sépare la cavité de ce dernier de la vulve.

Certaines femmes saignent lors du premier rapport et d'autres pas, alors que la pratique de certains sports peut également rompre cette fine membrane bien avant le premier rapport sexuel par pénétration vaginale. Ces informations parfois ignorées, sont le plus souvent rejetées par les jeunes, qui refusent de l'entendre et persiste à ériger la virginité féminine comme un idéal.

Lors de ces interventions, la virginité a été l'un des sujets les plus régulièrement évoqués par les jeunes, les garçons comme les filles. La virginité est systématiquement associée à la présence de l'hymen chez la fille. Au-delà des questions religieuses⁹⁹, la virginité assure à celle-ci un statut et une respectabilité dans le quartier. La réputation d'une jeune fille peut largement dépendre du fait qu'elle soit vierge ou non ; ou plutôt, qu'elle soit considérée vierge ou non dans la cité. La tension entre protection, contrôle et entrave à la liberté est une fois de plus sous jacente aux représentations des corps et des pratiques. Certaines lycéennes, avec qui nous avons pu nous entretenir longuement, considèrent que la virginité est « *un cadeau* », un « *trésor* » qu'il leur faut conserver. Le corps de la jeune fille incarne l'honneur de la famille. Elles associent la perte de la virginité avant le mariage, ou tout du moins très tôt et avec un garçon qui n'est pas un petit ami officiel de longue date, à une faute, à la transgression de l'interdit qui ne saurait échapper à la punition. L'une d'entre elles déclare : « *si je fais ça mon père me tue* », son amie réagit immédiatement « *moi pareil, mon père me tue... pire mon frère me défonce* ». Ces propos ne sont évidemment pas à considérer au premier degré, mais ils illustrent le pouvoir de la peur, et la puissance que peuvent revêtir ces normes sur les comportements de ces jeunes.

Précisons que l'ensemble de ces représentations dépend tout de même aussi de l'âge des individus. En effet plus les adolescents interrogés sont âgés moins ils estiment que la virginité féminine doit être conservée jusqu'au mariage. Parmi les jeunes ayant répondu qu'il leur semblait important que la jeune fille soit vierge jusqu'au mariage, 63% ont entre 15 et 16 ans, 31% entre 17 et 18 ans et 6% plus de 19 ans. Les entretiens individuels menés en dehors des établissements scolaires confirment cette tendance. La maturité et le degré d'indépendance vis-à-vis des exigences familiales sont sans aucun doute déterminants.

⁹⁹ Rappelons que la virginité jusqu'au mariage est une recommandation qui n'est pas seulement présente dans la religion musulmane. Dans la Bible comme dans le Coran la jeune épouse doit arriver « vierge et pure » le jour de sa noce !

c) Le rejet de l'inconnu : l'homosexualité.

« On dira : en banlieue, en province, hier et aujourd'hui, l'homophobie est toujours de l'homophobie, condamnant ses victimes au mensonge et au secret...Erreur. Car les jeunes garçons des cités sont, quand à eux, victimes d'une double discrimination. Discriminés et relégués dans des cités-ghettos, exclus par la cité en raison de leur sexualité jugée déviante, ils sont niés par tous dans tout ce qui les constitue. » [Chaumont F., 2009, pp 11].

D'après l'auteur d'Homo-ghetto. Gays et lesbiennes dans les cités : les clandestins de la République ces quartiers sont affectés par la misère sociale, économique, éducative, mais aussi affective et sexuelle. La situation des homosexuels vivant aux Mureaux, filles comme garçons, n'est sûrement pas très différente de ce que Franck Chaumont décrit dans son livre. L'homosexualité a sûrement été l'un des sujets les plus délicats à aborder avec les adolescent-e-s rencontré-e-s. Les rapports de sexe régissant les attitudes et pratiques locales de la sexualité ne prennent pas du tout en compte l'éventuelle possibilité d'aimer une personne du même sexe. Le rejet de l'homosexualité constitue selon nous une seconde conséquence à la méconnaissance et de l'ignorance des jeunes Muriatins en matière de vie affective et sexuelle. La peur et le rejet sont les premières réactions humaines à l'inconnu alors « *qu'en matière sexuelle, plus encore que dans d'autres activités humaines, les individus ont le sentiment que certains actes et certains comportements sont normaux, et que d'autres ne le sont pas* » [Spencer B., 1993]. En effet pour les jeunes muriatins l'homosexualité est bien souvent anormale, « *bizarre* » « *chelou* » voire « *dégelasse* »¹⁰⁰.

« *Quand on perd le droit d'être différents. On perd le droit d'être libre* » Nelson Mandela.

Cette phrase apparaît sur une affiche accroché dans la salle d'attente du bureau de l'assistante sociale du lycée Vaucanson. Elle illustre tout à fait ce que pourrait ressentir un jeune homosexuel, ou une jeune lesbienne aux Mureaux. Les réactions de rejet et de violence adoptés par les adolescent-e-s lors de certains débats attestent de leur gêne envers cette forme de sentimentalité et de sexualité, de leur méconnaissance et leur incompréhension. L'homosexualité reste un grand tabou dans ce type de quartier [Clair I, 2008, Chaumont F., 2009]. Parmi les élèves enquêtés aux Mureaux 72% des filles, et 88 % des garçons estiment qu'il n'est pas normal que deux personnes du même sexe est une relation sexuelle¹⁰¹.

¹⁰⁰ Ces termes sont issus des questionnaires de lycéens, qui à côté de la question portant sur l'homosexualité, ont souvent écrit des commentaires.

¹⁰¹ La question exacte est la suivante : « Selon toi, est-il normal que deux personnes du même sexe est des relations sexuelles ? »

Notre interrogation portait à la fois sur l'homosexualité et le lesbianisme, or nous avons pu constater que certains jeunes distinguent très nettement ces deux pratiques. En effet certains élèves ont jugé l'homosexualité anormale pour les garçons (en cochant Non) et acceptable pour les filles (en cochant également le Oui mais en précisant qu'il ne s'agissait que des lesbiennes). Plusieurs élèves ont également leur réponse à cette question de la manière suivante :

« Pour les filles c'est pas pareil » (garçons, 17 ans)

« sexy les girls » (garçons 16 ans)

Sensible et souvent sujet à débordement et propos injurieux l'homosexualité ferait-elle peur ? Peur aux jeunes qui la rejettent, et peur aux professionnels de l'éducation ou de l'animation qui ne possèdent pas toujours le temps et les outils nécessaires au travail de fond pourtant essentiel. Une troupe de théâtre spécialisé dans l'animation de groupes de travail est intervenue il y a quelques années au lycée Jacques Vaucanson. Ils ont abordé avec les jeunes les thématiques très variées : l'école, les relations intergénérationnelles, l'amour, l'amitié, les addictions, le mal être... et l'homosexualité. Les adolescents présents n'ont pas toujours bien réagi, certains très violents et injurieux ont contraint la troupe d'arrêter la séance. Il ne s'agit pas ici d'accuser ces jeunes d'irrespect ou de délinquance, mais plutôt de montrer combien il est difficile pour eux d'accepter la différence. Invisible_ et non pas inexistante¹⁰²_ l'homosexualité est très difficilement imaginable pour ces jeunes. Cette thématique, au combien délicate et spécifique, constitue un terrain de recherche à part entière. De sa difficulté réside sans aucun doute sa sous-exploitation dans le champ scientifique.

Le contrôle de la contraception ou des moyens de se protéger contre certaines maladies, le corps des femmes ou les orientations sexuelles non hétérosexuelles deviennent le réceptacle des enjeux de rapports sociaux de sexe. L'Homme est un animal social, qui pour s'intégrer doit respecter les règles plus ou moins implicites de son groupe, or la liberté est aussi le propre de l'être humain. Il serait donc abusif et restrictif de présenter la vie affective et sexuelle de ces jeunes ou le seul angle de la contrainte et la violence symbolique de normes. La transgression est possible, et ce grâce à des stratégies que nous pourrions qualifier de « fuite du local ».

¹⁰² La relative invisibilité sociale et scientifique de cette thématique ne signifie pourtant pas qu'elle n'existe pas. Traiter de l'homosexualité dans ce type de quartier est un sujet à part entière, un défi que les sciences sociales on encore peu exploitées.

III. « L'ailleurs » et « l'hors-quartier » pour vivre l'amour et sa sexualité.

Aux Mureaux les rapports sociaux de sexe et les constructions socio-territoriales de santé assignent aux jeunes des rôles dont il leur est difficile de s'extraire. Nous nous interdisons pourtant tout misérabilisme, et affirmons que dans ces quartiers d'une ville de banlieue, comme partout ailleurs, des jeunes s'aiment et sont aimés. Comme le rappelle Isabelle Claire dans l'introduction de son ouvrage « *parler d'amour dans les cités revient à mettre au jour une réalité presque inconnue et souvent impensée [...] les jeunes de cités rêvent et vivent l'amour, avec tout ce que celui-ci comporte toujours de bonheur et de difficulté* » [Clair I., 2008, pp 7]. Il convient alors de se demander comment, c'est-à-dire dans quelles conditions et à quel prix, ces adolescent-e-s vivent leurs relations amoureuses, et, pour certain-e-s, leurs expériences sexuelles. Nous proposons dans cette dernière partie une analyse multi-scalaire de la vie amoureuse et sexuelle des adolescent-e-s. Du collège aux quartiers voisins, de la ville des Mureaux à d'autres communes plus lointaines, nous verrons comment les jeunes modifient leurs comportements selon les espaces et parviennent ainsi à déjouer certaines injonctions sociales et *spatio-genrées*. Nous nous demanderons si leurs stratégies de « fuite » sont, ou non, des manifestations d'un rejet du territoire local. En d'autres termes, la recherche du bien être, et de l'épanouissement via la possibilité de vivre sa relation implique-t-elle des reconfigurations territoriales ?

a) Etablissements scolaires: les territoires de l'émancipation ?

Collèges et lycées ont été des lieux privilégiés de notre travail de terrain auprès des jeunes Muriautins. Ces espaces sont vécus et perçus différemment selon les élèves, les professeurs ou le personnel encadrant. L'ensemble des représentations associées à ces lieux donne sens à l'organisation et aux rapports sociaux qui s'y jouent. L'établissement scolaire est à la fois un lieu d'apprentissage académique et un lieu de socialisation. Il s'agit alors de se demander si les jeunes adoptent des comportements et des pratiques spécifiques au sein de ces espaces. Peut-on parler de micro-territoires spécifiques ?

Le temps passé dans les classes, dans les couloirs, la cour ou bien la cantine permet de rendre compte de l'organisation de ces espaces. Parler de territoire, ou de micro-territoire impose l'analyse du sentiment d'appartenance au lieu. Aux Mureaux il se mesure principalement par le niveau de rejet des autres établissements.

Etre « *de Vaucanson* » [lycée Jacques Vaucanson] ou « *de Jules Vernes* » [collège Jules Vernes] c'est avant tout ne pas être d'ailleurs. La hiérarchisation de l'établissement basée sur les résultats des élèves aux examens, et la réputation qui en dépend, influence fortement les discours. Les jeunes scolarisés dans les différents établissements de la ville ont-ils des modes de fonctionnements similaires ? Etre « *de Vaucanson* » ou « *de Villon* » suppose-t-il des rapports sociaux de sexe et une idée de l'amour et de la sexualité différents ?

Au lycée Jacques Vaucanson, établissement professionnel situé au cœur de la ville et des cités, les couples ne « *s'affichent pas* » nous rapporte Damien, surveillant en poste aux Mureaux depuis 4 ans. Ce verbe a souvent été utilisé par les jeunes gens, qui, eux aussi, déclarent ne « *pas vouloir s'afficher* » en public. Le terme « *s'afficher* » comprend une certaine connotation péjorative. S'embrasser ou se tenir par la main dans l'établissement est directement associé à un manque de pudeur et de retenue. Les tabous sur le corps et la sexualité au sens large perdurent au sein de cet espace. Le contact physique ou la seule démonstration de tendresse semblent réservés à de strictes relations amicales.

A la réponse à la question « *Où as-tu rencontré ton/ta petit(e) ami(e) actuel(le) ou précédent(e) ?* » seul 22% des jeunes répondent l'établissement scolaire. Des histoires d'amour naissent dans les établissements scolaires des Mureaux, comme ailleurs, mais ne se manifestent pas de la même façon. Au lycée, espace où la rumeur est aussi redoutée qu'en ville, les jeunes adaptent leurs pratiques. La démonstration de sentiments amoureux ne semble pas admise au sein des collèges ou lycées. Or comme dans la ville, les relations mixtes, voire amoureuses sont présentes, mais se cachent. Dans les couloirs en haut des escaliers ou dans le fond de la cour, les couples s'embrassent furtivement. Certains espaces seraient implicitement « réservés » à ces pratiques.

La spatialisation des « pratiques sexuelles » incite à penser ce que certains appellent, en complément de la géographie du genre, la *géographie du sexe*. Il s'agit de l'étude de la spatialisation des actes, et attitudes sexuelles, par l'identification de lieux et territoires érotiques ou au contraire anxiogènes. La réflexion menée par Nicolas Boivin lors du colloque « *Sexe de l'espace-Sexe dans l'espace* », organisé en mai 2007 à Bordeaux, illustre tout à fait les rapports qui peuvent exister entre sexualité, espace et normes sociales. D'après lui « *Les lieux sont des espaces d'expression des actes sexuels, mais ils sont aussi transformés par ceux-ci. Traditionnellement certains lieux, appartenant souvent à la sphère de l'intimité, de l'espace privé, sont « dédié » ou plus ou moins « réservé » aux pratiques sexuelles. Puis d'autres espaces sont réappropriés par les actes et les fantasmes. [...] La transgression des normes sociales et morales motive alors la création de nouveaux lieux d'expression de la sexualité.* » [Boivin N, in acte de colloque, Bordeaux 2007].

Les lycées muriaux ne sont pas des « *espace d'expression des actes sexuels* »¹⁰³, cependant il existe des différences entre établissements. Il est beaucoup plus fréquent que les couples se tiennent par la main ou s'embrassent dans la cour ou dans les couloirs du lycée François Villon, établissement d'enseignement général, situé à l'écart de la ville et davantage fréquenté par des jeunes ne vivant pas aux Mureaux. Attitudes qui, nous l'avons vu, sont quasiment inexistantes dans le lycée Jacques Vaucanson. La différence réside dans le profil des élèves mais aussi, d'après nos observations et entretiens, dans l'emplacement du lycée. Il ne s'agit pas de considérer l'espace physique comme le seul facteur explicatif, mais le fait que l'établissement soit quelque peu isolé du reste de la ville ne pourrait être complètement absent de la réflexion. Lors d'une intervention d'éducation à la vie affective et sexuelle une jeune fille scolarisée dans ce lycée François Villon déclara le préférer car, loin de sa cité, elle se sent plus libre de discuter avec qui elle veut à la sortie des cours, des garçons comme des filles, des jeunes de son quartier comme ceux d'autres villes.

Enfin Samira et Fatou, deux jeunes filles de 18 ans, habitent respectivement à Bécheville et aux Musiciens. Elles sont scolarisées au lycée d'Aubergenville, en section de secrétariat. Elles déclarent qu'il y a un nombre important de jeunes des Mureaux dans cet établissement, mais pas assez pour les inquiéter quant à leur réputation. Elles apprécient d'être scolarisées dans ce lycée car « *au moins c'est pas comme à Vaucanson, c'est pas dans la cité [...] on est tranquille là bas quand on sort des cours* » nous diront-elles. Samira déclare : « *moi j'aimerais pas aller au lycée à Vaucanson, car c'est juste à côté de mon quartier, j'aimerais pas que ma famille puisse savoir direct ce que je fais après les cours [...] car des fois quand on termine plus tôt on va à Paris, on sort...* ». Ce n'est pas le statut de l'établissement qui, en soi, rassure ces jeunes filles, mais son éloignement à la cité, à la ville des Mureaux.

La distance à la ville, ou la cité serait un des facteurs permettant de penser les rapports sociaux de sexe et les manifestations publiques de sentiments amoureux. Nous proposons de poursuivre cette réflexion par l'analyse des comportements adolescent-e-s dans des espaces davantage éloignés de leurs lieux de résidence.

¹⁰³ « Acte sexuel » suppose ici le baiser. Il ne s'agit évidemment pas de discuter la présence ou non de relations sexuelles pénétratives.

b) Etre hors du quartier ou hors de la ville pour être « hors cité » ?

Si les jeunes gens des Mureaux, comme d'ailleurs, aiment, sont aimés, s'embrassent et se caressent, ce n'est pas dans l'espace public résidentiel, ni dans leurs établissements scolaires qu'ils en ont la possibilité. Nous supposons que la distance physique est l'un des déterminants du degré de liberté dont ils disposent pour vivre amour et sexualité. Nous tenterons donc de comprendre la nature des moyens dont ils disposent pour « fuir » les injonctions des normes *spatio-genrées* du territoire local.

A la question « *Où as-tu rencontré ton/ta petit(e) ami(e) actuel(le) ou précédent(e) ?* » 25% des jeunes répondent « dans un autre quartier » alors qu'ils ne sont plus que 18% à s'être rencontrés dans leur quartier de résidence. La question suivante a permis d'identifier les lieux qu'aiment fréquenter les jeunes couples¹⁰⁴. Il leur était demandé s'ils préféreraient être chez eux, dans leur quartier, dans un autre quartier ou bien dans une autre ville pour ce type de rendez-vous. Les taux augmentent proportionnellement à l'éloignement au quartier de résidence. Ils sont en effet 23% à déclarer préférer se voir dans un quartier autre que le leur, contre 15% dans leur quartier de résidence¹⁰⁵. L'enjeu des relations amoureuses entre ces jeunes résiderait donc dans l'importance de la distance qui les sépare de leur quartier. L'espace « lointain » serait-il alors toujours privilégié ?

L'utilisation des guillemets s'explique par le rapport à l'espace particulier des adolescent-e-s rencontré-e-s. La distance est une donnée à la fois objective (lorsqu'elle résulte d'un calcul métrique stricte) et subjective (lorsqu'elle est définie par la perception que possède les individus de leur espace). Une large majorité des jeunes rencontrés estime qu'aller à Paris est une véritable aventure. En témoignent les mots utilisés par ces derniers lorsqu'il s'agit de qualifier leurs sorties du samedi après-midi : « *la mission* », « *la galère* » ou bien « *la descente* ». Sortir de la cité ou de la ville n'est pas un acte anodin. Enfin ils « *montent à Panam* » ou « *font des descentes à Mantes ou Poissy* »¹⁰⁶. L'utilisation des verbes « monter » et « descendre » interroge le géographe quant à une éventuelle hiérarchisation des lieux. Se considèrent-ils sur une échelle de valeur verticale entre Mantes et Paris ? Cette interrogation restera ici sans réponse.

¹⁰⁴ La distinction entre ces deux questions a été expliquée lors de la passation du questionnaire. Il s'agissait dans la première de parler du premier lieu commun aux deux partenaires, et dans la seconde du ou des lieux où le couple une fois constitué aime à se retrouver.

¹⁰⁵ Précisons que 25% des élèves n'a pas répondu à cette question, ce qui explique la relative faiblesse des pourcentages ici présenté.

¹⁰⁶ Expressions couramment utilisées par les adolescents.

La gare est le nœud de communication majeur de la ville. L'ambiance particulière des samedis en début d'après-midi illustre l'importance symbolique de ce lieu, porte de sortie vers Mantes-la-Jolie ou Paris. Garçons et filles s'y retrouvent pour prendre le train et « *monter Panam* ». Ils vont majoritairement aux Champs Elysées, à Chatelet-les-Halles, aux Puces de Clignancourt ou à Château-Rouge. Moments de détente et d'achat, ces samedis après-midi sont aussi l'occasion de rencontrer son/sa petit(e) ami(e) loin du regard de la « cité ».

Contrairement à ce qui résulte d'autres enquêtes [Claire I, 2008 ; Duret P., 1999], les jeunes Muriautins n'y rencontrent pas leur futurs petit-e-s amis mais y retrouvent leur compagnon qui peut très bien être des Mureaux, voire de leur quartier. En effet à la réponse à la question « *Où as-tu rencontré ton/ta petit(e) ami(e) actuel(le) ou précédent(e)?* » seul 5 % des jeunes répondent « dans une autre ville », alors qu'ils sont près de 39% à préférer aller dans une autre ville pour sortir avec leur petit ou petite ami(e). Ces données confirment notre hypothèse : les jeunes ici, comme partout, aiment et sont aimés, mais c'est dans l'*ailleurs* qu'ils tentent de vivre leur amour, voire leur sexualité. Il conviendrait de se demander si ces espaces sont de simples supports, des lieux de rencontres peu connus ; ou bien de véritables territoires. Les jeunes s'approprient-ils ces lieux, et inversement ces espaces sont-ils peu à peu transformés par les pratiques adolescentes ? Nous ne pourrions pas ici répondre catégoriquement à ces interrogations car il nous a été impossible¹⁰⁷ de nous joindre à des groupes lors de leurs sorties parisiennes. Cette question doit être posée car constitue l'aboutissement de notre réflexion sur la supposée recherche de liberté dans l'*ailleurs*, et donc le pouvoir des comportements liés à l'amour et la sexualité adolescente sur le territoire. Si nous avons vu que ces derniers modèlent (en partie) le territoire local, qu'en est-il de ces espaces lointains ?

Les adolescents semblent chercher l'intimité et la tranquillité dans certains lieux et quartiers quelques peu éloignés des Mureaux. Il n'existe pourtant aucun schéma type, aucune unique réponse au contexte dans lequel évoluent ces jeunes. Bien que la recherche d'intimité par l'éloignement au territoire et aux normes *genrées* de la cité soit une grande tendance certains jeunes s'en distinguent. Samira par exemple préfère avoir un petit ami aux Mureaux car elle souhaite pouvoir le surveiller, savoir ce qu'il fait, qui il fréquente et s'assurer qu'il ne lui raconte pas le contraire de ce qu'il fait. Samira se considère « *très jalouse* » mais estime également « *qu'aux Mureaux tu n'a pas le choix. Soit tu es jalouse soit tu as un mec ailleurs* ». Son amie Fatou a opté pour cette seconde option. Elle préfère avoir un petit ami à l'extérieur de la ville. Cela serait « *plus simple à gérer vis à vis de la famille* » dit-elle.

¹⁰⁷ Il aurait fallu rester plus longtemps sur place, et tisser des liens plus forts avec certains jeunes afin qu'une relation de confiance permette ma venue.

Notons que cela peut être également lié au fait qu'elle n'a pas de relation stable, et donc pourrait avoir peur d'acquérir une réputation de « fille facile ».

Enfin cette analyse peut être étendue à l'échelle mondiale puisqu'il semblerait que certains jeunes hommes partent à l'étranger pour les vacances¹⁰⁸, espérant se reposer, se détendre et faire la rencontre de jeunes filles.

Voyages en terres lointaines : l'amour de vacances.

Cette année Amadou, 17 ans, ira au Sénégal pour les vacances, mais pas question pour lui de rejoindre sa tante, ni de séjourner dans la maison que possède son père en Casamance. Il ira sur la côte, dans un hôtel club, pension complète, piscine et cocktails à volonté.

Un professeur lui demande: « *Mais tu n'iras pas voir ta famille ? Tu vas vraiment rester deux semaines dans cet hôtel sans en sortir ?* »

Amadou : « *Oui, moi j'y vais pour prendre du bon temps [rire] pour draguer des meufs tu vois...ici c'est la galère, mais là bas, sur la plage c'est facile. Elles te connaissent pas, et elles n'iront pas raconter n'importe quoi après. Tu vois.* »

De l'établissement scolaire aux quartiers l'amour et la sexualité restent les grands tabous de la vie des adolescent-e-s. La tranquillité permise par l'anonymat est recherchée par la fréquentation de lieux éloignés des Mureaux. La distance physique entre le lieu de résidence, où l'interconnaissance contraint les jeunes à se cacher et le lieu de transgression semble conditionner la pérennité d'une relation amoureuse. La notion de distance ne se résume pourtant pas à l'espace métrique qui sépare deux lieux. La distance peut être économique, symbolique, culturelle... La dernière partie de ce travail vise à explorer les possibilités qu'offrent aux jeunes l'espace virtuel, la distance symbolique au monde permise par les nouvelles technologies, et plus particulièrement par le téléphone portable et l'internet.

¹⁰⁸ Il semblerait que beaucoup de jeunes hommes se rendent à Amsterdam, voire en Thaïlande pour certains d'entre eux, afin de recourir aux « services » de prostituées. Nous n'avons pas pu aborder ce sujet avec les jeunes directement. Nous ne le discuterons donc pas.

c) Télécommunications et réseaux sociaux : quand l'espace virtuel permet de repenser les territoires amoureux des adolescent-e-s.

Il s'agit finalement d'interroger l'utilisation de l'espace virtuel par les jeunes dans leurs relations amoureuses et leurs pratiques des territoires. Cette dernière partie doit avant tout être perçue comme une ouverture à la réflexion. Nous avons privilégié le fond à la forme, et assumons que la fin de ce travail pose davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses. Une recherche entière pourrait être effectuée sur l'utilisation des médias par les jeunes, ses répercussions sur leurs représentations des rapports de genre et leur état de santé.

Le territoire se pense en terme d'appropriation, d'ancrage ou de représentation, autant d'éléments qui nécessitent des temporalités longues. Or internet et les réseaux sociaux permettent de s'affranchir partiellement des contraintes de l'espace et du temps. La rapidité et l'accessibilité des nouveaux moyens de communication rendrait-elle le territoire local caduc et illusoire ? Non, comme le rappelle le géographe Claude Manzol « *le processus de mondialisation n'abolit pas les territoires il les reconfigure* » [Manzol C., 2003, pp92]. Nous pouvons supposer que les moyens de communications aujourd'hui largement utilisés comme outil de socialisation permettent de repenser le(s) territoire(s) adolescents, voire d'interroger la notion d'espace local. Le local est-il seulement espace physique et concret ou peut-il inclure l'espace virtuel qui permet à ces jeunes de mieux vivre localement ?

De récentes études affirment que chez les adolescents les rencontres amicales et amoureuses sur internet sont relativement fréquentes [Metton-Gayon C, 2009 ; Chaumont F., 2009 ; Clair I., 2008]. Aux Mureaux il apparaît que l'utilisation des réseaux sociaux ou l'envoi de messages par téléphone portables permettent la rencontre de nouveaux ami(e)s ou compagnon mais que très vite un rendez-vous soit fixé. Les jeunes se retrouvent à Paris, ou à Mantes-la-Jolie. Ces nouveaux réseaux de relations amicales et/ou amoureuses aboutissent à la pratique de nouveaux espaces, des espaces physiques et concrets. Le lieu a son importance car il permet de rendre la rencontre effective. Les trajectoires relationnelles engendrent des trajectoires spatiales [Lagrange H., Lhomond B. (dir.), 1997]. L'espace virtuel ne remet pas en cause l'existence du local, « la mort des territoires » annoncée par certains géographes ne nous semble pas vérifiée. Les réseaux sociaux ne sont donc pas des espaces hors temps et hors espace. Paradoxalement le virtuel crée de l'espace, crée du lien social territorialisé.

Plus pratiques, plus rapides et surtout gratuits, ces moyens de communications permettent la discrétion et une certaine forme de liberté. Le virtuel « *autorise toute une série d'expériences pour s'initier aux premières entrées en relation amoureuse loin du collège où tout se sait, et où les échecs peuvent rapidement conduire au ridicule* » [Metton-Gayon C., 2009, pp175]. Les jeunes Muriatins utilisent internet pour s'échapper des normes sociales qui limitent leur liberté et l'épanouissement de leur vie affective. Ils cherchent à recréer un espace où la démonstration publique de sentiments amoureux est possible.

Enfin internet ne serait-il pas aussi un media susceptible de pallier l'absence d'espace de parole concernant la sexualité ? En témoigne la quantité de blog et groupes créés et fréquentés par les jeunes collégiens et lycéens. Ils échangent sur leurs goûts musicaux, ou sportifs mais aussi, et surtout, leurs questionnements sur l'amour et le sexe. Souvent grossières et vulgaires les questions et les réponses qu'échangent les jeunes témoignent de leur manque d'information mais surtout de leur curiosité. Les « espaces questions » de sites comme *doctissimo.com*, *fil Santé Jeunes.com* ou *ta Santé.com* ont souvent été cités par les jeunes interrogés par questionnaire dans la catégorie des autres lieux d'information sur l'amour et la sexualité.

L'objectif de cette démonstration a été de mettre en valeur les décalages entre les représentations et les pratiques des adolescent-e-s, et ce grâce à l'analyse du poids des normes locales en matière de sexualité ainsi que celle des stratégies mise en place par les jeunes pour les contourner. Le local nous est, dans un premier temps, apparu comme un territoire synonyme de mal être et de soumission. Or l'étude multi scalaire des comportements adolescents aura ensuite permis de nuancer ce constat et d'affiner notre perception des faits de santé en lien avec la vie affective et sexuelle adolescente.

Conclusion partielle

On observe aujourd'hui, et ce progressivement depuis quelques décennies, le déclin des institutions émettrices de normes (Eglise, organisation familiale traditionnelle, ...) et la montée des sources diffuses (médias, écoles, enquêtes,...). Les normes sociales qui assignent à chacun un rôle et un statut perdurent mais ne dépendent plus des mêmes déterminants. Ce travail a permis de montrer combien les rapports sociaux de sexe concourent à la définition des comportements des adolescent-e-s en termes de sexualité. Il ne s'agit pas d'un recul total de la normativité, mais plutôt une multiplication de ses sources [Bozon M., in Dorlin E., Fassin E., 2009]. Cependant la prolifération de normes, parfois contradictoires, pose question.

La sexualité (plus que l'amour) est présente dans toutes les discussions entre adolescent-e-s or certains *aprioris* et stéréotypes sont fortement ancrés dans les mentalités. La méconnaissance des corps, entretenue par le manque de communication, entraîne chez ces jeunes tabous, peurs et violences. D'autre part le territoire de la cité nous est apparu comme un espace où rumeurs et réputations limitent l'épanouissement de chacun. Les tensions entre identité, altérité et appartenance au corps social rappellent constamment aux jeunes qu'en chaque territoire certaines pratiques sont jugées « acceptables » et d'autres non. L'espace lointain de Paris et de Mantes-la-Jolie, ou le territoire a-spatial des réseaux de télécommunication semblent pourtant permettre à ces jeunes de dépasser les carcans du local. Ils chercheraient dans le lointain, ou le virtuel, l'espace de liberté qui leur fait localement défaut. Opposer le *local* au *global* ne suppose pas forcément que le premier disparaisse au profit du second. Le concept de *l'ici-l'ailleurs*, développé dans le cadre d'une toute autre recherche¹⁰⁹, permet selon nous de penser certains des comportements des jeunes Muriautin-e-s. Il met en valeur ce qui paraît paradoxal : la distinction, mais aussi l'impossible séparation, de l'ici (la cité, ou la ville des Mureaux dans son ensemble) et de l'ailleurs (Paris ou d'autres villes, mais aussi l'espace virtuel d'internet). Alors que le premier espace encadre et conditionne les pratiques par une certaine restriction de la liberté, le second est souvent perçu par les jeunes comme un espace de transgression des normes en matière d'amour et de sexualité. Lorsque les jeunes se disent « *enfermés* », ou « *emprisonnés* »¹¹⁰ dans l'*ici* ils se comparent à ce qu'ils peuvent faire ou imagine pouvoir faire dans un *ailleurs*. L'un ne peut se penser sans l'autre.

¹⁰⁹ Mémoire de master 1 : « *D'une communauté territorialisée à un groupe spatialisé : Étude des répercussions socio-spatiales et sanitaires de la migration internationale à Jérusalem (Equateur).* » Emmanuelle Faure, sous la direction du professeur Gérard Salem, 2010.

¹¹⁰ Nous ne citerons pas de sources précises car ces mots sont réapparus plusieurs fois au cours de nos conversations libres et entretiens individuels. Mais ont toujours été prononcé spontanément pas nos interlocuteurs.

Conclusion générale

Ce travail de recherche aura permis de démontrer l'importance de l'analyse territorialisée des rapports sociaux de sexe concourant à la définition des comportements adolescents en termes d'amour et de sexualité. Si le genre est incontestablement une construction socioculturelle, sa dimension territoriale ne saurait être omise. Être une fille, ou être un garçon dans certaines cités des Mureaux, suppose en effet des pratiques et des représentations de l'amour et de la sexualité bien spécifiques. La virginité, l'homosexualité ou bien la virilité sont quelques-unes des thématiques illustrant ce que nous avons pu percevoir de ces rapports sociaux de sexe. La compréhension des constructions socio-territoriales de santé est sous-jacente à l'ensemble de cette démarche. C'est en effet le contexte local, qui, dans sa globalité, permet l'identification de certaines constructions socio-territoriales de santé¹¹¹. Celles-ci semblent finalement relever d'une double logique : processus socio-territoriaux et processus « spatio-genrés ».

L'espace urbain nous est apparu comme le témoin des rapports de forces entre garçons et filles. Territoire de crispation et d'exacerbation des tensions et des processus de différenciation entre sexes, la sphère publique permet au chercheur d'appréhender la complexité de ces processus sociaux. Nos observations, questionnaires et discussions ont permis de donner sens au(x) territoire(s) adolescent(s). Les caves, bars ou halls d'immeubles sont *de facto* réservés aux garçons, alors que les filles semblent se replier sur la sphère privée, ou bien au contraire se projeter dans ce que nous avons nommé l'*ailleurs*, le lointain. Il n'existe pourtant pas de séparation franche, brutale et totale entre filles et garçons. Les dialogues, liens et échanges sont nombreux. La « *communication informante et informée* » [Lefebvre H, 1970] permet aux jeunes de vivre certes souvent « *ensemble-séparés* » [Goffman E, 2002] mais aussi, à d'autres moments et surtout dans d'autres lieux « *ensemble-ensemble* ».

A la notion de ségrégation, jugée trop vaste et donc confuse, a donc été préférée celle de différenciation. Ce terme nous est apparu utile au rappel élémentaire de la distinction entre différence et inégalité. Par son suffixe le terme de « différenciation », tout comme celui de « ségrégation », suppose l'existence d'un processus et non pas d'un état figé.

¹¹¹ Concept développé par la géographe de la santé Mademoiselle Zoé Vaillant dans le cadre de sa thèse sur l'île de La Réunion : VAILLANT Z., 2006, *La Réunion, koman i lé? Les constructions socio-territoriales de santé à l'île de la Réunion*. Thèse soutenue le 4 avril 2006, puis au cours de ses recherches en France métropolitaine.

Il convenait alors de se demander en quoi les rapports sociaux de sexe sont des processus, pour ensuite interroger l'existence de facteur déclencheur de la mise à l'écart des filles par rapport aux garçons. D'après les réflexions qui ont structuré l'ensemble de ce travail il apparaît que l'entrée dans une vie sexuelle active est un des facteurs de la différenciation entre sexes. L'enjeu n'est pas le sexe, ni le genre, mais bien la sexualité, ou l'éventuelle entrée dans la sexualité des jeunes. Les crispations autour de la perte de la virginité ou du choix de l'orientation sexuelle (homosexualité versus hétérosexualité) illustrent ce constat. La santé, au sens large du terme ici appréhendé via les comportements liés à l'amour et la sexualité, serait donc un prétexte à la différenciation et la hiérarchisation des rapports sociaux de sexe. Or bien que de grandes tendances (domination masculine, ...) soient universelles, leurs manifestations se déclinent localement. En effet de chaque territoire dépendront des constructions du genre différentes. La perspective d'une approche comparative nous paraît donc des plus intéressantes.

L'analyse des relations entre les normes locales du genre et les comportements liés à l'amour et la sexualité chez des adolescent-e-s des Mureaux permet de répondre à l'une de nos questions initiales : le genre ne saurait être un objet de recherche en soi mais il est un outil pertinent et utile à notre démarche en géographie de la santé, qui, comme la géographie de manière générale, est « *l'étude simultanée des formes de socialisation de l'espace et de spatialisation de la société* » [Sautter G., 1979]. C'est pourquoi l'une des phrases d'introduction de l'ouvrage intitulé Gender Studies. Manuel des études sur le genre résume tout à fait notre pensée : « *Les études de genre ne sauraient être considérés comme un champ disciplinaire à part : leur apports ont vocation à être intégrés par l'ensemble des disciplines « généralistes »* » [Bereni L., Chouvin S., Jaunait A., Revillar A., 2008, pp 11].

Si cette recherche aura permis d'identifier des processus de différenciations, seul un travail bien plus approfondi, et de nature comparative permettrait de conclure à l'existence, ou l'inexistence, d'inégalité *spatio-genrées* de santé.

Une thèse en perspective...

Ce travail aura permis l'émergence du concept de « constructions spatio-genrées » de santé. Une thèse pourrait nous permettre de continuer à évaluer la pertinence et l'intérêt de cette démarche. Il s'agirait d'interroger la valeur de ce concept au sein d'une réflexion sur les inégalités socio-spatiales de santé.

Nouvelle dimension des constructions socio-territoriales d'inégalités de santé, l'approche par le genre, et non par la seule différence entre sexes, ne pourrait-elle pas enrichir les champs de la recherche en géographie de la santé ? Le genre ne pourrait-il pas être un outil pour penser les constructions socio-territoriales d'inégalités de santé ? Si le genre est un construit socio-territorial alors chaque espace doit posséder ses codes et ses représentations sexuées. Il conviendrait de se demander si ces différences engendrent des inégalités en termes de santé.

Rappelons que la différence devient inégalité à partir du moment où des rapports de force interviennent et entravent l'accessibilité de certain-e-s à la santé et aux soins. La réduction des inégalités de santé, suppose, avant d'agir, d'en comprendre les déterminants. Ces déterminants se combinent localement toujours de manière originale selon les lieux. Une approche comparative entre différents espaces pourrait donc s'avérer forte intéressante. Il s'agirait de tester notre hypothèse au sein de plusieurs types de territoire. Les critères définissant les catégories d'espace restent à définir. Les faits de santé, support de cette réflexion, peuvent être multiples, puisque comme nous l'avons rappelé au cours de ce mémoire, le genre intervient à tous les niveaux de la vie humaine (éducation, travail, santé,..). L'étude des représentations du corps, de l'image de soi en lien avec la santé pourrait constituer un préalable intéressant.

Bibliographie

- ADER M.-N., BÉCAR F. (entretiens), *Conseillères conjugales sur le terrain L'éducation sexuelle au collège et ses paradoxes*, Propos recueillis par M.-N. Mathis.
- ANDRO A., DESGREES DU LOU A., 2009, « *La place des hommes dans la santé sexuelle et reproductive : Enjeux et difficultés* », In revue Autrepart, n°52, 2009, pp 2-13.
- ANGENARD Jean-François, « Lycée professionnel : une mixité difficile » in La santé de l'Homme, n°399, Paris, janvier/février 2009.
- AVENEL Cyprien, 2007, *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris : Armand Colin, 119p.
- BACQUE Marie-Hélène, SINTOMER Yves, 2001, *Affiliations et désaffiliations en banlieue. Réflexions à partir des exemples de Saint-Denis et d'Aubervilliers*. in: Revue française de sociologie. 2001, 42-2. pp. 217-249.
- BAJOS Nathalie *et al.*, 2004, « *Les inégalités sociales d'accès à la contraception en France* » In *Population*, n°3, Vol. 59, p. 479-502.
- BAJOS Nathalie, BOZON Michel (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris : La Découverte, 609 p.
- BARCANN, BASIER, 1989, *Mise en image d'une banlieue ordinaire*. Stigmatisations urbaines et stratégies de communication, Paris : SYROS/alternatives, 140p.
- BARD C. (dir), 2004, *Le genre des territoires, féminin, masculin, neutre*, Angers : Presses universitaires d'Angers, 347p.
- BARTH F. (dir), *Le genre Constructions spatiales et culturelles, Géographie et cultures*, n°54, été 2005, Paris : L'Harmattan, 142 p.
- BEAUD Stéphane, WEBER Florence, 2010 (1997), *Guide l'enquête de terrain*, Paris : La découverte, 334p.
- BÉCAR F., ADER M.-N., (entretiens de), 2002, *Conseillères conjugales sur le terrain, L'éducation sexuelle au collège et ses paradoxes*. In Dialogue, numéro 155/3.
- BEGAG A., ROSSINI R., 1999, *Du bon usage de la distance chez les sauvageons*, Paris : Seuil.

- BELMESSOUS H., 2006, *Mixité sociale : une imposture. Retour sur un mythe français*, Paris : édition Comme un accordéon/ l'atalante, 140p.
- BERENI L., CHOUVIN S., JAUNAIT A., REVILLAR A., 2008, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles : éditions De Boeck, Coll. « Ouvertures Politiques », 246p.
- BERINI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., REVILLARD A., 2008, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Paris, Ed. de boeck, Ouvertures politiques, 242p.
- BIRRAUX Annie, LAURU Didier (dir.), 2010, *Adolescence et prise de risques*, Paris : Albin Michel, 225p.
- BLIDON M., 2008, « La casuistique du baiser », *EchoGéo* [En ligne], Numéro 5, mis en ligne le 13 juin 2008.
- BOIVIN N., 2007, « Géographie et sexe ; du lieu au territoire sexuel, de Sade à Foucault » acte du Colloque « SEXE DE L'ESPACE - SEXE DANS L'ESPACE » organisé par DOC'GEO, Bordeaux, 22 mai 2007.
- BOURDIEU P. (dir), 2007, *La misère du monde*, Paris : Seuil, Coll. Points, 1460p.
- BOURDIN A., 1984, *Le patrimoine réinventé*, Paris : PUF, 216p.
- BOYER Jean-Claude, 2000, *Les banlieues en France. Territoires et sociétés*, Paris : Armand Colin, 206p.
- BOZON M., « Libération sexuelle ou déplacement des contrôles ? Discours normes et conduites. » in DORLIN E., FASSIN E., 2009, *Genres et sexualités*, Paris : éditions de la bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, 233p.
- BOZON M., 2001, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité. » in *Sociétés Contemporaines* (2001) n° 41-42 (p. 11-40).
- BOZON M., 2001, « Les cadres sociaux de la sexualité » in *Sociétés Contemporaines*, n° 41-42 (p. 5-9).
- BOZON Michel, 1993, « L'entrée dans la sexualité adulte : le premier rapport et ses suites » in *Population*, 48e année, n°5, pp. 1317-1352.
- BOZON Michel, 2009 (2nd édition), *Sociologie de la sexualité*, Paris : Armand Colin, Coll. Domaines et approches, première édition 2002, 128p.

- BOZON Michel, Conférence « Contextes et usages sociaux des enquêtes sur la sexualité. L'exemple de l'enquête CSF » à l'ENS Lyon le 21 janvier 2010.
- BRACONNIER A., *Construction de la sexualité : la sexualité des adolescents*, pp105-113 in HERITIER F., 2005, *Hommes, femmes ; la construction de la différence*, Paris : Le Pommier/cité des sciences et de la musique.
- CATEL Pierrette, « Promouvoir la santé des 16-25 ans : le rôle des missions locales » in La santé de l'Homme, n°399, Paris, janvier/février 2009, pp14-17.
- CHAUMONT Franck, 2009, HOMO-GHETTO. *Gays et lesbiennes dans les cités : les clandestins de la République*, Paris : le cherche midi, 200p.
- CHIVALLON C., 2001, « Les géographies féministes : un plaidoyer convaincant pour la constitution de connaissances 'situées' » in STASZAK J. F., *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, pp. 57-63.
- CLAIR Isabelle, 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris : Armand Colin, 298p.
- CLAVAL Paul., 1978, *Espace et pouvoir*, Paris : PUF, 257p.
- COURTEILLE M., ?, *Comment naissent les jeunes filles ? Changer de corps et être soi à l'adolescence*, revue Dialogue, n°153, pp 11-20.
- COUTRAS Jacqueline, 1996, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris : Armand Colin, 155 p.
- COUTRAS Jacqueline, 2003, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris : L'Harmattan, 242 p.
- CRETON Dominique, 2003, *Editorial de Questions de genre/Gender in questions*, in Espace, populations et sociétés/ Space, populations societies, 2003, volume 3, pp 253-453.
- DARRAULT-HARRIS I., 2001 « Des mots et d'aimer. Dire l'amour et la sexualité : énonciations adolescentes" in Les amours adolescentes, La lettre du GRAPE, revue de l'enfance et de l'adolescence, éditions Ères, Paris, n° 45, septembre 2001.
- DE SINGLY F., 2005 (seconde édition), *L'enquête et ses méthodes, le questionnaire*, Paris : Armand Colin, première édition 1992, 127 p.
- DE SOL Marion, EYDOUX Anne, GOUZIEN Annie, MERLE Pierre, TURQUET Pascale (Dir), *Nouvelles dimensions de la précarité*, Presse Universitaire de Rennes, Rennes, 2001, 356p.
- DENEFFLE S. (dir.), 2004, *Femmes et Villes*, Tours : Presses Universitaires François Rabelais.
- DI MEO G., 2007, *Introduction du Colloque intitulé « Sexe de l'espace- Sexe dans l'espace »*, Bordeaux 22 mai 2007.

- DORLIN E., FASSIN E., 2009, *Genres et sexualités*, Paris : éditions de la bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, 233p.
- DORLIN Elsa, 2008, *Sexe, genre et sexualité*, Paris, PUF Philosophie, 153p.
- DURET Pascal, 1999, *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris : PUF, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, 175p.
- DURU-BELLAT Marie, « Une éducation non mixte, une gageure. » in *Filles et femmes à l'école (II)*, Cahiers pédagogiques, n° 372, mars 1999, pp 11-13.
- FAURE Sylvia, ECKERT Henri (dir.), 2007, *Les jeunes et l'agencement des sexes*, Paris : La Dispute, 250 p.
- FAURE S., LINARES De (Chantal), *Jeunes, genre et société*, Agora / Débats Jeunesses, n° 41, 2006.
- FIZE Michel, 2008, *Les bandes : de l'"entre soi adolescent" à l'"autre-ennemi"*, Paris : édition Desclee De Brouwer, 353p.
- FLEURET S., SECHET R. (dir), 2002, *La santé, les soins, les territoires. Penser le bien-être*. Rennes : Presse Universitaire de Rennes, Coll. « Espaces et territoires », 236 p.
- FRAISSE Geneviève, 2001, *La controverse des sexes*, Paris : PUF, Coll. Quadrige, 325p.
- FREMONT A., 1999 [premières édition 1976], *La région, espace vécu*. Paris : Flammarion, 288p.
- GALLAND O., 1991, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris : Armand Colin.
- GASPARD F., KHOSROKHAVAR F., 1994, *La problématique de l'exclusion, de la relation des garçons et des filles de culture musulmane dans les quartiers défavorisés*, *Revue française des affaires sociales*, 2, pp3-25.
- GIBLIN B., (Dir.), 2009, *Dictionnaire des Banlieues*, Paris, Larousse, 445 p.
- GOFFMAN Erving, 2002 [1977 en anglais], *L'Arrangement des sexes*, traduit par Hervé Maury, présenté par Claude Zaidman, Paris : La Dispute.
- GRAFMEYER, Y., 1994, *Sociologie urbaine*, Paris: Nathan.
- GUIONNET C., NEVEU E., 2009 [2004], *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris : Armand Colin, U collection, 428p.

GUMUCHIAN H, MAROIS C, 2000, Initiation à la recherche en géographie. Aménagement, développement territorial, environnement. Montréal, Canada, Ed. Economica, coll. Anthropos, Presse Universitaire de Montréal, 425 p.

GUYOT J-C. (dir.) *Au bonheur des citadins. La santé et la ville*, Revue Sociologie et Santé, Edition de la maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, France, 1994, n°11.

HANCOCK Claire, 2003, *Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise*, in *Questions de genre/Gender in questions*, in Espace, populations et sociétés/ Space, populations societies, 2003, volume 3, pp 257-264.

HERITIER Françoise (Dir.), 2005, *Hommes, femmes la construction de la différence*, Paris : Le Pommier.

INED, « *La loi Neuwirth quarante ans après : une révolution inachevée ?* » in Population & Sociétés, n° 439, novembre 2007.

INED, Novembre 2000, Fiche d'actualité scientifique : La pilule : principale méthode de contraception en France, n°2, Paris : INED édition.

Justice spatiale/Spacial justice (revue), 2011, *Genre, identités sexuelles et justice spatiale / Gender, sexual identities and spatial justice*, n° 03, mars /march-2011.

KEBABZA Horia, WELZER-LANG Daniel, 2003, Jeunes filles et garçons des quartiers : Une approche des injonctions de genre. Rapport GIP Justice et Délégation interministérielle à la Ville, Toulouse, 168 p.

LA ROSA Emilio, 1998, Santé, précarité et exclusion, Paris : Presse universitaire de France, 223p.

La Santé de l'Homme, « *Quels liens entre religieux et santé ?* », Numéro 406, Mars-Avril 2010, Paris : éditions de l'Inpes.

LABORDE P., 1994, Les espaces urbains dans le monde, Paris : Nathan Université, 239p.

LABOURIE-RACAPE A., 2004, « *Genre et Territoire : Quelles questions ?* » in *Espace, Populations, Sociétés*, rubrique Espace, genre et sociétés, numéro 2004/1, pp 113-119.

LACOSTE YVES, 2003, *De la géopolitique aux paysages, Dictionnaire de la géographie*, Paris : Armand Colin, 410p.

LAGRANGE H., 2007, *Les effets de la sociabilité des adolescents. Sur la réussite scolaire et les inconduites*, *Informations sociales*, volume 5, n° 141, Observatoire sociologique du changement, Prais, éd.Sciences-po/CNRS.

LAGRANGE H., LHOMOND B. (dir.), 1997, *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris : La Découverte/ Syros.

LAUFER J., MARRY C., MARUANI M. (dir), 2001, *Masculin- Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, Paris : PUF, Coll. Sciences sociales et sociétés.

LE GALL D., LE VAN C., 2007, *La première fois. Le passage à la sexualité adulte*, Paris : Payot et Rivages, 290p.

LECLERC A., FASSIN D., GRANDJEAN H., KAMINSKI M., LANG T. (Dir.), 2000, *Les inégalités sociales de santé*, Inserm, Paris : édition La découverte/ Syros.

LEVY J., LUSSAULT M. (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris : Belin, 1033p.

LHOMOND Brigitte., « Similitudes et divergences : les premières relations sexuelles des filles et des garçons. » p 161 in DORLIN E., FASSIN E., 2009, *Genres et sexualités*, Paris : Editions de la bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou, 233p

LIEBER M., 2008, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris : Presses de Science Po, Coll. Fait Politique, 320p.

MARLIERE E., 2005, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris : l'Harmattan, 278p.

MARLIERE E., 2006, « Le sentiment d'injustice chez les jeunes d'une cité HLM », in *Sociétés et jeunesse en difficulté* [En ligne], n°2, Automne 2006, mis en ligne le 16 octobre 2006, URL : <http://sejed.revues.org/index208.html>

MAUGER G., 1998, *L'Age des classements. Sociologie de la jeunesse*, Paris : CSU.

MENELGADO Héléne (Dir.), 2002, *Figures de la marge, Marginalité et identité dans le monde contemporain*, Rennes : PUR.

MERLIN P., 1988, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris : PUF.

METTON-GAYON Céline, 2009, *Les adolescents, leur téléphone et Internet. « Tu viens sur MSN ? »*, Paris : l'Harmattan, Coll. Débats jeunesse, 201p.

MONEY John, 1952, « Hermaphroditism », Ph.D, Thesis, Harvard University, traduit et cité par Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualité*, 2008, Paris : PUF Philosophie, pp 34.

MOSCONI Nicole, 1999, *Limites de la mixité laïque et républicaine* », in *Filles et femmes à l'école (II)*, Cahiers pédagogiques, n° 372, mars 1999, pp 8-11.

- MOSCONI Nicole, 2010, *Filles / garçons. Éducation à l'égalité ou transmission de stéréotypes sexistes?* In revue de Profession Banlieue, février 2010, 12p.
- MOULIN Brigitte (Dir), 2001, *La ville et ses frontières, De la ségrégation sociale à l'ethnisation des rapports sociaux*, Paris : Karthala.
- PATO E SILVA I., « *Métropoles et jeunes de banlieue : l'espace socialement construit* » in GAUTHIER M., LAFLAMME C. (dir), 2009, *Jeunes et dynamiques territoriales. Tome 2 : Ancrage de l'identité et lieux de participation*, Québec, Presse de l'université Laval.
- PAUGAM S., 1994 (1991), *La disqualification sociale, essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris : PUF.
- PERREAU Bruno, 2008, « Introduction », *EchoGéo* [En ligne], Numéro 5, mis en ligne le 24 juin 2008. URL : <http://echogeo.revues.org/5923>.
- PETONNET C., 1979, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris : Galilée.
- PNUD, Rapport 2010, *Indices de développement humain, indice d'inégalité de genre*. <http://hdr.undp.org/fr/>.
- Préambule à la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé, OMS, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946.
- RAIBAUD Y., 2007, « *Le genre et le sexe comme objets géographiques* », acte du Colloque « SEXE DE L'ESPACE - SEXE DANS L'ESPACE » organisé par DOC'GEO, Bordeaux, 22 mai 2007.
- REGNIER-LOILIER Arnaud, LERIDON Henri, 2007, *Après la loi Neuwirth, pourquoi tant de grossesses imprévues?* In *Population et Sociétés*, n° 439, Nov. 2007.
- RETIERE Jean-Noël, 2003, *Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire*. In: *Politix*. Vol. 16, N°63. Troisième trimestre pp. 121-143.
- ROSSIER Clémentine, TOULEMON Laurent, PRIOUX France, 2009, *Évolution du recours à l'interruption volontaire de grossesse en France entre 1990 et 2005*. In *Population*, n° 64 (3), 2009, pp 495-530.
- RUBIN G. 2001 « Penser le sexe : pour une théorie radicale de la politique de la sexualité » in Rubin G., et Butler J., *Marché au sexe*, Paris : EPEL.
- SAINT-JULIEN TH., LE GOIX R. (dir.), 2007, *La métropole parisienne. Centralité, inégalités, proximités*, Paris : Belin.

SALEM Gérard, 1998, *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*, Paris : KARTHALA et ORSTOM, Coll. « Hommes et Sociétés », 360 p.

SAUTTER Gilles, 1973, « Recherches en cours sur les villes d'Afrique noire : thèmes et problèmes. Point de vue d'un géographe », in *Cahiers d'études africaines*, Paris, n°51, pp 405-416.

SECHET Raymonde, 1996, *Espace et pauvreté, la géographie interrogées*, Paris : l'Harmattan, 213p.

SPENCER Brenda, 1993, « Contexte normatif du comportement sexuel et choix des stratégies de prévention », in: *Population*, 48e année, n°5, pp. 1411-1436.

STASZAK J-K (dir.), 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris : Belin, Coll. Mappemonde, 310p.

STOLLER Robert J., 1989, *Masculin ou féminin?*, Paris : PUF, 362 p.

TAZI N. (dir.), 2004, *masculin-féminin pour un dialogue entre les cultures*, Paris : Coll. Les mots du monde, La Découverte, 149p.

VAILLANT Z., 1999-2000, *Belleville mental, des territoires multiples : usages et représentations de l'espace chez les jeunes (12-16 ans) du Belleville des XIème et XXème arrondissements de Paris*, mémoire de maîtrise de géographie, Université de Paris X Nanterre. (Mémoire)

VAILLANT Z., 2006, *La Réunion, koman i lé? Les constructions socio-territoriales de santé à l'île de la Réunion*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en géographie humaine, Université Paris X Nanterre, UFR Sciences sociales et administratives, Ecole doctorale Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent, laboratoire Espace, santé et territoire. Thèse soutenue le 4 avril 2006.

VALENTINE Gill, 2001, *Social Geography. Space and Society*, Harlow, Etats-Unis, Ed.Prentice Hall.

VIELLARD-BARON Hervé, 1994, *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*, Edition de l'aube, Coll. Monde en cours, 156p.

WACQUANT Loïc, « Les banlieues populaires à l'heure de la marginalité avancée » in *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n° 4, Septembre-octobre-novembre 2006, Paris, pp30-34.

WACQUANT Loïc, 2007, « La stigmatisation du territoire à l'âge de la marginalité avancée », in Revista venezolana de sociología y antropología, n°48, Merida, Venezuela, pp17-29.

Outils de travail et autres sources de documentation :

Cet autre que moi, écrit et réalisé par Bernard Bétrémieux, DVD, programme Je.tu.il..., Paris, 2006.

Teum-Teum, *Sexualité dans les quartiers: le dernier tabou?*, émission de France 5 : diffusion du samedi 2 avril à 15h00 et rediffusion le dimanche 3 avril à 22h30.
<http://blog.france5.fr/TeumTeum/2011/03/29/>

Journées d'études et séminaires :

Journée des Doctorants de PRODIG : "La méthodologie de recherche : au-delà de la théorie, quelles pratiques ?", Institut de géographie, Rue St jacques, Paris, 22 mars 2011,.

4^{ème} Journée d'étude Ceméa : « Éducation à la parité à la mixité et au genre ». Le vivre ensemble entre filles et garçons. Quels enjeux pour une éducation à l'altérité, la prévention des violences ? Nanterre, 25 mars 2010. (Participation et co-organisation logistique de la journée)

5^{ème} Journée d'étude Ceméa : "Éducation à la parité à la mixité et au genre". Jeunesse et rapports sociaux de sexe. Lieusaint, 10 mai 2011.

Annexes

Table des matières des annexes.

<i>Annexes 1 : questionnaire jeune.....</i>	<i>I</i>
<i>Annexe 2 : questionnaire médecin.....</i>	<i>VIII</i>
<i>Annexe 3 : questionnaire gynécologue.....</i>	<i>XI</i>
<i>Annexe 4 : questionnaire Pharmacien.....</i>	<i>XIV</i>
<i>Annexe 5 : plan des Iris de la commune des Mureaux.....</i>	<i>XVIII</i>
<i>Annexe 6 : plan du réseau de bus de la ville.....</i>	<i>XIX</i>
<i>Annexe 7 : paroles de la chanson Aurélie, de Colonel Reyes.....</i>	<i>XX</i>

Annexe 1 : Questionnaire distribué aux jeunes Muriautin-e-s dans le collège et le lycée.

Questionnaire lycée et collège.

N°

Ce questionnaire est **anonyme**. Les réponses ne seront ni diffusées, ni utilisées, en dehors du cadre de notre étude.

Informations générales

Classe :

Année de naissance :

Sexe : F M

Adresse :

Profession du père :

Profession de la mère :

Quelle est ta religion ?

Aucune Catholique Musulmane

Protestante Juive Autre

Quelle place occupe la religion dans ta vie ?

Très importante Importante Pas importante

Cadre de vie

Habites-tu dans :

Un immeuble Un pavillon/maison

Combien de pièces possède ton logement (sauf WC, cuisine et entrée) ?

.....

Combien de personnes vivent avec toi ?

.....

As-tu une chambre pour toi tout(e) seul(e) ?

Oui Non

Si non, avec combien de personnes la partages-tu ?

.....

Peux-tu inviter des ami(e)s chez toi ?

- Oui Non

Si oui, peux-tu inviter des ami(e)s du sexe opposé au tien?

- Oui Non

Quel nom donnes-tu à ton quartier ?

.....

Te sens-tu en sécurité dans ton quartier ?

- Oui Non

Dans ton quartier, a-t-il des lieux dans lesquels tu évites d'aller ?

- Oui Non

Si oui lesquels et pourquoi ?

.....
.....

Dans ton quartier, quels sont les endroits où tu aimes aller ?
Pourquoi ?

.....
.....
.....

Vas-tu dans les autres quartiers des Mureaux ?

- rarement assez souvent très souvent

Dans quel(s) quartier(s) vas-tu, pour faire quoi ?

.....
.....
.....

Aux Mureaux, quels sont les endroits où tu aimes aller ? Pourquoi ?

.....
.....
.....

Quand tu veux sortir en dehors des Mureaux (Meulan, Mantes, Paris,...), où vas-tu ?

.....
.....

Avec qui, et pourquoi y vas-tu ?

.....
.....
.....

Généralement, que fais-tu en sortant du collège ?

- Tu rentres chez toi
 Tu restes dehors avec tes ami(e)s

Tu fais du sports/activités

Autres :.....

Pratiques-tu des activités (sports, arts, sorties,...) le soir ou le week-end ?

Oui Non

Si oui, lesquels et où (club, espaces de quartiers, associations,...) ?

.....
.....

Amitié, amour et sexualité

Dans ton quartier, penses-tu qu'il soit possible de :

Tenir son/sa petit(e) ami(e) par la main

Embrasser son/sa petit(e) ami(e)

Rien du tout, tu préfères te cacher

Chez toi tu parles de sexualité avec (tu peux cocher plusieurs cases) :

Ta mère

Ton père

Tes frères

Tes sœurs

Autres personnes

Tu n'en parles jamais

Chez toi tu parles de contraception avec (tu peux cocher plusieurs cases) :

Ta mère

Ton père

Tes frères

Tes sœurs

Autres personnes

Tu n'en parles jamais

Parles-tu d'amour (tes sentiments, tes histoires d'amours, ...) avec tes ami(e)s :

Filles : Oui Non

Garçons : Oui Non

Parles-tu de sexualité (questions, relations personnelles,...) avec tes ami(e)s :

Filles : Oui Non

Garçons : Oui Non

Faut-il être amoureux de la personne avec qui on a une relation sexuelle ?

Oui Non

Selon toi, est-il normal que deux personnes du même sexe est des relations sexuelles ?

Oui Non

Peut-on faire l'amour dans le seul but d'avoir du plaisir ?

- Oui Non

Selon toi est-il important qu'une fille soit vierge jusqu'au mariage ?

- Oui Non

Selon toi est-il important qu'un garçon soit vierge jusqu'au mariage ?

- Oui Non

As-tu déjà eu un(e) petit(e) ami(e) ?

- Oui Non

Si oui, répond aux 2 questions suivantes :

Où as-tu rencontré ton/ta petit(e) ami(e) actuel(le) ou précédent(e) ?

- Dans le collège Dans ton quartier
 Dans un autre quartier Dans une autre ville
 Sur internet

Avec ton/ta petit(e) ami(e) préfères-tu être :

- Chez toi/chez lui ou elle Dans ton quartier
 Dans un autre quartier Dans une autre ville

As-tu déjà eu un rapport sexuel ?

- Oui Non

Si oui, est-ce que tu as utilisé un moyen de contraception lors de ton premier rapport sexuel ?

- Oui lequel(s) :.....
 Non

As-tu déjà parlé(e) de contraception avec lui/elle ?

- Oui Non

Si oui, en avez-vous parlé(e) avant ou après le premier rapport sexuel ?

- Avant le premier rapport Après le premier rapport
 Jamais

A part la première fois, avez vous utilisé(e) une méthode de contraception ?

- Toujours Parfois Jamais

Quelle méthode avez-vous principalement utilisée ?

- Préservatif Pilule
 Technique du retrait Autre :

Si tu devais te procurer des préservatifs, où irais-tu, ou bien où es-tu déjà allé ? (Tu peux cocher plusieurs cases)

- à l'infirmierie du collège à la pharmacie
- au centre commercial Espace
- au centre commercial des Bougimonts
- dans un distributeur, où ?.....
- au centre de planification Brigitte Gros (Meulan)
- autre :.....

Penses-tu qu'une fille peut avoir des préservatifs sur elle ?

- Oui Non

Pourquoi ?

.....
.....

Lieux d'information sur la sexualité et la contraception

Où es-tu déjà allée pour demander des informations sur la sexualité, la contraception,... ? (Tu peux cocher plusieurs cases)

- Une PMI aux Mureaux
- Au Bureau Information Jeune (BIJ) dans le centre ville.

- En pharmacie, laquelle.....
- Au centre de planification du centre Brigitte Gros (Meulan)
- Autre :.....
- Nulle part, tu n'en n'as jamais eu besoin.
- Tu aimerais avoir des infos, mais tu ne sais pas où aller.

En cas de doute sur les risques de contamination VIH/ MST, ou de grossesse, à qui en parles-tu ? (Tu peux cocher plusieurs cases)

- A ta famille Ami(e)s
- Infirmière scolaire Ton médecin
- Un(e) pharmacien(ne) Un(e) professeur(e)
- Autres
- Cela ne t'en jamais arrivé

As-tu déjà parlé de sexualité ou de contraception avec :

- Ton médecin : Oui Non
- Un pharmacien : Oui Non
- L'infirmière scolaire : Oui Non

Connais-tu le Centre de planification Brigitte Gros à Meulan ?

- Oui Non

Y es-tu déjà allé ?

- Oui Non

Si tu n'es jamais allé, pourquoi ?

- tu n'en a jamais eu besoin
 tu ne sais pas où c'est
 tu penses que c'est trop loin

Quand tu te poses des questions mais que tu ne veux en parler à personne, est-ce que (Tu peux cocher plusieurs cases)

- tu cherches dans un livre ou un magazine/prospectus.
 tu vas sur internet
 tu regardes une émission à la TV

As-tu déjà eu des cours ou interventions d'éducation sexuelle ?

- Oui, au collège
 Non jamais

Sur ce sujet, penses-tu qu'il devrait y avoir :

- Plus de cours ou d'interventions
 Moins de cours ou d'interventions
 C'est bien comme ça

Si un nouveau lieu pour que les jeunes puissent parler de prévention, de contraception devait ouvrir, où préférerais-tu qu'il soit :

- Au Mureaux, près de chez toi
 Aux Mureaux mais en dehors de ton quartier
 En dehors des Mureaux

Si tu es une fille :

Es-tu déjà allée voir un gynécologue ?

- Oui Non

Prends-tu la pilule ?

- Oui Non Tu ne sais pas ce que c'est.

Si oui, tes parents savent-ils que tu prends la pilule ?

- Oui Non Seulement ta mère Seulement ton père

As-tu déjà pris la pilule du lendemain ?

- Oui Non Tu ne sais pas ce que c'est

Si oui, où l'as-tu obtenu ?

.....

Si tu tombais enceinte sans l'avoir désiré, coche la case avec laquelle tu es la plus d'accord :

- tu dois t'en occuper toute seule, c'est toi qui porte le bébé.
- tu en parle à ta mère, ou une sœur.
- tu en parle avec ton petit ami, il faut prendre la décision à deux.

Si tu es un garçon :

Quand tu as une petite amie, sais-tu si elle prend la pilule ?

- Oui Non

Si ta copine tombait enceinte sans l'avoir désiré, coche la case avec laquelle tu es le plus d'accord :

- elle doit s'en occuper toute seule, c'est elle la mère.
- elle devrait en parler avec sa mère, ou une sœur, entre femme c'est plus facile.
- tu voudrais l'aider, vous êtes deux à l'avoir fait.

Merci pour ta participation

Annexe 2 : Questionnaire ayant servi de trame d'entretien avec les médecins généralistes.

Questionnaire médecin : constructions socio-territoriales des comportements liés à la sexualité des adolescents aux Mureaux.

N°

Informations générales :

Nom du médecin :.....

Adresse du cabinet :.....

- Secteur 1 Secteur 2

Depuis combien de temps travaillez-vous dans votre cabinet/dans la ville des Mureaux ?

.....

Depuis combien de temps ce cabinet existe-t-il ?

.....

Quels sont les horaires d'ouverture de votre cabinet ?

.....

Votre patientèle est-elle à dominante :

- Masculine Féminine pas de différence

Prévention/sexualité

Vous semble-t-il que des adolescent(e)s s'adressent à vous pour des questions liés à la sexualité :

- Souvent Parfois Jamais

De quel quartier ces jeunes proviennent-ils majoritairement ?

.....

Pouvez-vous estimer la tranche d'âge des jeunes qui s'adressent à vous pour des questions liés à la sexualité ?

.....

Cette patientèle est-elle plutôt :

- Masculine Féminine pas de différence

Quel sont les type de renseignements/recours qu'ils sollicitent ?

.....

.....

.....
Estimez-vous que ces jeunes sont bien informé sur les question de sexualité, contraception,.....?

- Oui Non

Observez-vous des différences entre les sollicitations des garçons et celles des filles ?

- Oui Non

Si oui, lesquelles :

.....
.....
.....

Ces jeunes se présentent-ils plutôt seuls ou accompagnés ? Par qui (membres de la famille, en couple, des amis) ?

.....
Violences

Constatez-vous dans votre cabinet des cas de violence entre adolescents ?

- Jamais Parfois Souvent

Si oui, s'agit-il plutôt de violence inter ou intra genre ?

.....
Sexualité adolescente :

Réalisez-vous le suivit gynécologique de vos patientes ?

- Oui Non

Quels sont les moyens de contraceptions les plus utilisés par les jeunes filles ?

.....
Intervention Volontaire de Grossesse

Etes-vous souvent confronté à des demandes d'IVG de la part de jeunes filles ? mineures ?

- Oui Non

Pouvez-vous estimer la fréquence de cette demande (par mois) ?

.....
Ces jeunes filles viennent-elle seules ou accompagnées ? Si accompagnées, par qui ?

.....
.....
Ces jeunes filles sont-elles plutôt des patientes dont vous suivez également le reste de la famille ?

Oui Non

Lors qu'une jeune fille souhaite avoir recours à une IVG, qu'elle méthode lui conseillez-vous, Pourquoi ?

.....
.....

Si la jeune fille choisi de réaliser une IVG chirurgicale, vers quel établissement l'orientez-vous ? Pourquoi ?

.....
.....
.....

Grossesses adolescentes

Etes-vous souvent confronté à des grossesses adolescentes (15-20 ans) ?

Jamais Parfois Souvent

Idem de mineures ?

Jamais Parfois Souvent

Pouvez-vous estimer la fréquence de cet évènement (par an) ?

.....

Constatez-vous une augmentation de ce phénomène, depuis que vous exercez ici, depuis ces dernières années ?

Oui Non

Estimez-vous avoir les moyens (temps, plaquettes d'info,...) pour aborder ces questions avec les jeunes ?

Oui Non

Selon vous, y a-t-il un changement de comportements des jeunes face à leur sexualité depuis que vous avez commencé à exercer?

Oui Non

Si oui, lequel :.....

.....
.....

Remarque:

.....
.....
.....
.....
.....

Annexe 3 : Questionnaire ayant servi de trame d'entretien avec le gynécologue.

Questionnaire gynécologue : constructions socio-territoriales des comportements liés à la sexualité des adolescents aux Mureaux.

N°

Informations générales :

Nom du médecin :.....

Adresse du cabinet :.....

Secteur 1 Secteur 2

Depuis combien de temps travaillez-vous dans la ville des Mureaux ?

.....

Quels sont les horaires d'ouverture de votre cabinet ?

.....

Disposez-vous de tranches horaires réservées aux consultations sans rendez-vous ?

Oui Non

Prévention/sexualité

Pouvez-vous estimer la part des adolescentes dans votre patientèle ?

.....

Pouvez-vous estimer la tranche d'âge des jeunes qui s'adressent à vous ?

.....

De quel quartier ces jeunes proviennent-elles majoritairement ?

.....

Quel sont les type de renseignements/recours qu'elles sollicitent le plus (contraception ou informations) ?

.....

.....

Estimez-vous que les jeunes sont bien informées sur les questions de sexualité, contraception,....?

- Oui Non

Contraception

Quel moyen de contraception prescrivez-vous aux adolescentes (classer par ordre croissant : pilule, stérilet, implants, anneaux,...) ?

.....
.....
.....

Pourquoi ?

.....
.....
.....

Ces jeunes se présentent-elles plutôt seules ou accompagnées ? Par qui (membres de la famille, en couple, des amis) ?

.....

Intervention Volontaire de Grossesse

Etes-vous souvent confronté à des demandes d'IVG de la part de jeunes filles (15-20 ans) ?

- Jamais Parfois Souvent

Idem de la part de mineures ?

- Jamais Parfois Souvent

Pouvez-vous estimer la fréquence de cette demande (par mois) ?

.....

Ces jeunes filles viennent-elle seules ou accompagnées ? Si accompagnées, par qui ?

.....

.....

Ces jeunes filles sont-elles plutôt des patientes que vous connaissez/ suivez habituellement ?

- Oui Non

Lors qu'une jeune fille souhaite avoir recours à une IVG, qu'elle méthode lui conseillez-vous, Pourquoi ?

.....

.....

Si la jeune fille choisi de réaliser une IVG chirurgicale, vers quel établissement l'orientez-vous ? Pourquoi ?

.....
.....
.....

Remarque

.....
.....
.....
.....
.....

Grossesses adolescentes

Etes-vous souvent confronté à des grossesses adolescentes (15-20 ans) ?

- Jamais Parfois Souvent

Idem de mineures ?

- Jamais Parfois Souvent

Pouvez-vous estimer la fréquence de cet évènement (par an) ?

.....

Constatez-vous une augmentation de ce phénomène, depuis que vous exercez ici, depuis ces dernières années ?

- Oui Non

Annexe 4 : Questionnaire distribué dans les pharmacies de la ville.

Questionnaire pharmacien: construction socio-territoriales des comportements liés à la sexualité des adolescents aux Mureaux.

N°

Informations générales :

Nom de la pharmacie :.....

Adresse de la pharmacie :.....

.....

Depuis combien de temps travaillez-vous dans la ville des Mureaux ?

.....

Depuis combien de temps cette pharmacie est-elle ouverte ?

.....

Quels sont les horaires d'ouverture de cette pharmacie?

.....

Informations recherchées :

Selon vous, la pharmacie est-il un lieu approprié pour parler de sexualité avec les adolescents (intimité, interconnaissance,...)?

Oui Non

Vous semble-t-il que des adolescents s'adressent à vous pour des questions liés à la sexualité :

Souvent Parfois Jamais

De quel quartier ces jeunes proviennent-ils majoritairement ?

.....

Pouvez-vous estimer la tranche d'âge des jeunes qui s'adressent à vous pour des questions liés à la sexualité ?

.....

S'agit-il majoritairement de :

- Filles Garçons

Quel sont les informations recherchés par les adolescent(e)s ?

.....
.....

Observez-vous des différences entre les sollicitations des garçons et celles des filles ?

- Oui Non

Si oui, lesquelles :

.....
.....

Ces jeunes se présentent-ils plutôt seuls ou accompagnés ? Par qui (membres de la famille, en couple, des amis) ?

.....

Quels sont les moyens de contraception les plus recherchés par les adolescents dans votre pharmacie ?

- Préservatifs masculin Préservatifs féminins
 Pilule du lendemain/d'urgence Pilule conventionnelle
 Autres, lesquels.....

Les pilules

Combien de boîte de pilule contraceptives vendez-vous par semaine/mois à des adolescentes ?

.....

Vendez-vous majoritairement des pilules :

- Minidosées remboursées
 Minidosées non-remboursées
 Conventionnelles remboursées
 Conventionnelles non- remboursées

Les jeunes réalisent-ils cet achat seul ou accompagné d'un adulte ?

.....

Pouvez-vous estimer le nombre de **pilule du lendemain** vendu à des adolescentes par semaine/mois dans votre pharmacie ?

.....

Les filles sont-elle les seules à acheter la pilule du lendemain ?

- Oui Non

A quel moment de la journée viennent –elles majoritairement ?

.....

Les jeunes se présentent-elles majoritairement seul(e)s ou accompagné(e)s lors de l'achat de ce moyen de contraception d'urgence ?

.....

Le caractère exceptionnel de ce moyen contraception est-il connu et/ou pris en compte par les jeunes ?

- Oui Non

Vendez vous jamais/rarement/souvent des anneaux contraceptifs, des implants, des spermicides.... ?

.....

.....

Les préservatifs

Dans la pharmacie où sont les préservatifs masculins/féminins (accès libre, ou non, endroit discret, ou non,) ?

.....

.....

Combien de boîte de **préservatifs masculin** vendez vous par semaine/ mois à des adolescent(e)s ? (nombre de préservatifs par boîte).

.....

Combien de boîte de **préservatifs féminin** vendez vous par semaine/ mois à des adolescent(e)s ? (nombre de préservatifs par boîte).

.....

Le préservatif masculin est-il majoritairement acheté par :

- Filles Garçons

La vente de préservatifs est-elle l'occasion d'aborder des thèmes de prévention ?

- Oui Non

Information et orientation des jeunes

Connaissez-vous le centre de planification le plus proche, où se situe-t-il ?

.....
.....

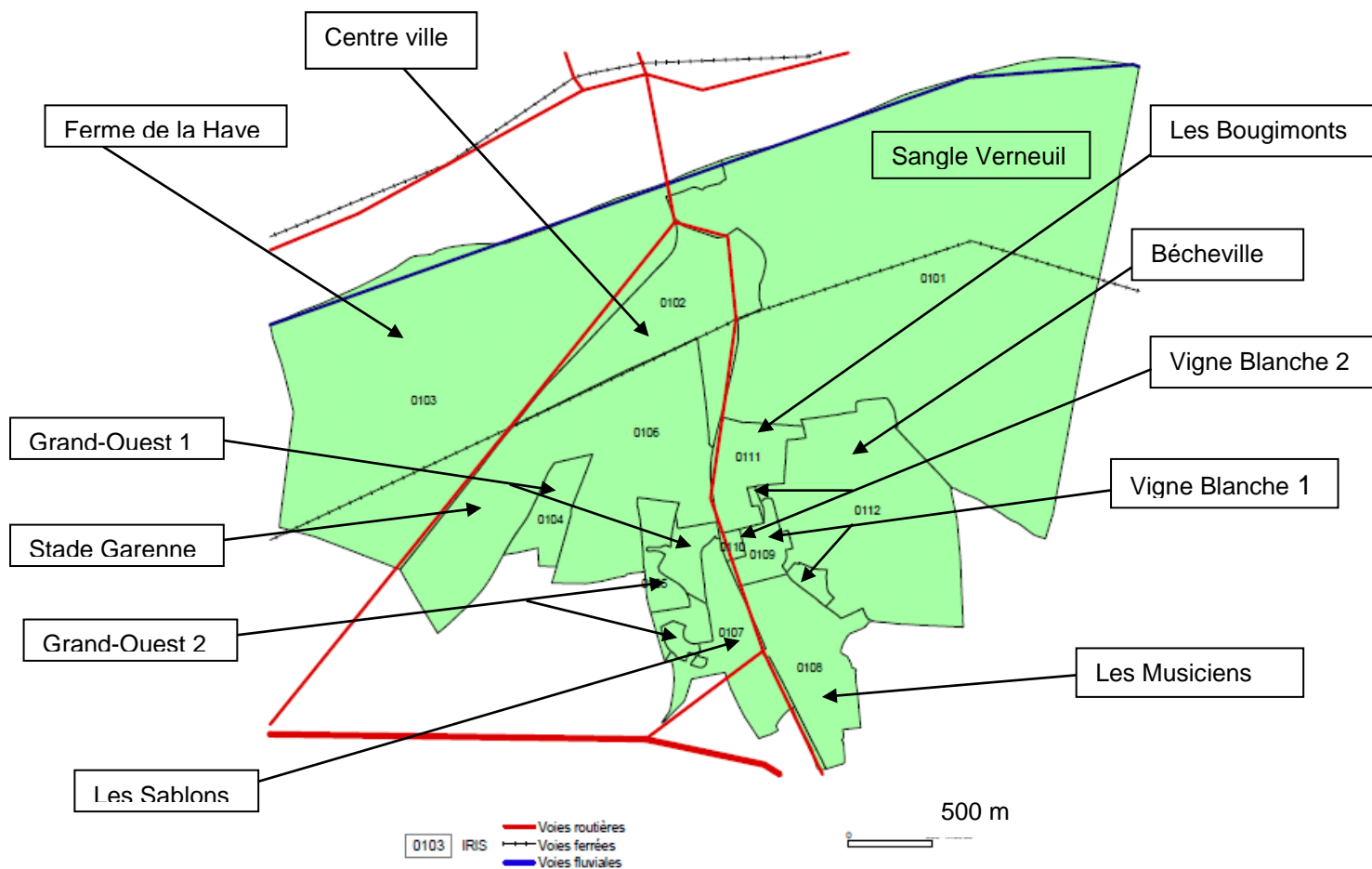
Vous êtes-t-il déjà arrivé d'orienter des jeunes vers des structures ou professionnels de santé, si oui lesquels ?

- PMI
- Centre de planification
- Gynécologue
- Médecin généraliste
- Point d'écoute jeune
- Autres :

Remarque:

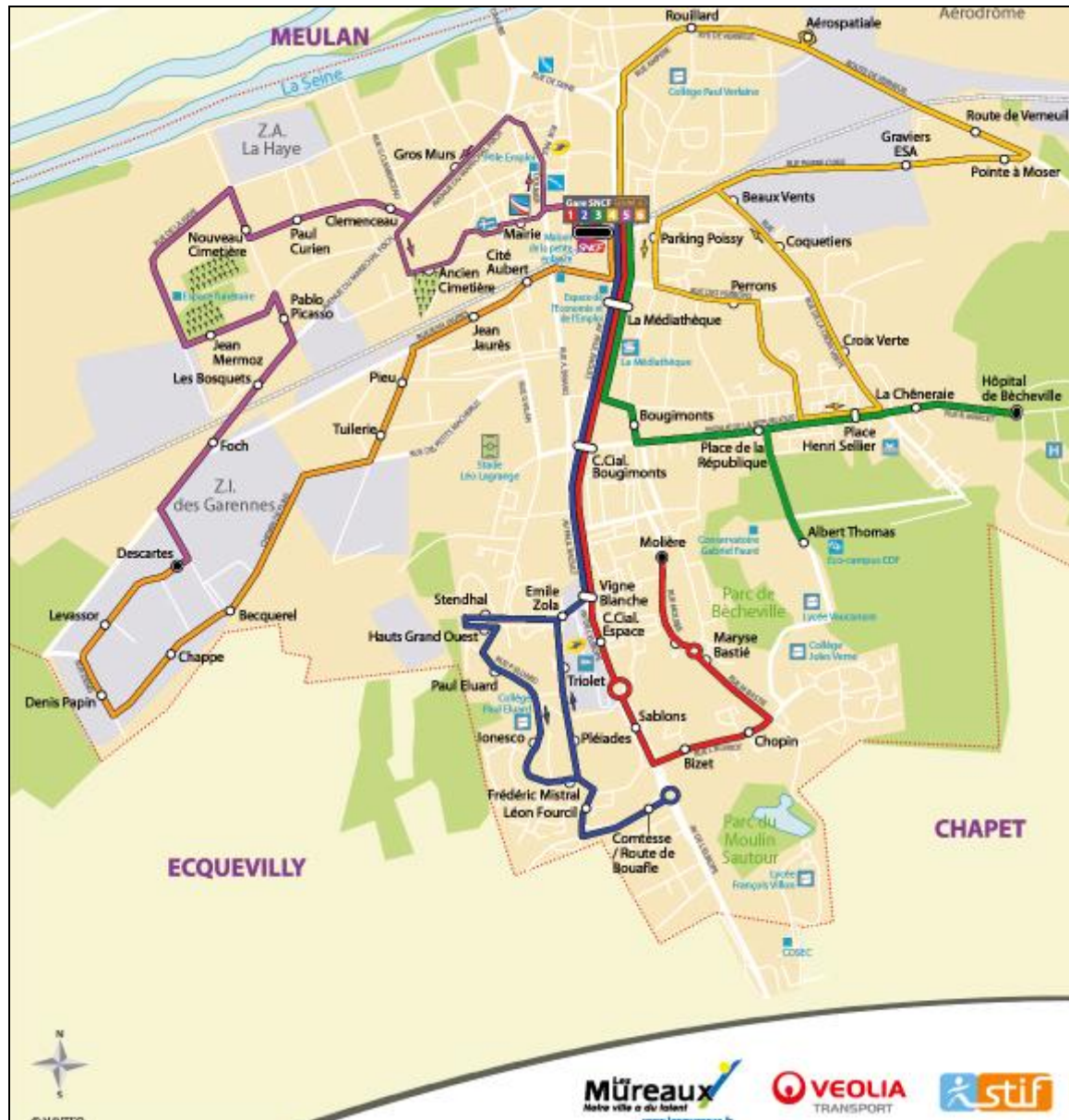
.....
.....
.....
.....
.....

Annexe 5 : découpage en Iris de la commune des Mureaux.



Fond de carte : Insee, plan d'assemblage Iris, 2000 ; réalisation FAURE E.

Annexe 6 : Plan du réseau de bus de la ville des Mureaux.



Réseau urbain des Mureaux

- 1** Gare ↔ C.Cial Espace ↔ Molière
- 2** Gare ↔ C.Cial Espace ↔ Lycée Villon
- 3** Gare ↔ La Médiathèque ↔ Hôpital
- 4** Gare ↔ Aérospatiale ↔ Gare
- 5** Gare ↔ Clemenceau ↔ Descartes
- 6** Gare ↔ Tuilerie ↔ Descartes

Légende

- Itinéraire de la ligne
- Arrêt
- ⤴ Arrêt desservi dans un seul sens
- ⋯ Limite communale
- ⋯ Ligne de train
- Zone d'activité

Annexe 7 : paroles de la chanson « Aurélie » de Colonel Reyes

Refrain :

Aurélie n'a que 16 ans et elle attend un enfant
Ses amies et ses parents lui conseillent
l'avortement
Elle n'est pas d'accord elle voit les choses
autrement
Elle dit qu'elle se sent prête pour qu'on l'appelle
"maman"
Celui-ci c'est **pour toutes les Aurélie**
Celles qui ont donné la vie
Pour toutes les Aurélie
Oy, mère à tout prix

Elle est en seconde **dans un lycée de banlieue**
Sort avec un mec de son quartier depuis peu
Il est comme elle aime c'est-a-dire un peu plus
vieux,
Il a l'air amoureux, ils ont tout pour être
heureux.
Elle l'a jamais fait, elle a tenté juste le bon gars
Là elle se dit bingo, ils sont seuls dans la Twingo
Donc ça va swinguer, elle enlève son tanga
Il réussit le ace comme Tsonga
Oui, mais voilà 9 mois plus tard
Il n'assume pas et se sauve comme un bâtard
Elle a découvert qu'en fait il est fêtard,
Résultat elle se retrouve seule dans cette
histoire

[Refrain]

Je peux te dire que toute sa vie elle se
rappellera
Elle se rappellera le jour elle l'annoncera
Où elle l'annonça à sa mère et son papa
Elle annonça qu'elle était enceinte de 3 mois
Elle ne s'attendait à ce qu'ils sautent de joie
Mais elle espérait quand même qu'ils fassent
preuve de bonne foi
Le moins que l'on puisse dire c'est que ce ne fut
pas le cas
Et la galère commença

[Refrain]

Elle a du construire très rapidement un foyer
Faire face à ses responsabilités pour le loyer
Trouver un travail coûte que coûte pour le payer
Elle aura tout essayé
Comme on dit dans les quartiers, elle s'est
saignée
Pour trouver quelqu'un qui veuille bien la
renseigner
Je crois qu'on n'est pas VIP comme Mathilde
Saigner
De ne pas lâcher l'affaire ça lui a enseigné
Oh, on a tous connu une fille dans le cas
d'Aurélie
Une pour qui grossesse est synonyme de délit
Rejetée par ses amis mais surtout par sa famille
Qui n'accepte pas qu'elle souhaite donner la vie
Voilà ce que je dirais si je devais donner mon
avis
Mettre un enfant au monde ne devrait-pas être
puni
C'est la plus belle chose qui soit et si tu le nies
C'est que tu n'as rien compris !

[Refrain]

En plus d'aborder le thème de la grossesse, cette chanson s'adresse directement aux jeunes filles, puisque dans le refrain le chanteur précise que ce texte est dédié à « *toutes les Aurélias* ». Le cadre de cette histoire : « *dans un lycée de banlieue* » permet d'autant plus aux jeunes Muriatines de s'identifier au personnage.